

Journal

2015

du vendredi 4 janvier 2015 au dimanche 20 décembre 2015

Journal de Jean-François Peyret

www.tf2.re

dimanche 4 janvier 2015

En Belgique : un condamné pour crimes sexuels ne supportant plus l'enfermement demande le droit de mourir. Il a obtenu gain de cause, dit la radio. Qui ajoute : « il sera euthanasié dans une semaine ». L'expression fait froid dans le dos. C'était une entrée en matière.

Allongement du temps de la vie : ici on ne meurt plus de vieillesse, mais de maladie (quand ce n'est pas, bien sûr, accidentellement).

Les morts ne sont pas morts. L'au-delà n'est pas perçu comme un royaume inaccessible, il participe au monde des vivants. « *Tsy maty ny maty* » (« les morts ne sont pas morts ») dit un proverbe ...

Mais « quand on est mort on est mort », dira Müller (*Bildbeschreibung*).

Les Merina de Madagascar voient-ils dans le voyage de la vie un lent processus de dessiccation.

lundi 5 janvier 2015

On commence l'année par un refus de sépulture, ce n'est pas rien. Le maire de Champlan aurait refusé l'inhumation à une petite fille rom de deux mois, au motif qu'il privilégiait ceux qui payaient des impôts locaux.

La vraie difficulté : jusqu'ici je me convainquais que jouer avec les morts ne posait aucun problème aux participants des retournements des morts et qu'il allait comme de soi que les Malgaches (ceux-là en tout cas) avaient surmonté la répulsion qui peut paraître

« naturelle » à toucher un cadavre. La lecture psychanalytique de Pacaud introduit l'ambivalence freudienne comme principe d'explication. (Ambivalence inhérente au tabou).

—il s'agirait d'une hénaurme névrose collective ?

Que penser de l'anthropologie freudienne dans laquelle verse Pacaud (il n'y verse pas ; il a dû tomber dedans depuis longtemps) ? Mais je me méfie de toute interprétation et de sa charge de délire. Et puis cette manière de toujours se pousser du col en parlant à la place des intéressés qui n'y comprennent jamais rien :

« les motifs qui incitent à l'exercice religieux sont inconnus par tous les croyants et dans leur conscience, d'autres motifs sont mis en avant à leur place. »(Freud, "Actions compulsives et exercices religieux », *Névrose, psychose et perversion*, PUF, p138)

Ça coupe court à toute réclamation. « Tout se passe comme si... ».

Ceci dit, il y a sans doute des choses à récupérer de sa critique des thèses anthropologiques. Notamment quand il s'en prend au structuralisme qui réduit le mort à un simple élément profane d'une combinatoire et restreint le rite funéraire à une simple fonction de régulation sociale assurant rétroactivement la permanence du groupe. (176)

famadihana : motif de la transmission du *hasina*, puissance bénéfique provenant des ancêtres et transmise aux vivants.

marque de respect filial de la part des vivants auquel se joint une certaine crainte vis-à-vis des morts, s'ils ne recevaient pas les honneurs qui leur sont dus.

Ces interprétations ne permettent pas de rendre compte des attitudes sacrilèges et de la violence lors du déroulement rituel.

En fait le déni de la mort, le déni de sa négativité peut-il être total ?

Oui, la mort s'oppose à la naissance ; c'est beau de le dire. Chacun sait aussi qu'elle est la négation de la vie, de sa vie.

Cacher le cadavre (ou comment s'en débarrasser?)

mardi 6 janvier 2014 (sic)

En ouverture à ce projet sur la mort, penser à la mienne propre, la seule aventure qui me reste ; je ne vais connaître ni la richesse ni la gloire et l'amour va me quitter.

Je ne saurais mieux dire que Mme de S :

« Vous me demandez, ma chère enfant, si j'aime toujours bien la vie. Je vous avoue que j'y trouve des chagrins cuisants : mais je suis encore plus dégoûtée de la mort : je me trouve si malheureuse d'avoir à finir tout ceci par elle que si je pouvais retourner en arrière, je ne demanderais pas mieux. Je me trouve dans un engagement qui m'embarrasse : je suis embarquée dans la vie sans mon consentement ; il faut que j'en sorte, cela m'assomme, et comment en sortirai-je ? Par où ? Par quelle porte ? Quand sera-ce ? Quelle disposition ? Souffrirai-je mille et mille douleurs, qui me feront mourir désespérée ? Aurai-je un transport au cerveau. Mourrai-je d'un accident ? Comment serai-je avec Dieu ? Qu'aurai-je à lui présenter ? » Je souscris jusqu'ici, peu soucieux de mon salut. Mais je peux reprendre un peu plus bas : « Je m'abîme dans ces pensées, et je trouve la mort si terrible, que je hais plus la vie parce qu'elle m'y mène, que par les épines qui s'y rencontrent. Vous me direz que je veux vivre éternellement. Point du tout, mais si on m'avait demandé mon avis, j'aurais bien aimé à mourir entre les bras de ma nourrice : cela m'aurait ôté bien des ennuis, et m'aurait donné le ciel bien sûrement et bien aisément. »

Elle démarque gentiment François de Sales : « considérez l'incertitude du jour de votre mort. O mon âme, vous sortirez un jour de ce corps. Quand sera-ce ? Sera-ce en hiver ou en été ? En ville ou au village, de jour ou de nuit ? Sera-ce à l'impourvu ou avec avertissement ? Sera-ce de maladie ou d'accident ? » Le reste ne me concerne pas.

« Son (François de Sales) mot ordinaire était, nous ne souvenons pas assez de nos morts, de nos chers trépassés ; et la preuve est que nous n'en parlons pas assez. Nous nous détournons de ce discours comme d'un propos funeste ; nous laissons les morts ensevelir les morts ; leur mémoire périt chez nous avec le son des cloches, sans penser que l'amitié qui peut finir même par la mort, ne fut jamais véritable ; l'écriture même nous disant que le vrai amour est plus fort que la mort. »

« Mais Jésus lui dit: Laisse les morts ensevelir leurs morts; et toi, va annoncer le royaume de Dieu. » (Matthieu 8 :22 ; Luc 9, 57-62)

Dire du mort : il a joué sa fable.

Un esprit de moyenne taille, comme le mien.

Antigone dit de Créon : de quel droit veut-il me séparer de ce qui est mien ? Cela semble avoir quelque actualité dans la Tananarive d'aujourd'hui.

mercredi 7 janvier 2015

Ma vie, une triste erreur, comme dirait Thoreau. Éviter quand même l'état végétatif. *Faute d'écrire*, un titre.

Ce matin, je cherchais, en navigant sur Internet, des traces dans l'œuvre de Paulhan de son passage à Madagascar ; en fait, enseignant le français et le latin au lycée de Tana, il en profite pour recueillir des textes populaires malgaches, les *hain-teny* et fait paraître en 1913, chez l'éditeur Paul Geuthner, le recueil de poésies populaires malgaches qui le fait connaître auprès des écrivains. Puis une espèce de regret s'empare de moi ou une nostalgie d'une époque où la littérature était une institution forte (même si je n'aime pas beaucoup les institutions), de l'eau pour mon poisson rouge (ce poisson rouge que je suis et qui n'a plus de bocal, qui n'en a jamais eu). Et c'étaient de vraies vies en ce temps-là, avec de grandes circonstances : la guerre de 14, l'effervescence littéraire et artistique entre les deux guerres et la Résistance, etc. Ça vous vaut d'être grand-croix de la Légion d'honneur et académicien, hélas. Il aurait pu s'éviter, nous éviter ça. Pourtant, il faut se méfier des grandes circonstances, on n'est pas toujours à leur hauteur. Je parle pour moi. Mais la vie de ceux de ma génération fut bien médiocre à part quelques jours de fête en 68. Fallait-il aller au devant de grandes circonstances, n'importe lesquelles ?

Intéressante l'idée de terminer une dispute par un proverbe.

jeudi 8 janvier 2015

Comme accidenté après l'attentat.

Tout mon travail m'échappe.

Le 4 avril 896, Formose mourut. Lui succédèrent les papes Boniface VI et Étienne VI ; ce dernier, sous l'influence de Lambert et d'Agiltrude mit en jugement Formose en 897, ce qu'on a appelé le Concile cadavérique. Le cadavre fut exhumé, revêtu des vêtements

d'apparat pontificaux et assis sur un trône pour faire face à toutes les accusations portées autrefois par Jean VIII. Le verdict fut que le défunt n'était pas digne du pontificat. Toutes ses mesures et ses actes furent annulés et les ordres conférés par lui furent déclarés invalides. Les vêtements de cérémonie pontificaux furent arrachés de son corps, les trois doigts de sa main droite que le pape avait employés dans des consécration furent coupés et le cadavre jeté dans le Tibre. On le retrouva pris dans des filets de pêcheurs et, après la mort d'Étienne, le corps fut réenterré à Saint-Pierre tandis qu'on interdisait d'intenter à l'avenir des procès contre des défunts.

samedi 10 janvier 2015

Une bonne question : que fait-on des corps des terroristes abattus ?

Pornographie : renvoyer à l'Internet réel (violence) et pas seulement supposer l'Internet de confort intellectuel (comme je fais).

Retour en arrière : un élu à propos de la mort du bébé rom :
« C'est humainement insupportable dans un climat national nauséabond où les pauvres deviennent des pestiférés. »

mardi 13 janvier 2015

Première séance à l'IFM hier. Gens intéressants et intéressés. J'ai à peu près dit ce que je m'étais répété dans la tête. Est-ce qu'il y a pour autant un spectacle là-dedans ? À propos de Paulhan à Mada, mon attention a été attirée sur l'importance du kabary.

mercredi 14 janvier 2015

Hier travaillé autour du prologue d'*Antigone* et du prologue de

Champlan.

Comment viennent les idées. Assez facilement, ce qui ne dit rien de leur qualité.

Famindihana et rite des secondes funérailles en Indonésie :

Les Toraja organisent habituellement deux cérémonies funéraires, une immédiatement après la mort et une autre plus complexe, après l'achèvement des préparatifs. Les plus importantes ont généralement lieu en juillet et août, les mois les plus secs, mais des cérémonies sont célébrées toute l'année. Avant les secondes funérailles, le défunt reste dans la maison familiale. Une invitation à lui rendre visite est un honneur. Si vous acceptez, n'oubliez pas de le remercier et demandez-lui la permission avant de partir, comme avec un hôte vivant. La seconde cérémonie peut durer plusieurs jours et implique des centaines d'invités. Pour les Toraja, l'âme des animaux doit suivre celle de leur maître, d'où l'importance des sacrifices animaux.

En savoir plus sur <http://www.lonelyplanet.fr/article/les-plus-belles-fetes-en-indonesie#h7WFZv8YLxIOxHqW.99>

La coutume des secondes funérailles ou Famadihana qui a pendant longtemps été assimilée aux pratiques funéraires austronésiennes peut, selon les hébraïsants malgaches, s'expliquer elle aussi par la thèse juive. En effet, la même coutume se pratiquait dans l'ancienne Égypte, plus généralement en haute Égypte et dans une moindre mesure la basse Égypte ([3]). Selon la philosophie Merina, cette coutume, selon les Hébraïsants, aurait été héritée de la philosophie de l'Égypte antique, suite au contact avec les Égyptiens et l'esclavage en Égypte des Hébreux, où l'on concevait les secondes

funérailles de la même manière, les mânes des défunts ne rejoignent définitivement le monde des ancêtres qu'après la corruption complète du corps, au bout d'une longue période pouvant durer des années, et après l'accomplissement de cérémonies appropriées. Le rituel consiste à déterrer les os des ancêtres, à les sécher au soleil et à les envelopper cérémonieusement dans des tissus blancs et frais (lamba) et à les brandir en dansant autour de la tombe avant de les réenterrer. Ils affirment aussi que cette coutume fut pratiquée dans l'ancien Israël (contre la volonté de YHWH et des prophètes). Ils prétendent que le chapitre 8 du livre de Jérémie, évoque une mystérieuse pratique idolâtre qui consisterait à déterrer les os de la population du royaume de Juda pour les exposer au soleil, et dans Ezekiel 43:7 où l'on parle des Israélites souillant le nom de YHWH par les cadavres de leurs rois sur leurs hauts lieux, qui sont bien des preuves, selon eux, que les anciens Israélites d'avant les exils pratiquaient tout comme les Merina, le Famadihana.

jeudi 15 janvier 2015

Pas trouvé mieux que l'idée de navigation. Le difficile, c'est d'introduire la peste aujourd'hui qui ne semble pas bouleverser les Malgaches auxquels nous avons affaire. Je peux inventer des jeux alambiqués (chichiteux) à partir d'Antigone, avec retour (rewind) sur la peste, mais à part ça...

vendredi 16 janvier 2015

Antigone sait qu'elle va être une star : elle sait qu'elle commet une action d'éclat et qui la rendra célèbre.

Traitement contre la peste à Athènes : éliminer la souillure que représente la présence de l'assassin de Laïos dans la ville.
« L'expulsion d'un homme ».

Il faut trouver un jeu pour revenir à Antigone. À partir d'une question simple :

—vous avez vraiment compris pour quoi elle veut inhumer Polynice ?
Étéocle, Antigone dit qu'il a été enterré de « façon que l'honorent les morts en bas »

—de manière qui lui vaille le respect des ombres sous terre

—on laisse Polynice sans larmes, sans sépulture « savoureux trésor des oiseaux qui le repèrent pour le plaisir d'un festin.

—elle veut être digne d'une noble famille (v38) Antigone est bien née.

—Oui, enterrer mon frère. Et le tien,

Ce n'est pas pour l'avoir trahi qu'on m'arrêtera. (v46)

—Et Créon n'a aucun tire pour la séparer des siens

—Créon n'a pas à m'écarter des miens. (v48)

—un indice : Ismène demande leur indulgence aux morts sous la terre

—refrain : une action qui ne mène à rien n'a aucun sens.

—C'est qu'elle les craint ?

—Et Antigone : Moi je vais

L'enterrer. Il me paraît beau de mourir en faisant cela.

Je l'aime, je sera couchée près de lui qui m'aime.

Mon crime sera la piété. Il me faut

Plaire plus longtemps aux gens d'en bas qu'à ceux d'ici.

Là-bas je serai couchée pour toujours. Si c'est cela que tu décides,

Continue, déshonore l'honneur des dieux. (v77)

—Puis : cependant je sais que je suis agréable à ceux à qui je dois plaire avant tout. (v89)

—peut-être était-elle assez forte pour désirer la mort ?

—elle dit à Créon :

Je ne pensais pas que tes proclamations
 Avaient une telle force que l'on pût, étant homme,
 Outrepasser les lois non écrites et infaillibles des dieux
 Car ces lois existent de tout temps, non pas d'aujourd'hui,
 Ni d'hier, et personne ne sait où elles ont surgi. (v457)

—c'est un duel entre un fou et une folle :

-Veux-tu quelque chose de plus que te saisir de moi et me tuer ?

-Non, rien, si j'ai cela, j'ai tout. (v 498)

—et :

Je ne suis pas faite pour vivre avec ta haine, mais pour être avec ce que j'aime. (v523)

—autre traduction :

Je ne suis pas de ceux qui haïssent mais je suis née pour aimer...

—est-ce que l'on peut aimer les morts, et comment ?

—si on veut aimer les morts, c'est pour être aimé d'eux ?

—mais comment ?

C'est après ce moment-là qu'il faudrait introduire le *famidihana*. Peut-être en focalisant sur la question du corps : vous aimez quoi, un souvenir, un spectre, mais le mort où est-il ? Qu'est-ce que l'on fait du corps ?

Ou par l'appel du mort, le rêve que l'on fait de lui.

-il veut être aimé, réchauffé ; il veut être caressé.

Il y a peu de choses dans *Antigone* sur le traitement réservé au cadavre de Polynice. Le garde en parle un peu : la poussière sur le corps. Il n'y a de macabre que l'idée des oiseaux et des chiens qui viennent le déchirer. L'insoutenable de la matérialité de ce qui a été vivant. Comment apprivoiser cela ? C'est plus qu'une chose matérielle inerte ? L'inanimé, ce qui a perdu la vie. Comment ressent-on cette perte, et comment on s'en débrouille ?

—on peut méditer sur une tête de mort (n'est-ce pas Hamlet?), mais sur un cadavre presque encore chaud, avec sa chair sur les os ?

lundi 19 janvier 2015

Attaquer la deuxième semaine. Dérive à peu près tenue (?) à partir d'*Antigone* ; je veux dire que les comédiens sont assez malléables pour que je puisse faire mon travail névrotique habituel (plus « malléables » que des élèves ordinaires d'une moyenne école de théâtre française). Difficultés à embrayer le matériau *famadihana*. Je peux les faire improviser dessus mais dans quelle perspective (quelle dramaturgie?) : ils nous expliquent l'affaire, mais nous, c'est qui ? L'éventuel public malgache (qui d'ailleurs n'a rien à foutre d'*Antigone*) ? Mais il connaît ; faut-il alors s'adresser à des Français de l'hexagone, qui par définition ne sont pas présents ?

S'agissant du *famadihana*, et de ce que l'on peut en faire sur notre scène, la première accroche, c'est cette question du rêve. Si le rêve est la réalisation d'un désir, il s'agit du désir du rêveur de faire revenir le mort pour le retourner. Mais on feint de croire, on croit que c'est le mort qui vient dans le rêve pour qu'on s'occupe de lui : il a froid.

Je viens de faire un petit bout de *partition 0* sur le retournement. Je garde en réserve la question des femmes, telle qu'abordée par Pacaud (p.182), de même que la question, liée, de la terreur des morts. On envoie les femmes devant, etc. Ce pourrait nourrir les « objections » de l'anthropologue : pourquoi les femmes sont-elles les agents de la division et la mort ?

mardi 20 janvier 2015

Tana : la nuit les cris des chiens montent de la basse ville. Le jour, c'est le clairon des casernes. Ici les militaires font-ils autre chose que claironner ?

Hier Fela sèche la répétition : je prends ça très mal. Je veux bien travailler pour rien, -c'est le cas de le dire-, dans l'indifférence officielle, mais qu'au moins le travail ait lieu.

Au petit matin, j'ai peut-être trouvé l'issue, comme j'aime dire.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le Ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La Peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom)
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.

Un jour, un homme de théâtre français, peu importe son nom, fut invité, la circonstance est indifférente, à venir à Madagascar réfléchir à un projet (spectacle). S'enquérant de ce qu'il se passait alors sur la Grande Île, il ne fut pas peu surpris d'apprendre que la peste, oui, la peste, y sévissait comme chaque année à cette période. Comme beaucoup d'Européens, il pensait que ce fléau qui avait ravagé

l'Europe et avait été la première expérience de la destruction de masse, était derrière nous. C'était ignorer qu'elle frappait encore de par le monde, des USA à la Chine, et que, malheureusement, Madagascar était particulièrement touchée.

Reste que la peste, le mot de peste, avait déclenché quelque chose, un ébranlement, une commotion cérébrale. C'était sans doute ne pas rendre justice à l'Ebola. Mais le mot de peste a une séduction diabolique. Qu'est-ce qu'il se cachait derrière ce désir ?

samedi 24 janvier 2015

Comme il était à prévoir, abandon du texte du narrateur, enchâssant l'ensemble.

Quelques solutions pour construire le propos ont été trouvées ; de là à dire que l'ensemble peut tenir le choc, c'est autre chose. Il convient que le moment du *famadihana* soit essentiellement chorégraphique (modestement ou un peu maladroitement) et musical. La salle doit être entraînée...

lundi 26 janvier 2015

Retour de Madagascar. Nous nous demandions avant de partir ce qu'il en serait de l'inhumation des terroristes. Je lis dans le journal que Coulibaly a été discrètement inhumé dans le cimetière parisien de Thiais. Le corps était un moment partant pour le Mali, revient à l'institut médico-légal de Paris, après le refus des autorités de Bamako. Finalement, une sépulture anonyme a été accordée, anonyme, comme celles des frères Kouachi, les auteurs de l'attaque contre Charlie Hebdo.

un bouleversant renouvellement. Entre l'affaire de Champlan et le refus de sépulture pour la petite Rom et l'interrogation de certains sur ce que l'on fait des dépouilles des terroristes (Ben Laden à la mer), on peut dire que l'actualité a fait irruption dans notre mythe d'Antigone. Il faudrait parler avec Riva Kastoryano qui prépare un livre *Que faire des corps des jihadistes ?* chez Fayard.

Se souvient-on de la peur nucléaire dans laquelle nous avons vécu ces fameuses Trente Glorieuses ? Un symptôme : lisant Fred Turner, je tombe sur cette citation de Stewart Brand envisageant en 1957 une invasion soviétique, ce qui n'est pas tout-à-fait la même chose que la terreur de la destruction nucléaire ou la peur de la bombe. Il s'agit là de la peur du communisme, mais ce n'est pas mal non plus. Voilà à quoi il s'attendait, « à ce que ma vie se réduise nécessairement à l'infime, un rouage bien à sa place dans l'essieu de la machine communiste. Une simple dent du rouage peut-être même.

À ce que mon esprit ne m'appartienne plus, mais soit un outil forgé soigneusement par les descendants de Pavlov.

À ce que je perde mon identité.

À ce que je perde ma volonté.

Ces deux dernières choses étant le pire.»

Le premier Américain venu pouvait en dire autant.

Il ajoute : « Je combattrai pour l'individualisme et la liberté personnelle. »

Lu Turner cet après-midi sur le *Whole Earth Catalog*. Filiation directe, selon Brand, entre la contre-culture et l'ordinateur personnel et l'internet. « On doit tout ça aux hippies. Oublions les protestations

contre la guerre, Woodstock ou même les cheveux longs. Le véritable héritage de la génération des années soixante est la révolution informatique. »

samedi 31 janvier 2015

Malade depuis le retour de Madagascar et peu d'entrain à me coller au prochain (*Citizen Jobs*).

—pas mal de s'enrichir en changeant le monde !

Mes lectures me permettent de mieux comprendre mon goût, au théâtre, pour les technologies. Quelque chose de générationnel. Les NT comme LSD.

dimanche 1^{er} février 2015

The big challenge now, says Geoff Blaber, vice-president of research for CCS Insight, is to find the next growth opportunity. "Western Europe and north America are becoming saturated: to have room for growth Apple has to rely on taking growth from [Google's] Android operating system based devices," he says. "The big, big, focus is on China and to a lesser extent India."

J'entends à la radio un discours de Deschanel. Pas mal ; diction, intonation, on dirait du Malraux. Malraux était donc en retard d'une ou deux générations d'éloquence. D'où son charme chevrotant et déjà désuet : « entre ici... »

À Hong Kong, le LSD est la ligue social-démocrate. Curieux d'avoir pris le parapluie comme symbole de résistance. Louis-Philippe doit être satisfait.

Dans le genre pas froid aux yeux : des camarades m'envoient leur programme en indiquant modestement que plus que jamais leurs spectacles sont la meilleure réponse aux pulsions de mort qui ravagent depuis Charlie notre société.

lundi 2 février 2015

Depuis une vingtaine d'années, Jean-François Peyret, entretient avec de nombreux hommes de science une conversation qui peut se changer en collaboration et co-signature des spectacles. Ainsi de *Un Faust-Histoire naturelle* (Odile Jacob, 2000) avec Jean-Didier Vincent ou du *Traité des formes (La Génisse et le pythagoricien et Les Variations Darwin*, Odile Jacob, 2002 et 2005) avec Alain Prochiantz. Autres spectacles commis en commun : *Tournant autour de Galilée*, (TNS, Odéon-théâtre de l'Europe 2008) et *Ex Vivo/In Vitro* (La Colline 2011-12). A venir : faust3@mourirnepasmourir.com

Dernier spectacle : *Re:Walden* après HD Thoreau (Festival d'Avignon 2013, La Colline 2014. Prochaine production : *Citizen Jobs* (au 104 en mars 2015 ; à Vidy-Lausanne et en tournée saison 2015-16).

mardi 3 février 2015

Retourner au texte de Bollack comme retournement des morts. Une conversation qui me manque. C'est après sa disparition que je comprends mieux ce qu'il a essayé de faire. J'aime la langue craquante de sa traduction ; c'est mieux que la fluidité. Il faudrait que j'aie le cœur de faire signe à Mayotte.

mercredi 4 février 2015

Nous allons parler avec les morts dans les livres qu'ils ont écrits. Pour les autres, c'est plus compliqué. Nous allons chercher les

preuves de leur vie, les preuves de vie : photos et maintenant toute sorte d'enregistrements. Les Malgaches au contraire découpent sur les photos pour les faire disparaître les visages des morts.

J'apprends qu'un metteur en scène à la mode (à la mode de quoi, au fait?) va mettre en scène *Antigone* au Théâtre de la Ville avec Binoche dans le rôle titre ; c'est une Antigone qui pourrait être sa mère, ce qui complique encore l'histoire de cette famille incestueuse. Le programme exalte en Antigone la figure éternelle de la résistance. Pourtant, si on décape le vernis des lieux communs, si on se souvient que le tragique est l'intrusion de l'actualité dans le mythe, alors la seule Antigone possible ces temps-ci serait celle qui réclamerait une sépulture pour son frère terroriste, l'ennemi de la cité qui aurait assassiné Charlie...

Pièce à conviction : Celle qui, jusqu'à la mort, défend la liberté de penser, d'agir, de vivre, d'aimer. Antigone, symbole de toutes les résistances. Née de l'union incestueuse d'Œdipe et de Jocaste, survivante d'une guerre entre Étéocle et Polynice, ses frères, qui tous deux en mourront, Antigone n'est pas femme à s'inscrire dans le rang. Une nouvelle traduction d'Anne Carson. Qui c'est ? Je suis bon pour aller la googliser.

jeudi 5 février 2015

Je me souviens du père de Thoreau qui fabriquait des crayons. Jos pourrait, actualité oblige, avoir un crayon dans la main. Accessoire. Il doit y avoir des jeux possibles.

Déjeuner avec Jos. Difficile à coincer, fixer. J'ai toujours le sentiment que, pour le coup, ça n'avance pas linéairement. Y arriverons-nous ?

dimanche 8 février 2015

Charles Quint est né en 24 février, comme Steve Jobs, ou l'inverse.

Retour d'excursion lyonnaise (colloque sur je ne sais quoi à l'Ensatt). Grisaille universitaire. Obligé de faire le mariolle, invitant les organisatrices à faire un colloque sur la brocante plutôt que sur la recherche. Et tout à l'avenant. Leur ai fait le coup des NT comme LSD. Pour l'anecdote, Marguerin dans la salle. Lui-même au bord de la retraite. Ce jour de 1969 à l'université de Caen, pour mon premier cours n'est pourtant pas si loin.

Anxiété parce que ce spectacle est un spectacle à ne pas manquer. À 69 ans (je n'y crois pas), il faut encore et toujours que je fasse mes preuves. C'est sans doute le lot de l'artiste, mais ce n'est pas celui de la concurrence (les boutiquiers de l'institution).

Si on me demande de bricoler sur *Antigone*, j'y arrive à peu près parce que c'est un truc de littéraire (l'art de l'explication de textes, c'est tout ce que j'ai appris), mais me demande-t-on —en vérité, personne ne me demande rien ; c'est moi qui vais me jeter dans la gueule du loup— de m'occuper d'Internet ou des machines qui vont avec (plutôt le contraire), je suis perdu, plus du tout chez moi. Rien n'est plus à ma mesure. En fait, je ne comprends pas ce qu'est un entrepreneur. Le biographe remarque que Jobs voulait avoir son entreprise à lui, en fonder une, en être le créateur : cela ne fait rien résonner en moi. Celui qui veut fabriquer un cerveau de ses mains (Turing), je crois que je vois l'idée, mais vouloir fonder une start-up

par exemple... Cela vient de mon rapport de délicatesse avec l'argent ?

Comment puis-je comprendre quelqu'un qui peut dire : "I was worth over \$1,000,000 when I was 23, and over \$10,000,000 when I was 24, and over \$100,000,000 when I was 25, and it wasn't that important because I never did it for the money. " ? [Inspirational Steve Jobs Quotes. www.macstories.net].

Que vaut un homme ? *Mann ist Mann* again. Son prix, est-ce son poids ?

Les siècles éculés.

lundi 9 janvier 2015

Lecture profonde : saint Augustin étonné de voir saint Ambroise lire silencieusement. Il pensait qu'il ménageait sa voix.

mardi 10 février 2015

Simon Leys me donne envie de lire *Beijing coma* de Ma Jian. L'histoire de ce jeune manifestant décervelé par une balle perdue à Tiananmen et qui flotte dans un coma sans fin. Je note qu'il y a longtemps que je n'ai plus pensé à mon projet 1989.

mercredi 11 février 2015

Hier séance avec Jos chez Lecoq. Assez bonne ambiance. Mais il convient de reprendre toute la partition, rien que ça.

Je ne sais pas comment caser le CDR, le champ de distorsion de la réalité. En sa présence, la réalité devient malléable. Il peut convaincre n'importe qui de pratiquement n'importe quoi. Cela

s'atténue lorsqu'il n'est pas dans les parages mais dans le même temps, cela rend difficile d'avoir des prévisions réalistes.

jeudi 12 février 2015

Quelques idées pour la troisième partie. C'est *Je qui parle*. Il est tout quantifié et n'a plus rien à raconter. Homme avec quantités.

Il faut que j'écrive quelque chose pour Denis pour présenter notre Antigone.

ANTIGONE LA PESTE

Que faisons-nous des morts ? S'il ne répond pas à cette interrogation, le théâtre a de quoi la reprendre sans cesse. Imaginons par exemple une troupe de comédiens qui s'apprêteraient à jouer *Antigone* de Sophocle, et qui d'abord jouent avec et la soumettent à la question : comprend-on vraiment l'intransigeance d'Antigone à vouloir donner sépulture à son frère Polynice, devenu l'ennemi de la cité ? Agit-elle par devoir ou par amour (mais qu'est-ce que cet amour?), par obéissance à des lois supérieures ou par goût de la désobéissance aux lois de la cité ? Et pourquoi y a-t-il la peste au commencement de cette histoire de famille maudite, quand Œdipe, pour la conjurer, tombe dans le piège fatal qui détruira aussi Antigone. Et si nous savons que le tragique est l'intrusion de l'actualité dans le mythe, il sera difficile d'oublier que la peste rôde aussi aujourd'hui et ici, que confrontant les lois de la cité à d'autres plus anciennes, elle reconduit les hommes devant la question : que font-ils des morts ?

J'envoie une version un peu améliorée.

samedi 14 février 2015

V u *Marcel* hier soir. Le public (de théâtre) m'inquiète. Son état mental, mais aussi esthétique.

Quasi veillée d'armes. J'aimerais encore procrastiner mais la hâte d'en finir avec ça est là aussi. Me reste à festonner la *carcasse 6*. Pour faire une *carcasse 6'*.

Idée que Citizen ne vit pas dans le même espace que nous, ou qu'avant. Pas un espace métrique. Un comédien a besoin d'un GPS pour aller de cour à jardin.

Sans appartenance. Combat d'arrière-garde du terrorisme religieux (qui n'est évidemment même pas religieux).

mardi 17 février 2015

À adapter : Karma Yoga is performing our actions without expecting any particular result, without expecting anything in return, without aiming for the fruits of our actions. The fruits of action are the result, the compensation that we receive for performing our actions. Here Steve Jobs gives us a very good lesson on Karma Yoga. It's not the money that drives his action but doing what he loves to do.

Création : affreux, vraiment.

Reprise hier. Peut-être possible.

mercredi 18 février 2015

Non-traditional storytelling

Walden, A Game by Tracy Fullerton and Lucas Peterson

Walden, A Game, simulates the experiment-in-living made by Henry David Thoreau at Walden Pond in 1845-47, allowing players to walk

in his virtual footsteps, attend to the tasks of living a self-reliant existence, and discover in the beauty of a virtual landscape the ideas and writings of this unique philosopher.

About the Artists:

Tracy Fullerton is the lead game designer and director of *Walden, A Game*. Her recent credits include *The Night Journey*, a collaboration with media artist Bill Viola. She serves as the Electronic Arts Endowed Chair of USC's Interactive Media & Games Division, and the Director of USC Games, ranked the #1 games program in North America by the Princeton Review. She created innovative games for Microsoft, Sony, MTV, among many others. Her long career in game design and influence on the independent games community was recently acknowledged by the IndieCade Trailblazer Award.

Lucas Peterson is the environment designer and character artist for *Walden, A Game*. He is a fine artist with an emphasis in drawing and design who has turned his talents to game design. In addition to *Walden, A Game*, Lucas has contributed to a number of projects at the USC Game Innovation Lab including the FutureBound college access games and the Chrono Cards WWI history games. He holds a BFA from the USC Roski School of Fine Arts.

Heart Corps by Dandypunk in collaboration with Darin Basile

jeudi 19 février 2015

Hier coup de théâtre avec l'entrée de la cabane sur notre plateau. C'est vraiment une installation. J'avais déjà du mal à faire dire quoi que ce soit à Jos, mais maintenant ce qui était notre troisième partie

tombe à l'eau. Sera-t-il plutôt question du citizen déconnecté (ou qui essaye de l'être).

The Digital Detox is a tech-free retreat where individuals give up their smartphones and gadgets, unplug from technology and recharge their mind, body and soul. <http://thedigitaldetox.org>

As we disconnect from our devices, we reconnect with ourself, our community, nature and the world at large.

vendredi 20 février 2015

Dans les publicités pour les séjours de désintoxication numérique, la notion de *mindfulness*.

dimanche 22 février 2015

Je crois, après une semaine de reprise des répétitions, que je renonce à essayer de dire (faire dire) quoi que ce soit dans ce spectacle. Qui ne sera pas à la hauteur de l'enjeu, en tout cas. Mommerie.

Je devrais parler avec Baudriller avant ce soir et avant le rendez-vous de demain avec Angot. Je réfléchis à la liste de comédiens donnée par Barbara. David Bennent ? Connais pas Barbara Heyen. Ueli Jäggi ne doit pas être très disponible... Et les Roger Jendly, Pascal Bongard, Jean-Quentin Châtelain, Carlo Brandt, no comment...

mardi 24 février 2015

Rencontré Jean-Paul Angot hier matin dans un bistrot parisien près de Saint-Georges ("Tea Follies"). Une certaine sympathie. Rondeur et cynisme provincial de bon aloi. Je m'entends mieux avec les directeurs de théâtres qui ne sont pas des « artistes ». Est-ce qu'un

réseau est en train de se tisser à nouveau ? D'après ce que m'écrit Julie qui cite : « c'était vraiment sympa, ce matin. Si, si vraiment. On va regarder ça de près. » Et il se serait défait de Verret, ce qui rend le lieu plus fréquentable.

Un comédien qui ne vous permet pas de travailler. Ou dans une telle détresse que le jeu n'en vaut plus la chandelle. Je me lance contraint et un peu forcé dans le divertissement. Le spectacle tel qu'il est est incapable d'avalier quelque discours que ce soit. Rendement nul.

mercredi 25 février 2015

Humour dont je ne sais s'il est noir : à la station Cluny-Sorbonne je vois des SDF qui vivent là en train de lire des livres.

vendredi 27 février 2015

Nous sommes quand même dans le coup. Il y aurait quelque chose à trouver (gestuellement?) entre le fait d'appuyer sur un bouton et de voir une lettre (you see, etc) et celui de former la lettre : la souche¹ comme touche, et on regarde sur l'écran que forme la cabane, et il ne vient rien: ach! pesch, et il faut redessiner l'alphabet...

Le 27 févr. 2015 à 08:24, Jos Houben <jzfhouben@gmail.com> a écrit :

<http://gu.com/p/466qj/sbl>

samedi 28 février 2015

Oublie tout d'une fois l'autre ; c'est à désespérer.

1 Il y a une souche d'arbre sur le plateau

mardi 3 mars 2015

L'article, signé Andy Greenberg, est intitulé «la conspiration pour libérer la Corée du Nord avec des épisodes de contrebande de Friends». Le journaliste a notamment assisté, en septembre 2014, à la discrète remise à la frontière sino-coréenne de centaines de clés USB contenant entre autres des films récents (Lucy, 22 Jump Street) et des séries sud-coréennes. À l'origine de cette action, une parmi tant d'autres, on trouve un homme de 46 ans, Kang Chol-hwan, fondateur du North Korea Strategy Center. L'homme compare ces fameuses clés USB aux pilules rouges du film Matrix, à savoir une manière de faire voler en éclats un monde d'illusions. Pour Kang, «quand les gens de Corée du Nord regardent Desperate Housewives, ils voient que les Américains ne sont pas tous des impérialistes belliqueux». Et d'ajouter : «ils réalisent alors qu'ils ne sont pas l'ennemi, et c'est ce qu'ils veulent pour eux. Ça annule tout ce qu'on leur a inculqué, et quand cela se produit, une révolution dans leur esprit démarre.»

Les remarques que je pourrais faire après la « générale » :

Tout le début se tient ; bon dosage entre français et anglais, et nous pouvons nous y tenir. Présenter Igor comme le récitant-narrator plutôt que comme l'acteur principal, il me semble.

(sur le français et le rapport avec l'anglais, dans l'ensemble cela me paraissait très bien, et suffisamment virtuose. Eviter seulement les « d'ailleurs » et les « donc » mais qui vont disparaître avec l'habitude. Aussi : « faire de son mieux », pas son meilleur)

D'une manière générale, pour cette première partie, jusqu'à la mort de Jobs, comme je disais, pas de précipitation ; je pense qu'elle se perdra avec une plus grande habitude/maîtrise de la partition, en jouant, quoi. Peut-être une idée pour les déplacements : dans la deuxième partie, comme ils se font à la Tati, on pourrait une façon de marcher à la Jobs dans la première partie.

Prologue : « puisque Igor n'est pas là, Brigitte, notre accessoiriste, et moi avons imaginé quelque chose » (ne pas en dire plus)
Le conte zen sans accent russe. À part ça, c'était bien hier soir, énigmatique.

(au fait, j'aimais bien quand le récitant était vêtu d'un smoking noir avec des baskets blanches...)

Ensuite en suivant l'ordre de la partition telle que, cela marche bien. Le spectateur peut commencer à imaginer/rêver. En fait, je me disais que cet opéra imaginaire, c'est comme une keynote. On montre quelque chose qui en fait n'existe pas ou est d'ordre fantasmatique...

Une fois bien calé, ce passage est juste. Sur le charisme, ne pas oublier d'instaurer un rapport jobsien avec le public :

—je vais vous demander l'impossible ;

—êtes-vous certains d'être les meilleurs ?

—vous allez travailler 90 heures par semaine, et vous aimerez ça...!

Tout ce qui touche au chœur des 13 Jobs marche de mieux en mieux, dramatique et tout.

Arriver au gourou : besoin d'un gourou (d'un père, dit Heiner)

Peut-être développer un peu Edison

-le gourou est mort avant que Steve le rejoigne. Pas d'illumination intérieure mais découverte que Thomas Edison a fait plus pour changer le monde que Neem Karoli Baba et Marx réunis.

Edison, innovateur et patron, phonographe, kinétographe, centrale électrique, General Electric, chaise électrique (oh ! Pardon). Quelque chose du genre. Une légende américaine (il faut qu'il y en ait plein).

Bonne ponctuation Acte I, scène 8.

Entrée de souche-hache : Acte II, scène 5 : Red Wood Forest

Rien à changer jusqu'à la fin de la partie one. Pomme très bien, Turing itou. Juste quelque chose qui manque dans la partition : « sa femme de ménage le trouva le 8 juin 1954 ». il faut dire 1954 à ce moment-là pour qu'on comprenne bien le jeu 54-55-56.

La deuxième partie me semble juste et belle : il faut simplement (sic) se la mettre dans les jambes et la tête. Question d'entraînement. Mais c'est émouvant, et ça l'est d'autant plus si le protagoniste est abandonné à sa solitude.

L'image de la cabane en diagonale est, de fait, assez belle. La question est de savoir quand tu la remets parallèle (position 1) : peut-être avant de sortir pour entrer en 'personnage'. Pas sûr.

Mais la dramaturgie : qu'est-ce que je peux faire ici ? Ah ! Tiens, j'ai une idée et la bonne.

Le tout, le moins au public possible.

Le texte usb tient le coup. Je crois qu'il faut le dire encore moins naturellement, comme si c'était un discours déglingué que la cabane tenait toute seule, comme un disque rayé...

Si je pense à autre chose...

mercredi 4 mars 2015

Hier première, comment dirait Sam ? Foireuse.

vendredi 6 mars 2015

Le spectacle ne peut être intéressant que du point de vue technique.

Prendre garde à ce que l'art (celui de la mise en scène, si c'en est un) ne devienne un style. D'où la nécessité de se renouveler. Bien sérieux, ce que je dis là.

samedi 7 mars 2015

Cher Jos,

A cause de cette sauterie Fresnoy à la BnF, je ne sais au juste quand je regagnerai le 104. Mais pour prolonger la discussion d'hier soir, et comme il est difficile de spéculer sur les réactions du public (je parle surtout de la première partie), il faut y aller posément au charisme (c'est un de tes atouts), et que si ils n(ont pas les réactions qu'on attend d'eux (une certaine adhésion), c'est qu'ils ne sont pas les meilleurs.

L'autre atout, c'est l'anglais: il faut conserver le gestus fondamental que c'est un spectacle en anglais avec assistance en français. Je me suis aperçu de ça: quand ça reconnecte en anglais, et même si le français vient vite derrière, c'est toujours mieux, plus fluide, donc plus musical, et on te sent plus à ton affaire, ce qui aide la tauromachie avec le public.

Quelques détails:

-pour Heiner et la naissance du héros: si on a : rupture du lien biologique, exposition, adoption, exploits, la puissance et la gloire; cela suffit, si on ajoute: ça fait des paranoïaques, des infantiles, des rebelles, des novateurs.

-au moment du chœur qui se déchire, bien détailler les oppositions genre pieds nus/Volkswagen, LSD/électronique, etc. Je crois que ce qu'il y a dans la partition suffit.

-mais quand il arrive en Inde, NKBaba est mort.
dire plutôt : "plus pour changer le monde que Neem Karoli Baba et Karl Marx réunis."

-sur la mort de Turing: mourut et pas moura
bien dire :sa femme de ménage le 8 juin 1954 (la date compte)

-sur la mort de Jobs: cancer du pancréas

Quant à la deuxième partie, je la trouve de mieux en mieux, de plus en plus énigmatique: gaffe à pas de coup d'œil à la salle en entrant en personnage, et à ne pas reprendre « amazing, etc » sur le plateau. Ça me plaît vraiment. Juste pour le public francophone, être peut-être plus explicite sur les objets du catalogue. Et la démantibulation du texte dans la cabane peut être encore plus accusée, psychédélique.

On tient le bon bout.

Bon, je vais faire le grand-père en songeant à ce bel objet.

Je t'embrasse,
jf

dimanche 8 mars 2015

Hier de corvée (dérisoire) à la BnF : la nomenklatura du Fresnoy cire les pompes à Fleischer. Pas vraiment envie. Défilé genre pecha-kucha où chacun y va de son petit compliment de sept minutes. De l'abattage minuté par Laure Adler, cachetonnant toutes lunettes de soleil dehors. Elle annonce Frank Madler (sic), le pauvre. Bien la peine. Le Didi-Huberman nous refait le coup de la mer gelée de

Kafka à propos de la performance de l'autre (Claudio Parmiggiani) qui casse des vitres à la masse (ou la hache ?). Quel rapport avec les mots de la lettre à Oskar Pollak : où le démon de l'analogie ne va-t-il pas se nicher.

Rendons à Kafka ce qui lui appartient :

« Il me semble d'ailleurs qu'on ne devrait lire que les livres qui vous mordent et vous piquent. Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas d'un coup de poing sur le crâne, à quoi bon le lire ? Pour qu'il nous rende heureux, comme tu l'écris ? Mon Dieu, nous serions tout aussi heureux si nous n'avions pas de livres, et des livres qui nous rendent heureux, nous pourrions à la rigueur en écrire nous-mêmes. En revanche, nous avons besoin de livres qui agissent sur nous comme un malheur dont nous souffririons beaucoup, comme la mort de quelqu'un que nous aimerions plus que nous-mêmes, comme si nous étions proscrits, condamnés à vivre dans des forêts loin de tous les hommes, comme un suicide — un livre doit être la hache pour la mer gelée en nous. Voilà ce que je crois. »

lundi 9 mars 2015

Françoise B qui me dit, après *Citizen J* que j'ai renié tout mon théâtre. Vincent qui pense qu'il y a un déficit de sens, et que je dois ne pas lâcher devant Jos. Ils sont drôles.

mardi 10 mars 2015

Il faudrait faire quelques notes : ne pas oublier de repartir de l'anglais...

Mon cher Jos,

Un bon lundi?

Je repense un peu à la chose: c'est vrai que la première partie est beaucoup plus musicale si l'anglais en est le moteur et si un peu de français vient après, comme yin effet de rime pour ceux qui sont déjà compris et un soulagement pour les autres.

Les moments qui grincent un peu:

—sur Reed et l'orphelin, la citation pourrait être plus étoffée et à la première personne I: I wanted to be an orphan (...) just arrived out of nowhere, with no roots, no connections, no background.

—sur le chœur discordant (plus de détails, ceux de la partition peuvent suffire)

—I need a guru - j'ai besoin d'un gourou- d'un père, dirait Heiner

et enchaîner en anglais comme sur la partition : But the guru was dead when I (or he) arrived

et quelque chose comme: pas d'illumination intérieure mais Edison : Thomas Edison did more..., and so on

—en anglais: le pacte (ou deal?) avec la mort et le diplôme de Reed (peut-être à reconnecter comme dot avec le College).

Sinon, cette première partie roule bien.

La seconde aussi tant que la solitude burlesque reste entière (l'homme seul aux prises avec les objets, le côté Tati).

A tout à l'heure,
A toi, jf

Nous allons désormais, traînant derrière nous un nuage d'informations.

Le sentiment d'être dépassé...

jeudi 12 mars 2015

Le temps qu'il faut pour se rendre à l'évidence d'un échec. Comme pour une maladie ou un deuil. Le tôleur qui me fait sentir qu'il faut être fortiche pour rater un spectacle avec Jos Houben. Il n'y a qu'un tout petit noyau de la clientèle du 104, et les retours sont mauvais. Et l'explication, c'est que ce public est plus jeune que le public ordinaire du théâtre. Plus personne pour défendre ce genre de théâtre.

« C'est un crime d'être heureux sans le confort moderne ». Steinbeck, *Tendre Jeudi* p. 70)

Et pour ma pomme :

« —N'essayez pas d'avoir des disciples, dit Doc. Vous seriez crucifié en un rien de temps.

—Rien à craindre de ce côté, je n'enseigne rien à personne. » (*ibid.* p. 71)

Conversation avec Hortense (1)

À propos de *Citizen* : il faudrait un livret comme à la Colline. Personne ne comprend rien à cette histoire de *Whole Earth Catalog*. À part ça, discussion sur la question de savoir ce que l'on vient chercher au théâtre. Peut-on pour autant parler de recherche ? Hortense me parle de gai savoir. Me propose d'être son *sparing partner* dans la réflexion sur ces thèmes. Pourquoi pas ? Ça me rajeunit. Mais justement il ne faut pas refaire à l'identique (ce que du reste nous n'avons pas fait), les studios ou « Ce soir on improvise, mais c'est cet après-midi ». Inviter les savants et intellectuels, c'est bien joli, mais m'est avis que ça s'use vite.

Il faut éviter les "sujets supposés savoir" venant parler aux pauvres d'esprit.

Je lui parle de la possibilité de faire quelque chose avec le Collège de France puisque l'Administrateur à venir peut voir l'entreprise d'un bon œil.

Que cherche-t-on au théâtre ? D'abord du théâtre (tout le monde a une idée de ce que c'est). Et s'il faut imaginer des interactions avec d'autres disciplines, elles doivent se faire sur la scène et avec des comédiens.

Évidemment elle se demande aussi comment aller vers les gens, on dit ça comme ça ; jouer dans les appartements ?

samedi 14 mars 2015

Par sa froideur Alain me fait bien sentir combien il n'a pas aimé le spectacle.

Dans citizen, il y a zen, que je dis. Malin.

Curieux que l'actualité soit autant à la désintoxication numérique. Detox, on dit. Le théâtre comme lieu de detox pour les jeunes théâtreux.

[http://www.lemonde.fr/m-boulot-reseau/article/2015/03/10/digital-detox-le-jeune-des-hyperconnectes_4590846_4498015.html#xtor=EPR-32280631-\[Mlemagazinedumonde\]-20150313-\[titres_haut\]](http://www.lemonde.fr/m-boulot-reseau/article/2015/03/10/digital-detox-le-jeune-des-hyperconnectes_4590846_4498015.html#xtor=EPR-32280631-[Mlemagazinedumonde]-20150313-[titres_haut])

Déjeuner hier avec Chétouane. Qu'est-ce que le théâtre ? Trois heures et demi d'*Antigone* de Hölderlin. Les comédiens qui ne se souviennent pas bien de leur texte. Public excédé. Excéder le public, voilà un bon programme. Je crois que je n'ose pas. Ou je le fais de manière plus perverse, biaisée.

Relu *Memorandum de la peste*. Je n'en ai rien tiré. Très bavard, comme toujours. Diarrhée. Mais deux trois choses dans la deuxième partie. Lesquelles ?

dimanche 15 mars 2015

Un goût amer persistant. Le droit d'exister, mais rien de plus. Pour les gratifications, vous repasserez. Une drôle d'affaire, quand même.

Vitez : la mystique des positions centrales.

Commenter en ligne. Terrible.

La campagne crée de l'uniformité, de l'identique. Vive la ville. C'est à peu près ce que dit Piano.

lundi 16 mars 2015

Hier c'était la quille. Drôle de dernière comme drôle de spectacle. Accouchement dans la douleur et le bébé ne me ressemble pas beaucoup (il ne ressemble à rien) mais il faut pourtant l'aider à vivre. « Les cris qui se savent inécoutés enveloppent un horrible silence. » C'est un commentaire sur ce qu'il vient de m'arriver.

Il faut maintenant que j'écrive une lettre au spectateur imaginaire de Foix.

mardi 17 mars 2015

En fait , il faut que j'écrive un mail au spectateur :

Bonjour,

Voilà que je commence ma lettre alors que nous ne savons rien l'un de l'autre ; j'ignore si vous êtes un homme ou une femme, et pire

encore, si vous êtes Mac ou PC, notre façon à nous de distinguer les Guelfes des Gibelins, et devant des œufs à la coque, les Gros Boutistes des Petits Boutistes. Moi, je suis Mac depuis 30 ans aux prunes (aux pommes?)

En lisant *Usbek & Rica* n°11, je m'aperçois que pas mal d'articles (ceux sur Stewart Brand « hippie technophile » ou sur les ennemis de la machine) sont en résonance avec le spectacle. L'air de temps, mais pas celui que respirent les spectateurs ou gens de théâtre.

Antigone, elle est terrible. On a dit que tous les philosophes ont été amoureux d'Antigone. Ce n'est pas mon cas ; il est vrai que je ne suis pas philosophe. C'est une peste.

Écho de naguère :

« Un coup de gueule sur Instagram. C'est ainsi que le chanteur britannique Elton John a choisi de répondre au créateur de mode sicilien Domenico Dolce. Dans une interview à l'hebdomadaire italien Panorama, ce dernier a en effet détaillé sa vision de la famille, pour le moins conservatrice : «On naît d'un père et d'une mère [...] Au moins, c'est comme ça que ça devrait se passer, et c'est pour cette raison que je ne suis pas très convaincu par les enfants nés de la chimie, les bébés synthétiques, les utérus à louer, le sperme choisi sur catalogue», lance le créateur, catholique pratiquant, qui a vécu en couple plus de vingt ans avec son partenaire en affaires, Stefano Gabbana.

Dimanche, sur son compte Instagram, Elton John n'a pas caché sa colère. En couple avec le réalisateur David Furnish depuis près de

douze ans, le chanteur britannique a appelé à boycotter la marque de luxe, en soutien avec la fécondation in vitro. Lui et son compagnon, mariés depuis décembre dernier, sont en effet les parents de deux enfants de quatre et deux ans, Zachary et Elijah, nés d'une mère porteuse. «Comment osez-vous traiter mes magnifiques bébés de "synthétiques" ?», écrit Elton John. «Honte à vous qui pointez vos petits doigts moralisateurs sur la fécondation in vitro, qui a permis à des légions de personnes pleines d'amour, aussi bien hétéro qu'homosexuelles, de réaliser leur rêve d'avoir des enfants», poursuit-il. «Votre pensée archaïque est complètement dépassée, comme vos collections. Je ne porterai plus jamais du Dolce & Gabbana. #BoycottDolceGabbana», conclut-il. » (le journal)

Que faire des morts ? *Collectif Morts dans la rue*. Une manifestation aujourd'hui pour rappeler ces morts à notre mémoire en citant leurs noms.

Les pommes en Ariège : Vous ne trouverez bien sûr pas toutes les variétés de pommes (il en existe plus de 400) mais quelques unes que l'on ne trouve pas dans le commerce comme la belle de Boskoop, la goldrush, ou encore la pinova grise, en tout une quinzaine de variétés. Et je n'oublie pas la reinette de l'Ariège. Vous pouvez acquérir un pommier dès 19,99 €. Pas de rany ; elles sont vertes.

Dévoilé dans le cadre du festival South by Southwest, le nouveau film d'Alex Gibney, Steve Jobs : *Man in the Machine*, taille en pièce l'hagiographie jobsienne et dresse un portrait peu flatteur du fondateur d'Apple.

mercredi 18 mars 2015

« Les gens comprennent tous l'utilité de ce qui est utile, mais ils ignorent l'utilité de l'inutile. » (Zhuang Zi)

Quand ai-je compris que je n'étais pas promis à un avenir brillant ?

Tous voudraient être Antigone, - ah ! la rebelle, la résistante, celle qui dit non- et tous sont des Créon. Tous, nous sommes des Créon : jamais l'ennemi n'est ami, même s'il est mort. Pas de sépulture pour l'ennemi de la cité. *Wissous*. Et quel ennemi en l'occurrence, une enfant.

À quoi l'on touche quand on touche à la sépulture des morts ?

vendredi 20 mars 2015

Je pense à Socrate qui invitait au respect des lois d'Athènes. Que pensait-il d'Antigone ?

Dans sa *Thébaïde*, Racine zigouille tout le monde à la fin (il en est du reste un peu gêné dans sa préface) : il fait ainsi l'économie d'une *Antigone*. Et il a fallu qu'il fasse Créon amoureux d'Antigone.

Un vers racinien d'Hémon :

« Un moment loin de vous me durait une année »

Opposer la modeste entreprise malgache à la machine globale de Ivo Van Hove :

Toni Racklin, Head of Theatre at the Barbican, said:

"We are thrilled to be co-producing Antigone and presenting this new production here at the Barbican and taking it to stages around

the world. Antigone illustrates how a major new production can be realised through our strong relationships with global partners.”

Et

Ivo van Hove said:

“While searching for a play for our first collaboration, Juliette and I very quickly agreed that Antigone would be the right artistic challenge for both of us. The play itself has the explosiveness of a nuclear bomb. It deals with all possible relationships: man against woman, political against ethical leadership, the laws of society against the right of the individual, family and its unbreakable blood ties.

“Antigone should resonate with everyone the world over. It feels natural to make this production in the context of an international collaboration between the Barbican, Luxembourg and my own Toneelgroep Amsterdam. After three wonderful presentations of work I made with Toneelgroep Amsterdam (Roman Tragedies, Antonioni Project and Scenes from a Marriage) I feel at home at the Barbican. It is very important that high level collaborations get produced at a time when people have a tendency to stick together behind their own borders. Art can change the world!”

Il parle comme Steve Jobs, *change the world*. Le geste : chercher une pièce à monter.

Ce qui donne en belge : *Selon Ivo van Hove, ‘Antigone’ est une pièce aussi explosive qu’une bombe atomique. Au-delà du bien et du mal, elle explore un nouveau territoire d’humanité où évoluent des individus en situation de crise. Le rôle d’Antigone est tenu par une*

grande peinture du cinéma et du théâtre, la Française Juliette Binoche.

Oui, question de peinture.

Et cela continue (tiré du Guardian) :

The pair's immediate idea was to investigate Greek tragedy. "It's the myths, it's the archetypes, it's what we're made of – it's the big and simple questions that we all go through," says Binoche, slapping the table in her enthusiasm. There is perhaps also the fact that there are some great roles for women – Medea, Clytemnestra, Electra, for example. "I insisted a little bit on Antigone," says Binoche of Sophocles's heroine, who propels the tragedy through her insistence on burying the body of her brother Polynices, in defiance of the edict of her uncle Creon, the new king of Thebes.

mardi 24 mars 2015

Tananarive depuis hier. Travail bon enfant ; ceci ne m'empêche pas de travailler...

Entre l'Antigone globale ou globalisée de Ivo Van et la nôtre locale, on ne peut plus locale. Ça nous permet au moins de casser les lieux communs.

lundi 30 mars 2015

Retour de Madagascar. Le spectacle a « ébloui » la presse locale. Comme quoi, il faut voyager.

Denis m'envoie le message suivant : de Bernard Stiegler (dans une interview sur le FN...)

Je soutiens que les terroristes intégristes, beurs ou blancs, nés et élevés en France, qui d'un seul coup, se mettent à devenir musulmans, sont des petites Antigone. Je ne veux pas les défendre en disant cela. Ce que je veux dire, c'est qu'un adolescent a besoin de sublimer – et de le faire comme toujours « au nom de la loi ». Antigone est une adolescente qui défend la « loi divine ». Merah est aussi un adolescent.

--

Il faudrait que je voie d'où vient cette citation.

mardi 31 mars 2015

Qu'est-ce qu'être un ancêtre ? Qu'est-ce qu'un ancêtre en devenir ? Étrange soirée (étrange pour moi, surtout) chez Mayotte hier soir. D'un famadihana l'autre. Pierre, petit-fils de Jean présentait en famille rue de Bourgogne le film qu'il a fait sur Jean et Mayotte pour sa sortie de la Fémis.

Jean d'abord devant la caméra de sa petite fille puis Mayotte, après la mort de Jean, devant celle du petit-fils. Jean parle de son enfance, (mais avoue ne pas savoir grand-chose sur ses ascendants et ne marque pas beaucoup de curiosité pour eux), de la situation d'être juif dans un milieu rural (père marchand de grains, le grand-père marchand de peaux, plus riche), de sa mère, une jolie femme, l'esprit ouvert à qui il a beaucoup appris (c'est *La Mère*, le fils qui fait l'éducation de sa mère, ici qui la cultive). Ouverture et curiosité d'esprit. (Je l'envie, soit dit en passant). Un portrait de femme. Curieusement pas d'allusion à la guerre et à la persécution. Donc rien sur Bâle, mais études à Paris, etc. Suit un éloge du non-conformisme auquel je n'ai rien à redire. Montrer qu'on peut faire autrement (et aussi bien). Il prend l'exemple de la mise en scène...

Dans chaque phrase, la vie et l'œuvre entières.

Je suis impressionné par la vie de travail, ne pas se laisser distraire : chez moi aussitôt sentiment de culpabilité du coup. Toutes ces

boîtes d'archives en partance pour la Suisse (pourquoi la Suisse?) ; Mayotte aux prises avec. Elle parle de « l'entreprise », les Bollack.

Les hasards, puisqu'aussi bien c'est l'exemple du lien entre grand-père et petits-enfants que nous avons évoqué dans le spectacle. Une certaine piété (admirative, probablement) chez eux, mais l'aveu aussi qu'ils ne comprennent pas un mot de ce qu'a pensé ou écrit leur grand-père. Et ils semblent ignorer aussi que leur grand-mère a écrit des livres. Elle préparerait son autobiographie : *Ça vit*. Pas mal.

Aimerais-je que ma petite fille (mes petits-enfants?) me mettent aussi gentiment à la question ? Et dans une telle incompréhension ! Un autre monde. Un monde d'ignorants. Qu'est-ce qu'un grand intellectuel aujourd'hui ?

Retour à la réalité. Cependant : Internet, le média des gens ordinaires, comme les femmes aussi, dit actuellement RFI. L'intime devient universel sur les blogs, dit la dame. 300 millions d'utilisateurs (sic) sur Instagram. Échelle mondiale. Mettre toujours de l'émotion.

Les marques, dit-elle, sont venues à moi. Le bonheur. Devenir une iInfluenceuse. Un métier : iInfluenceur, je ne connaissais pas. Occuper les nœuds de réseaux.

Je crois que bientôt je ne serai même plus capable d'écouter la radio. Lire un journal est déjà une épreuve. Je vieillis. Je me périme à vue d'œil.

Matinée : le philologue et la donneuse d'avis. Tu as combien de followers ? Il faut au moins 50 000 followers pour intéresser des marques, le rêve. Devenir ambassadrice d'une marque.

Des cartons et des livres. Un intellectuel fait des livres. Est-ce que cela durera ? Un passage du film du petit-fils : la recherche des X (ces fragments écrits au jour le jour) dans une petite pièce de la rue de Bourgogne. On a perdu des X ; Mayotte les cherche avec un brin de culpabilité, comme si c'était elle qui les avait perdus. Jean, autoritaire, menace : « si on ne les retrouve pas, cela veut dire qu'il n'y aura pas de livre. » La pire calamité. Et une catastrophe pour les autres.

Nombre de cartons pour faire une œuvre ? Envie et regret ; j'oscille entre les deux.

Pourquoi l'annonce à la radio de la mort de Jean a-t-elle été un tel choc pour moi ? Un vrai deuil depuis. Et pourtant nous ne nous sommes pas tellement parlé. Mais il y avait dans cette amitié quelque chose d'indéfectible.

Revenir sur ce semestre *horribilis* (mais pas seulement). La crainte du cancer, les crises destructrices, le chemin de croix dans la Silicon Valley (mon incompetence à comprendre ce monde-là), la misère malgache (mais le plaisir à travailler avec les artistes que j'y rencontre), les problèmes de famille (le jeune homme).

Citizen Jobs : coincé entre un comédien qui ne peut dire un texte (s'en imbiber) et la cabane de Nicky qui coupe le sifflet. C'est probablement la scénographie la plus légère et la moins chère que Nicky ait faite pour moi, et cela a été la plus difficile.

L'avenir est dans le lac/l'avenir est sur le lac ? (Léman, pour ceux qui n'auraient pas compris).

mercredi 1^{er} avril 2015

« Couper la poire en feu », corrige mon iPhone.

Je ne remets pas vraiment la machine en marche (à la fois stimulé mais découragé par Bollack), je lis *Soumission*. C'est un livre ; je ne sais plus qui conseillait à tout un chacun, bien sûr, mais surtout à nos dirigeants de lire des romans.

Décadence, soumission ; les deux vont ensemble. Évidemment Paris III est l'université la plus proche d'une mosquée. C'est bien vu. Mais pas gai.

Je reçois *Au Jour le jour* que je n'avais pas lu, ni ouvert. Un peu de dépit de n'être qu'une fois cité (et encore comme professeur, si je comprends bien). Je pensais notre conversation plus nourrie.

Deuxième trimestre ; 2015 avance à grands pas vers le sommet de l'automne. Il faudrait faire un bilan du semestre précédent. De *Citizen Jobs*, il ne peut rien sortir de plus, de mieux, de neuf. Qui pourrait croire que la confection du diptyque américain soit possible ? Impossible pas seulement pour des raisons économiques. Aurait-il seulement un sens ? Mon argumentation pour faire tenir ces deux spectacles est spécieuse. Ou le lien est très ténu. Et *Re : Walden* est théâtralement plus intéressant. Une poétique plus audacieuse (quel mot!) que le petit burlesque de *Citizen Jobs* qui ne parvient pas à dire grand-chose ni à faire réagir le public autrement que par le rire,

une spécialité du gars. Je ressors de là (et pourtant ce n'est pas fini) fourbu.

Fourbu : vient de fourboire, c'est drôle, qui signifie « boire à l'excès, à contre-temps ». Mais un cheval est fourbu parce qu'il a trop bu ? Ou parce qu'il a trop couru, c'est plutôt ce que je pense.

Un rétablissement ? La vie un peu difficile, pierre au cou devant l'étang, mais une petite excitation pour créer des choses. J'en reviens au bilan de ce semestre : je ne suis pas éliminé mais de justesse. Demi-échec de *Citizen Jobs*, et *Antigone la peste* ne peut pas me porter tort. Mais je n'appartiens plus qu'à peine au monde du théâtre. C'est aussi moi qui me suis éloigné.

Antigone peut me donner l'envie d'attaquer l'ensemble sur la mort (*faust3*) par la question de savoir de quoi on meurt aujourd'hui. Cancer et terreur. La vraie ouverture serait consacrée à ceux qui sèment la terreur ici. Imaginer la sœur des djihadistes comme une Antigone pourrait être intéressant. Que serait une *Antigone-Machine* ? Cela pourrait constituer un spectacle de substitution à *L'Art de ne croire en rien*. Puisqu'aussi bien impossible d'aborder le sujet sans parler du fanatisme (est-ce de cela qu'il s'agit vraiment?) de ces terroristes. Étudier les méthodes de radicalisation et celles de déradicalisation.

samedi 4 avril 2015

Différer parce que l'on sait qu'on ne va pas y arriver.

Une écrivaine franco-malgache, si j'ai bien compris, se sent insultée par *Soumission* parce qu'elle ne serait pas franchouillarde comme le personnage principal, François. Je ne pense pas que le livre soit plus

gratifiant pour le petit français de souche ordinaire, soumis d'avance, si j'ai bien compris. Le roman a paru juste au moment des attentats de janvier ; les millions de personnes dans les rues lui apportèrent un démenti cinglant, comme on dit. Car le livre fait comme si, c'est son cynisme de droite, si l'on peut dire, les Français pouvaient, pour quelques plats de lentille, renoncer à la laïcité et se coucher devant l'Islam, même éclairé et porté par un polytechnicien-énarque. Mais *Soumission* n'est qu'une fiction, méchante, mais une fiction. Et qui est légitime à imaginer le pire. Les universitaires seraient prêts à se coucher, probablement, mais les autres ? Mais je trouve la réaction de cette auteure métisse un peu paranoïaque. Comme métisse, elle a au contraire une moitié d'elle-même sauvable.

Dans la foulée, j'ai relu (je crois que je puis dire : relu) *A vau-l'eau*. Jean Folantin est un personnage houellebecquien. Il aurait pu vendre son âme pour 10 000€ par mois et un peu de polygamie. *En Rade* : un peu pénible.

De cette expérience de lecture, le plus désagréable est l'état de délabrement dans lequel se trouvent les 10/18 des années 70. Tu ouvres le livre, il se coupe et tombe en poussière. Une grande tristesse. Le livre doit être éternel, matériellement. Bourgois avait peut-être programmé l'obsolescence de ses livres de poche. Je recolle, scotche comme je peux. Un coup de cafard.

dimanche 5 avril 2015

S'attaquer à la question du terrorisme. De quoi disposé-je pour m'y attaquer ? La théorie du « perdant radical » d'Enzensberger ? C'est un peu court. Et il doit y avoir une différence entre l'adolescent qui

se désinhibe d'un coup et tire sur tout le monde dans son lycée et celui qui jouit de tuer (et d'être tué) au nom d'Allah. L'aventure collective, ça compte, et c'est une psychologie différente de celle du solitaire dans son cockpit qui fait tomber l'avion.

Quelle est l'importance de ce au nom de quoi on tue ? La religion comme justification et exutoire de et à la pathologie individuelle.

L'homme et la machine. Huysmans (*En Rade*) décrivant lourdement une scène de moisson. « C'était, sous un ciel d'un inimitable bleu, des gens dépoitraillés et velus, puant le suint, et qui sciaient en mesure des taillis de rouille. Combien ce tableau semblait mesquin en face d'une scène d'usine ou d'un ventre de paquebot, éclairé par des feux de forges !

Qu'était, en somme, auprès de l'horrible magnificence des machines, cette seule beauté que le monde moderne ait pu créer, le travail anodin des champs ? Qu'était la récolte claire, la ponte facile d'un bienveillant sol, l'accouchement indolore d'une terre fécondée par la semence échappée des mains d'une brute, en comparaison de cet enfantement de la fonte copulée par l'homme, de ces embryons d'acier sortis de la matrice des fours, et se formant, et poussant, et grandissant, et pleurant en rauques plaintes, et volant sur des rails, et soulevant des monts, et pilant des rocs ! » (Plon, 1927, p162)

Ce que c'est qu'écrire (ou que d'écrire!). Et pendant ce temps, notre philosophe populaire populiste, Onfray, retrouve la nature, les joies simples de ceci et cela, et nous invente un heideggerisme normand. 80 livres sans une idée nouvelle, il faut vraiment avoir de la facilité à rédiger.

Ce qui agace Huysmans : la plainte incessante du paysan (le « paysan pleurard ») alors que son sort est infiniment plus enviable que celui du mineur ou de l'ouvrier.

Comment ça va ?

—dépression totale.

Le stimulus Bollack : l'exemple du travail acharné qui se change en œuvre. Trop tard. Dans le sillage de cette lecture (ou retrouvailles), le désir d'écrire quelque chose, de tout reprendre par l'écriture (ce que ma vie aurait dû être) : pourquoi ne pas en avoir le cœur net et se lancer dans un *Comment je n'ai pas monté La Vie de Galilée de Brecht ?* Règlement de comptes avec Brecht aussi. Mon théâtre a des comptes à rendre à Brecht. Faut-il que je m'attaque à ça ? Le point de départ, le petit texte de Rivière sur *Tournant* dans son dernier livre, *Le Monde en détails*. Il vaudrait mieux que ce soit un roman (une œuvre littéraire) plutôt qu'une thèse qui n'oserait pas dire son nom. Un essai ? Oui, mais dans le bon sens du mot. À quoi me suis-je essayé ?

Dans ce livre (je ne sais pas pourquoi je pense à Wilhelm Meister -je vais prendre Goethe pour aller dans la ville de Foix), il y aurait à répondre à la question du titre. Pourquoi/comment je n'ai pas monté cette pièce-ci de Brecht. Mais ce chemin une fois parcouru se divise en deux : pourquoi/comment je n'ai monté aucune pièce (c'est un peu fort, quand même) et de l'autre côté, je dois raconter ma vie avec Brecht, chose curieuse tout de même. Un point : je ne sais pas du tout quels sont actuellement les discours tenus sur Brecht. La brechtologie, c'est loin pour moi. Est-ce que ce que j'ai à en dire suppose cette connaissance générale ?

mercredi 8 avril 2015

Foix : accueil plus que rude hier soir au spectacle. On sent que les spectateurs n'y comprennent rien. Quand me suis-je rendu compte que ce spectacle serait un échec ? En cours de route, en le faisant mais aussi quand l'information m'a été donnée en février au 104 qu'il n'y avait que très peu de réservations. L'entreprise, avant d'être un échec artistique qu'il faudrait analyser, n'a pas suscité de curiosité. Jobs est sans doute un mauvais cheval. Les Français ne s'intéressent pas du tout à lui : la réussite entrepreneuriale, la technique et l'argent sont sujets repoussants. Quelque chose n'a pas pris avant de commencer. Ce qu'on appelle une fausse bonne idée. S'ajoute à cela que le public, pas seulement rustique et des montagnes, ne veut pas, ne veut plus, de ce théâtre, le mien. À tort ou à raison, je ne sais. Il est impossible que j'aie raison contre tout le monde (ce n'est pas dans ma complexion pathologique) ; je n'y trouverais aucune satisfaction. Il y a nécessairement une erreur quelque part : le fait de se tromper d'époque ? Mais l'insuccès endémique est violent à vivre. Aussi le syndrome du mal aimé. Le jeu en vaut-il encore la chandelle ? C'est une question légitime à mon âge, comme l'est celle du suicide. Me revient toujours la même phrase de Beckett (quel personnage ?) : « si j'avais vingt-ans de moins, je me suiciderais. » Transposé : si j'avais vingt-ans de moins, j'arrêteraient le théâtre. » Combien de fois ai-je déjà écrit cette phrase ?

vendredi 10 avril 2015

Début octobre, début avril : sale semestre. Mauvais semestre, comme on disait mauvais trimestre au lycée. Triste mémoire.

Presse locale : comment les choses circulent. En Ariège aussi Walden est un écrivain américain né en 1856. Merci *Le Figaro*.

Les Années d'apprentissage sont aussi une espèce d'essai bien laborieux sur Shakespeare (*Hamlet*). Le *Racine et Shakespeare* de Goethe. Qui arrive bien après Lessing ou le *Sturm und Drang*. *Hamlet* sera l'Allemagne comme dira l'autre, de même que le théâtre de Shakespeare sera le modèle du ou d'un théâtre national. Ce qui est intéressant, c'est les réaménagements que Wilhelm fait subir à *Hamlet*. Il faudrait que je voie quel est le mot allemand pour cette « Bearbeitung », dira Brecht. Il simplifie toutes les circonstances extérieures. En fait, il réécrit la pièce (cf. Pléiade p.640)

Cet esprit de sérieux ! Goethe n'a pas encore écrit une ligne que les Anglais ont déjà eu Swift et lu *Tristram Shandy*... Ou aussi : les Allemands avaient quand même lu Richardson et Fielding. C'est l'impératif de la *Bildung* qui rend tout cela si ennuyeux ? « Tout concourt, sans que l'on s'en doute, à notre formation » (*ibid.* p.761)

samedi 11 avril 2015

Hier soir, espèce de renouilles avec Lukas à sa « revue brésilienne », un peu planplan, et pas aidée par un « dialogue » de Lescot, d'une grande vulgarité. Quelques spectres du passé (notamment balbinien) dans la salle. Ce qui pose la question de savoir pourquoi je me suis coupé de mon milieu.

Je viens de finir la « Confession d'une belle âme ». Pas une marrade non plus. En fait ce piétisme qui tente d'articuler, si je comprends

bien, devoir et désir (inclination?) est moins pénible que le rigorisme kantien. C'est une consolation.

On me demandera pourquoi je m'inflige cette lecture (*Wilhelm Meister*), si c'est un tel supplice. C'est une bonne question. Je ne sais pas pourquoi mais depuis longtemps je suis convaincu que, si je veux écrire quelque chose sur le théâtre, que ce soit *Le Théâtre et son double* et plus particulièrement ces temps-ci *Comment je n'ai pas monté La Vie de Galilée de Bertolt Brecht*, cela passe par cette lecture, j'allais dire par cette épreuve. Parce que ce que j'appellerais malgré tout mon aventure théâtrale ne supposait aucune vocation préalable. Est-ce son défaut d'origine?

Écrire ces choses (?) pour rentrer en moi-même, non pour m'y trouver ou retrouver mais pour fuir la vie (autant prendre les devants puisque de toute façon elle fuit). Déjà j'ai du mal à lire les journaux et il m'est presque impossible d'écouter les informations à la radio. Cela tombe bien en ce moment puisque Radio-France est en grève.

À propos de retour à soi-même : « Depuis de nombreuses années, il (un vieux fou) n'a pas pris la moindre part à ce qui se passait en dehors de lui, il n'y a même pas fait attention ; uniquement replié sur lui-même, il ne considérait que son *moi*, vide et creux, qui lui semblait un abîme sans mesure. » (p.774)

Comme Anna Freud, j'ai à côté de moi une grammaire grecque.

mardi 14 avril 2015

Peut-être pas mal d'aller se cacher dans la famille Freud et m'y oublier plutôt que de rester dans mes décombres. Ma démolition. Bien sûr, je vais être obligé, dans cette correspondance de Freud et de sa fille, de faire un peu de psychologie, mais cela me prouvera que j'en suis (encore) capable. Cela pourrait compléter ma série « Les filles de... » Mon faible demeure pour Virginia dont le sort continue à me poindre (ça se dit ainsi ?). Il y aurait aussi la fille de Darwin, et nous aurions un truc sur les grands vexateurs et leur progéniture féminine...

La mort d'Annie (Darwin) à dix ans : ne pas avoir vingt ans, ne jamais avoir vingt ans. La mort d'Annie fut aussi un de mes émois, dirais-je littéraires, de ces dernières années ; sa mort a fait plus pour éloigner son père de Dieu que la théorie de l'évolution.

Darwin : « Nous avons perdu la joie de notre famille et la consolation de nos vieux jours... Oh si seulement elle pouvait savoir maintenant combien nous aimerons à jamais tendrement son cher visage joyeux. »²

Vexation : si Turing est plus que Freud le troisième grand vexateur, pas de risque avec lui de se faire des émotions avec sa fille. Sa fille est la machine. Ou bien : il est sa propre fille (pas mal!).

Faire la trilogie des trois avec leur fille serait de ma part un sacrifice au romanesque. C'est Alice qui devrait raconter l'histoire.

mercredi 15 avril 2015

Ma grand-mère qui disait qu'elle avait mal dormi parce qu'elle se faisait de la bile. Je n'ai jamais su pourquoi mais je dois tenir d'elle.

² Vers les années 2000, l'arrière-arrière-petit-fils de Charles Darwin, Randal Keynes, découvre la boîte d'Annie contenant des souvenirs collectés par ses parents. Il écrit un livre à ce sujet.

Insomnie à chercher des issues à la nasse dans laquelle je me trouve.

Le repli sur soi : je ne tolère plus le personnage social qu'on (?) me fait jouer. Et pourtant je ne joue pas beaucoup. Je passe le plus clair de mon temps calfeutré dans mon bureau. Quelques escapades de plus en plus rares dans les théâtres. Mais la moindre sortie dans la société me fout le trac, même le plus anodin rendez-vous. Entrer dans un restaurant où quelqu'un m'attend m'est aussi pénible que pour certains comédiens d'entrer en scène.

Rêvasserie de projets entre 5 et 7 heures du matin (c'est le tarif en ce moment). Je prends le risque de songer à ce qu'aurait pu être ma vie si elle avait été moins ratée. Je ne vous raconte pas. Je me rends compte que j'ai eu trois patries (le mot est mauvais) : Vienne ou la Littérature (une littérature menacée par l'essai), Berlin ou le théâtre, Paris ou la langue française (ma seule vraie patrie sans doute). Tout ça sans bouger beaucoup. Vienne 1900, Berlin (des années 20 aux années Müller, Brecht comme pivot). Paris de toujours, ma langue maternelle avec les théâtres comme son réceptacle ; j'allais employer un vocabulaire plus religieux.

Le cas Heisenberg a intéressé Ferrari. Il ne s'en tire pas mal. Ce que c'est que l'esprit romanesque. Il sait éviter de faire son *Copenhagen* ; cela reste quand même une espèce de règlement de comptes. On ne comprend pas pourquoi il lui en veut comme personnellement. Une belle citation bien qu'évidemment non référencée : « La technique n'apparaît plus comme le produit d'efforts conscients humains en vue d'augmenter le pouvoir matériel ; elle apparaît plutôt comme un

événement biologique à grand échelle au cours duquel les structures internes de l'organisme humain sont transportées de plus en plus dans le monde environnant de l'homme ; c'est donc un processus biologique qui par sa nature même se trouve soustrait au contrôle de l'homme ; car "même si l'homme peut faire ce qu'il veut, il ne peut pas vouloir ce qu'il veut". » (*Le Principe* p.151) Il aurait dit cela à l'université technique de Munich en novembre 1953. Le lendemain Heidegger prononçait sa conférence sur « La question de la technique ».

Je retourne à la famille Freud. Je n'accroche pas à cette correspondance familiale on ne peut plus banale. Ce qui est violent (le père castrateur, si l'on peut dire à propos de sa fille, la fille homosexuelle, la névrose d'attachement) reste toujours latent, pas très patent. Je ne décroche rien : si, à la mort du petit Heinele, un de ses petit-fils, Freud écrit : « je supporte si mal cette perte, je crois n'avoir encore jamais rien vécu de si dur. » Et : « je n'ai encore jamais eu de dépression, mais maintenant, cela doit en être une. » (p.392) Emotion du grand-père.

jeudi 16 avril 2015

Chien de psychanalyste : Wolf, le chien d'Anna, allait avec ses maîtres tous les jours en taxi au Prater. Un jour, il s'égare, se retrouve seul, saute dans un taxi, montre son collier et se fait ramener chez lui.

La déception, ce serait un joli motif. Sloterdijk dit de la Révolution qu'elle est « une enseignante sévère qui fait abondamment usage de

ce moyen éducatif qu'est la déception ». C'est vrai de la politique en général et particulièrement de nos jours.

Faire les présentations pour Grignan : ça me rend malade.

vendredi 17 avril 2015

Sur la technique et l'usage des télescopes : « Je conçois fort bien qu'il y ait pour vous tous, explorateurs du ciel, une extrême satisfaction à amener peu à peu jusqu'à vous cet univers immense, comme je viens de le faire pour cette planète. Mais, permettez-moi de vous le dire, j'ai remarqué qu'en général et en moyenne, dans la vie, ces instruments qui viennent au secours de nos sens n'exercent pas sur l'homme une influence morale favorable. Celui qui voit à travers des lunettes se tient pour plus qu'il n'est, car son sens externe cesse d'être en harmonie avec sa faculté intérieure d'appréciation. Il y faut une culture supérieure, accessible seulement à une élite, capable d'accorder, dans une certaine mesure, leur être intérieur, leur vérité, avec cette aberration que produit ce rapprochement artificiel. Quand je regarde à travers des lunettes, je suis un autre homme, et je me déplaçais à moi-même ; je vois plus que je ne devrais voir ; le monde vu de trop près ne s'harmonise plus avec mon être intérieur ; je m'empresse de déposer l'instrument dès que j'ai satisfait ma curiosité, mon désir de savoir comment est fait tel ou tel objet éloigné. » (*Wilhelm Meister* p. 1052)

Lettres de Virginia Galilei à son père ou Lettres de Virginia à son père Galileo Galilei.

On peut avoir la tête des les étoiles et faire des enfants. Galilée eut trois enfants, deux filles un fils, on ne peut plus naturels. Dans la république de Venise, des bâtards, ça passe, mais à Florence où Galilée revient s'installer, on est plus regardant. Que faire des gamines ? Les marier ? Impossible ; en faire des courtisanes ? Pas une bonne idée quand on doit tenir son rang (Premier Mathématicien et Premier Philosophe du grand-duc de Toscane). Reste le couvent : l'astronome y enferme, et pour la vie bien sûr, ses filles à peine adolescentes. Livia, la cadette, on n'en entendra plus beaucoup parler, enterrée vive en somme, mais l'aînée Virginia, sœur Marie-Céleste en religion (sœur Marie Céleste, fille de Galilée, ça ne s'invente pas) est d'une autre trempe : cette vie de prisonnière, faite de privations, exposée à la faim, le froid, le surmenage, les maladies, leurs souffrances et le harcèlement sexuel des prélats du coin — la vie de nonne est une vie sans joie quand on n'a pas trop la vocation— elle la vivra intensément, une vie mutilée mais qu'il faut vivre absolument et passionnément. Un des moyens de passionner néanmoins cette vie, elle le trouvera dans la relation au père. Car cette correspondance est une histoire d'amour, et réciproque. Galilée et Virginia, ces deux-là ne peuvent se passer l'un de l'autre. Galilée finit par s'installer à côté du couvent de sa fille, et quand ils ne se voient pas, ils s'écrivent. Séparés, ils dépérissent. Condamné par l'Inquisition, Galilée n'a de cesse d'obtenir l'autorisation d'être relégué chez lui : il serait auprès de son Antigone. Il obtient gain de cause et arrive à Arcetri fin 1633. Trois mois plus tard, Virginia meurt brutalement de dysenterie. Elle a 33 ans. Les histoires d'amour finissent mal. Galilée a encore 8 ans à vivre et à travailler.

Rencontre littéraire avec Eliane Deschamps-Pria

Les quelque 140 lettres de Virginia à son père Galileo Galileo méritent bien une rencontre littéraire. On pourrait ne leur reconnaître qu'un intérêt anecdotique ou documentaire : qu'est-ce que la fille nous apprend du père ? Le père de la science moderne est-il le même que le père de la petite nonne ? Pas tout-à-fait, bien sûr. Des lettres familières sont toujours une ouverture sur « la vie matérielle », comme dit l'autre. On y voit l'astronome par le petit bout de la lorgnette : Galilée jardinier, Galilée malade, Galilée et sa mule caractérielle, Galilée porté sur le pinard, Galilée comptant ses sous, Galilée avec toute sa famille sur le dos, etc. Mais dans ces lettres d'une religieuse toscane, la vraie rencontre que nous faisons, c'est celle de Virginia et de son destin vraiment pas fabuleux, mais destin partagé par combien de femmes à l'époque et qui devient poignant si l'on veut bien s'en souvenir. On peut être sacrifié, le savoir, l'accepter (ce doit être Dieu qui l'aura voulu) et vouloir vivre encore, et parler, et écrire. Et écrire ce toscan dans lequel Galilée a voulu qu'une des grandes révolutions de l'esprit humain fût écrite mais dans lequel aussi Virginia a trouvé les mots pour donner expression inoubliable à son humble malheur. Voilà pourquoi il convient de parler de cette littérature avec Eliane Deschamps-Pria qui l'a invitée dans notre langue. Par ces lettres Virginia n'a pas vraiment respecté son vœu de silence. Tant mieux pour nous.

Anna 1915

Anna (1915-1982) est la dernière des six enfants de la famille Freud, trois fils, trois filles. On imagine combien elle a dû se démener (l'inconscient doit aider) pour devenir la « fille unique » de son père et dans une certaine mesure l'héritière de son œuvre, et

que pour que Freud en arrive à constater simplement qu'Anna et la psychanalyse avaient le même âge. Des jumelles, en somme. Si par ailleurs, on songe que le père de la psychanalyse a écrit quelque chose comme vingt mille lettres, on se dit qu'il a fallu bien du talent à la fille pour que les quelque trois cents lettres échangées avec son père méritent livre à part, une sorte de consécration. C'est aussi qu'elle a (presque, mais ce presque mériterait analyse) tout sacrifié à cet attachement : sa vie de femme, de mère (mais il y a les neveux, un surtout, et puis les petits patients, et les chiens -très importants les chiens dans la famille -, un surtout Wolf, un surdoué capable de prendre tout seul un taxi, alors qu'on l'avait perdu au Prater... Si on n'oublie pas non plus que, ce qui est quand même fort de café, le père fut l'analyste de la fille, que l'inventeur du complexe d'Œdipe voyait en Anna son Antigone, on peut imaginer la violence tragique d'une telle relation, celle justement que la psychanalyse pouvait mettre à jour. Pourtant la familiarité pas du tout inquiétante de cet échange épistolaire, l'esprit qu'on pourrait dire viennois aux prises avec les soucis quotidiens et les plaisirs (les vacances, les voyages), avec les petites et grandes servitudes familiales font « passer » cette violence privée comme celle de la grande Histoire (on accompagne les Freud depuis « l'Apocalypse joyeuse » de la Vienne de la Belle Époque jusqu'à l'Anschluss et l'exil londonien), nous la laisse deviner dans un certain trouble où l'inconscient joue diaboliquement son jeu. L'inconscient, et la littérature : Freud n'a pas eu pour rien le prix Goethe, et Anna a de qui tenir.

dimanche 19 avril 2015 (La Roque)

Je joue au grand-père, mais un peu seul. Je tente d'avoir l'art sinon les manières.

À la radio ce soir, l'*Impromptu* en sol bémol majeur de Schubert ; c'est déjà ça. La dame dit que le pianiste s'écoute un peu jouer. Ça n'arrive pas à soutenir son intérêt à elle, elle décroche, dit sa frustration, en ne s'écoutant pas parler, bien sûr.

J'ai essayé de reprendre les notices pour Grignan, épouvanté par leur malécriture (comme malbouffe ou maltraitance). Le résultat est pire, et, de toute façon, Julia avait déjà envoyé ces textes. J'en suis de mon angoisse.

Qu'est-ce que cet intérêt un peu imposé pour Freud ? Pourquoi est-ce que cela m'arrive maintenant ? Un hasard ? L'identification de Freud à Hannibal, général sémite.

Maintenant le *Langsamer Satz* de Webern. Il y a des soirs où on a de la chance (surtout en plein champ).

« Chacun n'apprend que ce qu'il peut apprendre », disait Méphistophélès. Juste avant, quelque chose qui me concerne encore plus : « c'est en vain que vous baguenaudez à l'entour dans les sciences. » Consulter la version originale. « Baguenaudez à l'entour », c'est quoi en allemand ?

lundi 20 avril 2015

Fausse attente. La vie, une déception

—tu t'attendais à quoi ?

À propos de la mort, je lis dans *Libé* qu'une Californienne, Caitlin Doughty, veut réhumaniser les rites funéraires ? (Voir aussi *Six Feet Under*). Référence : Morticia Addams et Bettie Page. Youtube : *Ask a*

Mortician. Lire de Caitlin les *Chroniques de mon crématorium* (Payot)

Ramener la mort sur la place publique. Du travail. La reprendre aux médecins et à l'industrie funéraire qui a développé des tactiques pour tenir les familles à distance. Les familles sont donc démunies devant les entrepreneurs funéraires qui entretiennent le déni total de la mort. Caitlin a fondé un cercle de réflexion, « The Order of the Good Death » qui organise des salons de la mort. Retour à une mort plus naturelle, pouvoir veiller ses morts, autoriser les bûchers en plein air. Donc reprendre le contrôle de son corps, vivant ou mort. Elle aimerait pourrir à l'air libre dans un bois, mais ce n'est pas trop légal ; donc elle se contentera d'être enterrée le plus naturellement possible, et « bon appétit les vers », écrit la journaliste. Caitlin : « Après tout, je mange des animaux. Qu'ils me mangent à leur tour ne serait qu'un juste retour des choses. »

Rien à voir, ou si peu. Victor Hugo « l'un des privilèges de la vieillesse, c'est d'avoir, outre son âge, tous les âges. »

Ma vie comme un combat avec l'Ange.

mardi 21 avril 2015

Avec la distance (littéralement et dans tous les sens), le goût de l'échec s'estompe. Morsures quand même à voir les articles des journaux consacrés aux autres ; ça, je ne peux en guérir. Je dis voir, je ne lis même pas.

Ma petite fille lit *Rroû*. Je filme sur mon iPhone un passage sur la musaraigne. Hélas ! Pas de son. Frustration. Elle y avait mis du sien.

Freud dit quelque part qu'il cherche dans ces voyages en Italie « un punch au L  th   »; ivresse de l'oubli ? Il faudrait que je trouve le mien.

mercredi 22 avril 2015

  loigner les mauvais esprits avec une queue de cheval.

Pas grande activité aujourd'hui : le journal et un peu de *Wilhelm Meister*. Je suis en colère contre ce livre (tellement allemand, si cela a un sens ; cela en a un si l'on songe qu'il a été écrit après la Révolution française). Le roman comme réceptacle des idées de l'auteur, bien apprêtées. Mauvaise humeur contre le traducteur surtout ; c'est la première fois que cela m'arrive : de l'antipathie pour un traducteur ! Pourtant j'ignore tout de ce Blaise...

En 1984 on pouvait avec nos Mac faire la nique    Orwell. Mais trente ans après, c'est Big Brother qui a gagné. J'ai abandonné tout droit sur mes données (data) ; je suis une somme de quantités. Big Brother et Uncle Sam.

Pour Grignan et la correspondance de Freud avec Anna, je lis la biographie de Roudinesco. Un peu fadasse, mais sans doute bien informée. J'avais bien une idée de l'intellectuel juif viennois que Freud est bel et bien. Mais avançant dans la connaissance du personnage (et notamment de sa sexualité), je vois bien que je n'ai aucune fascination pour lui.    titre personnel, on dirait qu'il n'est absolument pas en surplomb par rapport à la bourgeoisie viennoise à laquelle il appartient pleinement.

Où Freud charrie, et ce n'est pas une trouvaille de ma part, c'est qu'Œdipe (le personnage de Sophocle) n'a pas voulu tuer son père

et n'a pas désiré sa mère : Jocaste lui a été donnée par la ville parce qu'il avait répondu à la Sphinge. Freud a fait d'Œdipe un coupable (et pas un innocent coupable).

Les Labdacides ou l'autodestruction. Pour Freud, Thèbes c'est Vienne s'autodétruisant. Endogame, close et refermée sur elle-même, note à peu près Roudinesco.

Roman familial : je me demande, je ne souviens plus, si je me suis inventé un roman familial. Je pensais que mon père était assez prestigieux et que je n'avais pas à l'inventer fils de roi. S'inventer une autre famille que la sienne, ça aurait dû me plaire, mais je ne me rappelle pas. Steve Jobs était condamné au roman familial, puisqu'il savait que sa famille n'était pas sa famille.

—sommes-nous condamnés à être les acteurs inconscients de notre propre destruction parce que nous ne pouvons rien à notre généalogie ?

jeudi 23 avril 2015

L'autre jour à la radio, quelqu'un de Bobour à Metz s'excusant presque de présenter Leiris « inconnu du grand public ». C'est l'ignorant qui a raison : il faut se prosterner devant... Qu'est-ce que c'est que ça le grand public ? L'ignorance personnifiée, une allégorie ? Faire de la pédagogie, aider à faire connaître, oui, mais pas justifier l'artiste ou l'écrivain qui aurait le tort de ne pas être connu de tous. Etc, etc, je perds mon temps.

Une vie peu politique (même pas du tout) mais vouée à sa propre fin. Prendre au sérieux l'idée du destin singulier (de son destin singulier). Va pour la singularité, forcément, mais le destin (en ce

qui me concerne)... Je n'ai jamais cru en mon destin. Il faudrait commencer un livre ainsi. Mais comment continuer ? La phrase suivante pourrait être : et j'ai bien fait. Ensuite ? Qu'y avait-il à la place de cette croyance ? La nécessité d'une œuvre pourtant impossible. Vouée à l'échec.

Où en suis-je ? Dans un isolement qui n'a rien de splendide.

Je viens ici m'endormir sur mes échecs.

La mémoire du comédien (retour sur) : qu'elle permette de lui révéler une part inconnue de lui-même. Et de construire quelque chose avec. La « construction du personnage » revient sans doute au même. Pas le même chemin.

Terminé en charpie le *Wilhelm Meister*. Je ne comprenais plus rien ; une sorte de lecture automatique ; je faisais défiler les lignes sans rien accrocher. Par une espèce de devoir : il faut finir un livre. Mais pourquoi me suis-je imposé un tel pensum ?

samedi 25 avril 2015

Il y a des jours comme ça, qui commencent mal. J'allume par hasard la radio pendant mon petit déjeuner et tombe sur le Finkielkraut qui fait de la retape pour le conservatisme, aidé par Jean-Pierre Legoff (pas le pire du trio) et un Anglais pas piqué des vers (« je suis devenu conservateur en arrivant en France faire des études en mai 68 »). En recherchant son nom sur le site, je vois que Badiou a écrit une pièce sur la mort de Socrate (ou son procès, j'ai déjà oublié), et que Binoche parle pendant 28 minutes d'Antigone. J'éteins tout et je regarde tomber la pluie.

Pendant que des Chinois trafiquent le génome humain (voir *Libé* aujourd'hui), Google pense à notre éternité (commençons pas 500 ans, ce qui était l'objectif de Descartes), à condition que nous acceptions de nous quantifier. Il suffit de ne pas être malade : Google Life Sciences développe des outils pour anticiper les maladies et y répondre par des technologies adaptées. Le « suivi continu des données », gai. Il s'agit de penser à la maladie continûment pendant les moments de bonne santé. Détecter les maladies avant qu'elles se déclarent, c'est bien mais c'est une façon d'avoir sans cesse le souci de la maladie, et le souci de la maladie est une maladie. Voulant s'affranchir des contraintes biologiques, on ne va plus en réalité ne penser qu'à ça. Et plus longtemps. Tous hypocondriaques. Des noms à googliser : Bill Maris dirige Google Ventures (un des cerveaux de Calico, California Life Company), dont les recherches sont pilotées par Art Levinson et Hal Barron. Voir aussi Andrew Conrad le directeur de Google Life Sciences dont l'idée est que tous les dirigeants de la planète se prêtent au jeu du suivi de leurs données. Une nouvelle maladie : tout faire pour ne pas tomber malade.

Échantillons : des lentilles de contact intelligentes qui analysent le sucre contenu dans les larmes ; les données sont transmises en temps réel à mon smartphone. Celui qui a inventé ça, Brian Otis, parle opportunément du rôle de ses lentilles dans une « optique de prévention ». Il y a aussi la cuiller intelligente qui compense les tremblements du parkinsonien. Utile.

Il faudrait aller visiter Mountain View. (après l'article de Chloé Hecketsweiler dans *Le Monde* du 25 avril)

mercredi 29 avril 2015

On ne naît pas bœuf, on le devient.

Freud : les méfaits du tabac, les méfaits de l'abstinence. L'abstinence, comme pacte avec le diable. Si je ne baise pas, le diable me donne accès au savoir de la sexualité. Je suis maître en ce domaine, maître de ces domaines. Il ne faut donc pas le croire quand il dit qu'il voulait bien « se faire l'avocat du diable sans pour autant se donner au diable. » (*Au-delà du principe de plaisir*)

Un Népalais devant les décombres de sa maison où sont enfouis deux de ses enfants : «Je ne crois plus qu'ils sont vivants, avoue-t-il, mais je veux voir leur corps. Je dois savoir.» Sa femme et lui ont déjà commencé à jeûner, comme le veut la tradition hindoue du deuil.

jeudi 30 avril 2015

Mon père aurait 110 ans aujourd'hui. Quand j'aurai 110 ans, en 2055, mes enfants et mes petits-enfants..., eh bien quoi ?

Antigone : contrairement à une longue théorie de philosophes, je n'ai aucun sentiment pour elle. Si j'avais à choisir un héros (ou héroïne) de théâtre, ce serait qui ? Faust, sans doute.

Ou bien on écrit tout le temps ou (pratiquement) jamais.

Moment de créativité : de 1995 à 2005 (je ne parle pas d'avant).

Pathétique de l'éconduit qui ne veut rien savoir. Ma situation dans le théâtre. Je ferais mieux de faire de la marche à pied, comme

d'autres. C'est meilleur pour la santé. Voire. Le physique et le psychique. Mon rêve serait d'oublier le monde, de m'enfermer dans ma librairie et d'écrire quelque chose. Fini de se distraire.

La faillite d'une esthétique et de tout sur quoi a reposé une vie. Effet Titanic ; l'époque est pire. À propos, bizarre, la fascination de Freud pour le porc-épic. Problèmes de proxémie. Comment le porc-épic peut-il faire société ; qui s'y frotte de trop près s'y pique.

Ou tout abandonner à l'inachèvement. Ne pas penser à la composition. C'est moi qui suis achevé. D'où vient de mot ? De chef ? Chef, le bout, la fin : achever, amener à la fin. Mais la fin vient d'elle-même. *Caput, kaputt.*

Théâtre : est-ce qu'il peut aujourd'hui parler d'autre chose que de lui-même ? Ma messagerie qui n'a pas de jugeote (qui ne pense pas) me recommande un spectacle à Saint-Etienne, fait par Brunel, qui, finaud, fait jouer par Sandrine Bonnaire l'histoire d'une intermittente qui n'étant plus invitée sur les plateaux de théâtre a fini femme de ménage. Mais qui a eu le cœur d'écrire la chose ?

Freud et sa manie d'interpréter tout à la lumière du meurtre du père et du désir incestueux me lassent. Je me fous de tout ça et toutes ces hystériques viennoises. Et le tremblement de terre de Lisbonne, alors ?

M'obliger à lire Freud, c'est m'inviter à me mettre le nez dans ce que j'ai fui toute ma vie : la psychologie du personnage.

Œdipe est autre qu'il ne croyait : il se prenait pour un roi et il est un meurtrier. Et l'homme qui se croyait créature divine, le voilà cousin du babouin.

Mon côté juif : je ne renonce jamais à rien et je m'invente sans cesse un substitut à ce qui a été perdu (la littérature). Une fidélité assurée par la névrose. Immortalité de la pulsion de vie. Mais fascination pour l'auto-destruction.

vendredi 1^{er} mai 2015

Jens Peter Jacobsen, un revenant : "Lorsqu'il se plongeait dans la lecture des grands penseurs, il marchait parmi des géants endormis qui, retrempés dans la lumière de son esprit, se réveillaient et reprenaient conscience de leur force."

Sur le manque de talent (je ne parle pas de génie). À propos de mon théâtre, Freud citant Rückert, traducteur d'un *maquâmât* d'Al-Harîrî : « Ce qu'on ne peut atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant. Boiter, dit l'Écriture, n'est pas un péché. » (*Au-delà du principe de plaisir*)

samedi 2 mai 2015

« Respecter la casse » sur mon écran, là en bas.

Une vie facile : un titre.

lundi 4 mai 2015

Binoche dans (?) *Antigone* samedi soir. On se demande comment elle s'est débrouillée pour être encore là après sa disparition et venir raconter la fin. Cela ne semble pas relever de la dramaturgie, d'une

dramaturgie mais du caprice d'une star. De même, elle a le dernier mot, la dernière image plutôt, elle à la morgue ; drôle d'idée. Et il a fallu qu'on nous montre, justement ce qu'on ne voit pas chez Sophocle, Antigone devant le corps de Polynice et se livrant au rite de l'inhumation. La subtilité croît ! Ceci dit, bons comédiens anglais, of course. Du coup, il y a du théâtre, car le Ivo Van Hove est un bon faiseur. Sale pleine, j'allais dire carton plein.

Le plus intéressant dans l'affaire est sans doute la « traduction » d'Anne Carson, proche et lointaine. Amusant : pour traduire le fameux *deinos*, elle a apparemment mis à la suite tous les sens possibles donnés par le Bailly anglais.

Tout ça ne justifie pas qu'on sorte de chez soi.

mercredi 6 mai 2015 (La Roque)

Dans *Le Monde*, de quoi se souvenir de naguère (presque jadis?). On m'apprend que Prusiner a publié ses mémoires. C'était bien une protéine. Des noms qui reviennent presque mélancoliquement, comme celui de l'étonnant Gajdusek. Mais l'article ne dit pas grand-chose. On a le sentiment d'un qui a écrit sa *success story* tout seul.

Dans le même numéro une controverse sur la question de savoir s'il faut ou non connaître son ADN. Personnellement je n'ai pas plus d'idée là-dessus que sur autre chose. Je m'achète un test génétique au supermarché pour savoir si je ne transmettrai pas une sale maladie héréditaire à ma descendance. De toute façon, c'est fait. Cette manière technologique de dire la bonne aventure a de quoi nous faire saliver, c'est le cas de le dire. Plus fiable qu'une vieille gitane ? Demander à Alan Turing.

Mandel dit qu'il a fait le test de la société 23andMe, mais c'était pour tester la valeur du test...

Finalement mieux vaut prévenir que prédire, surtout si la prédiction est on ne peut plus douteuse.

Droit à savoir et/ou droit à ne pas savoir.

Autre saveur du passé : la lecture de la vie de Lou Andreas-Salomé, son enfance en Russie me ramène du côté de chez Sophie K qui aurait pu être sa grande sœur.

jeudi 7 mai 2015

Journées engodardées avec Léonard. *La Chinoise* à midi (il me filme en train de regarder Léaud (« à qui tu ressembles ») parlant du théâtre, -tiens, tiens-, Brecht et Shakespeare, c'est ça le théâtre. Ça m'était sorti de la tête. Un album de famille. Autobiographie de nous tous.

—qui ça ?

Nous avons, Léonard et moi, commencé le tournage dans le bois derrière la maison et devant l'épave de la traction avant de ce que nous appelons l'archive ; des choses de disent.

Une attitude (pas la bonne, sans doute) : laisser venir les choses. Ou plutôt : prendre les choses comme elles viennent.

vendredi 8 mai 2015

Irraison commune. J'observe, comme disent les gens sérieux, que les sondages se sont encore lourdement trompés à propos des élections en Grande-Bretagne. Ça ne dérange personne : ce sont les

électeurs qui au dernier moment se sont ravisés et ont trahi en quelque sorte leur opinion prétendue. La superstition continue.

Je fais cette remarque alors que, dans ces pages, je m'abstiens de parler politique, et même plus généralement, de parler de l'époque. D'abord parce que je n'écris pas une chronique (c'est peut-être dommage pour moi), et qu'ensuite, je sais bien que je n'ai pas grand-chose d'original à en dire, puisque je ne vis rien d'original, rien à la première personne, parce que je vis communément et qu'il serait difficile de faire littérature de ce qui ne serait que de la politique de bistrot ou du bas journalisme. Rien à dire de singulier ? Peut-être aussi que la politique, comme dirait Cavallès dans de tout autres et plus tragiques circonstances, ne m'intéresse pas. Parler politique, c'est pire que d'en faire, est en faire, pour moi, ç'aurait été grenouiller toute ma vie dans le PS, il ne faut pas rêver. Air dégagé.

lundi 11 mai 2015 (Paris)

Dernières prises de *L'Un et l'autre* dans la voiture. Il faut que j'explique que je suis un écrivain contrarié.

Il y a maintenant le *bore out* aussi grave que le *burn out*.

Je suis sur une île, je suis une île. De bon matin, je continue à lire *Ma vie* de LAS. J'en suis à son amour pour, avec Rilke. Touché (au sens de la bataille navale) par l'idée de pauvreté. Travailler à sa pauvreté. Artistiquement au moins, ou poétiquement. En lisant, je m'aperçois qu'autour de moi, de nous, les poètes ont disparu.

Métaphore cycliste : je n'aurais jamais été un grand champion. J'aurais peut-être fait quelques belles échappées (là, je me vante)

pour être rattrapé par le gros du peloton où l'on m'aurait oublié. Dans le peloton, on passe inaperçu, mais on passe (bruit de roulement des vélos, animal). Solitude maintenant de celui qui a décroché du peloton : la voiture balai n'est pas loin.

Occuper le terrain : je reçois un mail de Bruno Latour à propos de son projet aux Amandiers : « Une expérience aux Amandiers 29-30-31 mai pour négocier autrement les territoires en lutte ». (sic)

À 60 ans, il s'agit de faire face à la vieillesse (j'allais écrire vieillissement) ; à 70, à la mort.

Décrépitude : depuis que j'ai regardé avec Léonard *Pierrot le fou*, j'essaye, à cause du vrai Pierrot, -rien à voir- de me souvenir du surnom de la Gestapo, la Carlingue (pourquoi la Carlingue?). Il faut alors que je recoure à Google.

C'est une idée, quand même, de penser à expliquer le tabou par la névrose. Notons que ce n'est pas le tabou qui éclairerait la névrose mais, impérieusement, le contraire. Comprenez les névroses, vous comprendrez la civilisation.

Réprouvé.

Notre croyance : quand on est mort, on est mort, et nous ne craignons plus trop l'esprit des morts : nos chers disparus ne se changent pas en démons dont on pourrait craindre le pire. C'est une sorte de pitié qui l'emporte. « Votre pauvre mère » veut dire votre mère défunte, feu votre mère. Pas ou plus de mauvaises dispositions

des morts à l'égard des vivants. Être mort ne rend pas méchant. Inutile de les amadouer, les morts. Peut-être quelques morts assassinés poursuivent-ils leurs meurtriers de leur vengeance, mais c'est rare.

Il n'y a plus guère, par ici d'hostilité entre les vivants et les morts. Mais cette hostilité était-elle le fait des vivants ou des morts, hostilité des vivants à l'égard des morts ou des morts à l'égard des vivants ? L'ambivalence décroît.

Quels sont les désirs que j'ai refoulés pour être ainsi angoissé ? Je ne saurai plus jamais.

dimanche 17 mai 2015 (La Roque)

Je ne fais rien, et sans culpabilité. Vivre tout bonnement.

Lundi 18 mai 2015

Retour à Paris, et c'est pour apprendre que *La Vie de Galilée* est un hommage renouvelé à la liberté de penser. Bien la peine. Et, d'un autre côté, on parle déjà du nouveau biopic sur Jobs. Les commentateurs radio semblent poser comme évident que ça intéresse les gens ici.

Préparant le voyage à Berlin, je vois que Wilson nous a donné un *Faust 1&2*. Je ne sais pas si j'ai beaucoup de curiosité pour ça. Je vois déjà les images, mais il serait bien sûr de savoir ce qu'il a trouvé dans ce matériau. Il doit bien y avoir un point de vue d'artiste, ce dont je suis incapable. Mais quelle graine à prendre ? Mais c'est peut-être Jutta Ferbers qui a fait le boulot : je serais curieux de lire sa *Fassung*. Sinon à voir les images, on voit que le

style, c'est le pensum. On ne me fera pas croire que Wilson s'amuse encore à faire tout de la même manière. Comme ses *Nègres*, du travail d'orfèvre, mais ce travail consiste aujourd'hui à faire des *musicals*. Le point d'orgueil de la revue.

Pendant ce temps, Castelucci fait un *Œdipe-Roi* à la Schaubühne. Ça se passe dans un couvent de nonnes, si j'ai bien compris ; mais je n'ai pas compris comment (ni pourquoi). Hölderlin one more time.

Je suis vraiment comme une truie qui doute ; je me sens incapable d'une simple intuition d'art (sic). Incapable d'entreprendre parce qu'incapable d'une idée (de théâtre). C'est aussi parce que je n'ai plus d'idée du théâtre. Soluble dans l'inculture de l'époque.

mardi 19 mai 2015

J'annule encore une fois le voyage à Berlin, comme si il m'était impossible de m'y rendre à nouveau. Trop d'angoisse. N'être rien ni personne là-bas m'abat (du Bobby Lapointe). C'est aussi que mon destin théâtral s'est scellé dans cette ville.

Je me demande comment je pourrais truffer la correspondance de Freud et d'Anna pour la relever un peu. Pour Lukas mettre un peu de Freud (de *Totem et tabou*, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, *Traumdeutung*, *Au-delà du principe de plaisir*, que sais-je ?) et du Rilke pour Anna ? J'ai relu aujourd'hui les lettres à un jeune poète et surtout celle du jeune travailleur.

Passim :

—je ne sais pas *commencer*. Je saute tout simplement ce qui devrait être commencement. Rien n'est aussi puissant que le silence. Et si

nous n'étions pas né au cœur de la parole, il n'aurait pas été rompu.
(p.340)

J'aime aussi sa sortie contre le Christ qui « ne cesse d'exiger d'être le *premier* dans notre existence. »

mercredi 20 mai 2015

Je me suis « tourné le dos » (sic) en déménageant à La Roque la bibliothèque des Darwin et de *Tournant autour de Galilée*.

Le retranchement. Je le comprends, le mien, quand je vois, comme hier soir, quelqu'un comme Martine Aubry. Mieux vaut un échec bien senti que l'échec retentissant de qui n'a pas accompli son destin glorieux. Tiens : une idée, celle de mon échec qui n'est même pas retentissant.

Une pomme est une pomme :

Wagt zu sagen, was ihr Apfel nennt.

*Diese Süsse, die sich erst verdichtet,
um, im Schmecken leise aufgerichtet,*

*klar zu werden, wach und transparent,
doppeldeutig, sonnig, erdig, hiesig — :*

O Erfahrung, Fühlung, Freude —, riesig !

(Rilke, tercets du *Sonnet XIII*)

samedi 23 mai 2015 (La Roque)

Une espèce d'enfance : pas la culpabilité de mal travailler. Bonheur qui se satisfait d'une simple satisfaction des sens. Enfance parce que

hors temps. Sombéré dans la mièvrerie dans mon jardin de Précý à moi ?

Dans *Le Monde*, la déclaration de Luz —« je me rends compte que la politique française, hormis la montée du Front National, est particulièrement inintéressante »— fait écho à l'article sur le livre de Ballandier (*Recherche du politique perdu*) qui, à ce qu'il semble, remarque que le pouvoir aujourd'hui fait rire ou, pire encore, indiffère. Roger-Pol Droit note que le politique est toujours présent mais qu'il est passé, comme on le dit d'un tissu. Pas mal.

Même journal : Aurélien Bélanger revient sur la photo de la terre publiée dans le *Whole Earth Catalog*, le premier *selfie* de la planète. Moment atteint de la « réflexivité totale », comme dit Aurélien Bellanger qui est en train de découvrir Descola et Latour. Tout arrive.

Reste que depuis *Citizen Jobs*, plusieurs fois j'ai vu (lu) faire allusion à ce catalogue. J'ai bien mal vendu la chose.

(Arno Geiger sur les générations et la filiation : *Tout va bien* et *Le Vieux roi en son exil*)

dimanche 24 mai 2015

Je parlais du bonheur dans lequel je vis ici ces jours-ci, bonheur d'enfance, bonheur d'avant l'angoisse. J'en suis soulagé, provisoirement sans doute mais cela ne peut être mauvais pour le cerveau.

jeudi 28 mai 2015

Retour à Paris mardi dans la nuit. Flemme de me mettre à mes petites tâches.

vendredi 29 mai 2015

Quantification : Nadal expliquant le fonctionnement de sa raquette augmentée ; on projette sur le grand écran du stade les données du match qui vient de se terminer. Plus important que, par exemple, de passer à nouveau un des plus beaux coups du match...

Les pensées du petit matin : l'iPad pour Virginia et de l'italien dans la machine. L'effet « dernière bande » : s'écouter lire une lettre (ici en faisant autre chose, des confitures).

samedi 30 mai 2015

Recherche impossible et probablement sans intérêt du temps perdu : j'apprends la mort de Dominique G (du coup je jette un œil dans *L'Effet-mère*, effet 'Yau de Poêle, comme disait l'autre). Le soir je dîne avec Marguerin... Laissez passer.

dimanche 31 mai 2015

Marguerin me dit que s'il va voir un spectacle sur Jobs, il faut qu'il comprenne ce que l'on veut lui signifier. Je n'ai pas grand-chose à répondre.

Qu'est-ce qu'être veuf ? J'y pense hier, à propos de Patrick, comme d'un adieu à la sexualité (la mort, quoi). Mais après tout je n'en sais rien.

La torture du jour : répondre aux questions sur la recherche pour la revue Hermès. Ça me coûte (comme d'habitude).

Et s'agissant de la petite adaptation pour Grignan des lettres de Virginia, je n'arrive pas à conclure. Ce n'est pas du tout infaisable (ça ne demande pas beaucoup de talent ou d'imagination), c'est pour moi impossible. En fait, je n'arrive plus à rien faire.

lundi 1^{er} juin 2015

Juin : il ne manquait plus que cela.

Mon rapport à la rhétorique universitaire, donc à ce qu'on appelle la recherche : pas envie de faire mes devoirs toute ma vie (étudier, oui, chercher non, quoi?), mes devoirs, c'est-à-dire des dissertations (thèse, articles pour pouvoir candidater à un poste). Enseigner, oui, en un sens, si enseigner, c'est faire des signes (de vie, d'intelligence) à des plus jeunes que vous, transmettre un certain désir, mais un désir aussi, incertain de lui-même. Pas tout-à-fait le désir de savoir... Pas la recherche de la vérité mais celle du plaisir. Rage de l'expression contre le désir de savoir, belle libido, il est vrai. Le discours universitaire : la crainte de l'inauthenticité. Question de nécessité. Le modèle montaignien : un livre de bonne foi ; on n'écrit que ce que l'on peut dire de bonne foi. En face la rhétorique du discours universitaire : voir la mauvaise foi du garçon de café.

Qu'est-ce qu'un discours qui serait sa propre fin ?

Qu'est-ce que parler sans mandat ? Rien dans les mains, rien dans les poches. Sartre encore.

Je vois bien les limites solipsistes de l'attitude. Elle peut toutefois s'inscrire au registre plus politique (social).

On parle du geste artistique : d'abord il doit y en avoir plusieurs ; les pratiques artistiques sont très différenciées et les artistes très différents (car singuliers, espérons). Oui, je dirais qu'il faut le

défendre, même sans savoir en quoi il consiste, ou justement parce qu'on ne le connaît pas d'avance ou définitivement, qu'il est peut-être, horresco referens, sauvage.

Mais de même que la science est hégémonique (Brecht déjà), le modèle scientifique, c'est-à-dire l'organisation de la vie de la cité scientifique, les modalités de production du discours et sa légitimation, la disposition académique (le PHD et les articles, doctorisation et publications, sinon c'est la mort). Donc hégémonie de la science (ou technoscience, si vous voulez) et du geste du chercheur. Flusser. Je veux bien réfléchir sur le geste artistique (comme j'ai fait de ma place) mais à condition que l'on interroge aussi le geste de la recherche. Il y a quand même des produits mal étiquetés. En fait, un discours de maîtrise se cache derrière la belle objectivité du chercheur

Je ne suis pas du tout relativiste : je ne peux que constater, bluffé et angoissé, les avancées de la science (oui, ça avance) avec la foi du charbonnier, parfois)

samedi 6 juin 2015

Du mal à me souvenir de la date de la mort de mon père. Aujourd'hui, un 6 juin ? Ou si je me trompe d'anniversaire ?

Une saison en enfer (l'enfer du narcissisme, il faut tempérer) : l'humiliation. Le corps qui a failli lâcher, et, artistiquement, l'échec et l'oubli. Rien que des plaies ouvertes.

samedi 13 juin 2015 (La Roque)

Déballage de cartons avec Julie depuis hier. Voyage sentimental dans la névrose. Je n'ai certes pas jeté le bébé avec l'eau du bain,

vu que je n'ai pas changé l'eau du tout. L'homme ne se baigne jamais deux fois dans la même rivière, mais moi j'ai stagné dans la même eau sale pendant des décennies. Une belle opiniâtreté.

Franck Renucci me demande d'ajouter une espèce de codicille (ça sent le sapin) sur l'écrit à mon texte pour Hermès. Un juste retour des choses. Je me demande par ailleurs, si je ne dois pas donner à cet entretien la forme d'une lettre qui rejoindrait un ensemble : *Aux vivants et aux morts, lettres*. Cet été, j'ai déjà à écrire à Turing et peut-être à Virginia. Qu'est-ce que je puis bien dire à Alan ? Il croyait à une sorte de télépathie, c'est une indication pour inventer quelque chose ? Sinon je ne peux croire un instant qu'il va me lire... Le commerce avec les morts. Plus facile au théâtre que sur le papier. Ou qu'au cinéma, puisque sur l'écran (qui porte bien son nom) un comédien usurpe l'identité de l'intéressé. Au théâtre (le mien) où la personne (le personnage) n'est pas représenté, le comédien prête son corps amorphe à l'éponyme.

Sur l'écrit : une espèce de dérèglement par rapport au régime théâtral traditionnel où l'écrit, le texte, précède la scène.

dimanche 14 juin 2015

Le comédien qui se glisse dans la peau du personnage, dit la radio. Fouiller dans les vieux cartons : saut périlleux arrière. Mortel, probablement.

Lire ce sempiternel ressassement, les mêmes mots qui reviennent à quelque chose de littéralement confondant. En même temps, ce radotage par sa répétition même finit par avoir sa densité. Il y a une prise du radotage. Étonnant. Ça finit par faire destin. Je ne regrette

pas d'avoir écrit tout ça. Pénible de renifler ainsi sa merde, mais en même temps, il y a quelque chose de rassurant là-dedans, comme si malgré tout, malgré cette plainte continue, quelque chose avait été vécu. Tout ce qu'il y a sur le papier.

Une marche immobile (Kafka, mais il le dit mieux que ça). Mais une marche.

Avec Julie, nous envisageons surtout la première période, jusqu'à *Le Loup et les sept Blanche-Neige*. J'avais à peu près tout oublié. Mais sans doute peut-on se refaire la mémoire. Une vie.

mercredi 17 juin 2015

Date de péremption des œuvres.

Retour à Paris. Un peu sonné par le retournement des morts dont je suis l'objet avec cette fouille dans les archives. Vraiment la saison des choses vaines, mais, il faut que je l'avoue aussi, une certaine curiosité pour soi-même. Ce qu'on écrit de sa propre vie. Drôle de sas.

jeudi 18 juin 2015

Abattu la besogne Sigmund/Anna avec Lukas et Marie-Sophie Ferdane. Quand je lui ouvre la porte, je ressens pour la première la honte d'être petit. Elle doit mesurer plus d'1,80m (elle m'est apparue plus grande que moi). Ça réfrigère. Analyse : pourquoi je ne suis pas gêné par un homme plus grand que moi, mais qu'une femme me dépasse (si j'ose dire) me cause un malaise réel. Hein, pourquoi, docteur ?

Toujours sonné après la session archives à La Roque. Comme si je fouillais dans une poubelle. Chiner dans vos propres affaires.

Pourtant ce n'est pas la honte qui domine, comme par exemple quand je me relis, mais une certaine curiosité. J'avais tant oublié que tous ces papiers me redonnent une consistance. Mais si on peut se relire, on ne se revit pas.

vendredi 19 juin 2015

Tournage avec Léonard ; la question est de savoir si mon œuvre suscite en moi du regret et du remords. Je récuse le mot d'œuvre ; je préfère celui d'ouvrage. Il me semble que toute cette conversation tourne autour et de l'ambition et de la passion qu'on a ou qu'on n'a pas dans la vie. Je dirais que l'objet de ma passion dans la vie est le livre. Pour le reste, ne rien céder de son désir (est-ce la bonne formulation?) Autrement dit, ma passion est d'être dans mon bureau. Dommage que pas grand-chose n'en soit sorti.

Famille : Léonard me pose des questions sur mon père, et il décide d'améliorer ma notice sur Wikipedia. Je vois qu'il ajoute dans ma biographie que mon père était l'économiste Henry Peyret. Je lui fais immédiatement effacer cette mention. Puis il me demande s'il peut lire des livres de son arrière grand-père. Ce souci généalogique m'étonne. Tout cela m'a déprimé et j'ai laissé tomber l'idée d'améliorer cette fiche.

dimanche 21 juin 2015

La bascule dans le néant. Vite mettre de l'ordre dans les papiers, petits et grands.

lundi 22 juin 2015

22 juin...

Déjeuner avec Stéphane Braunschweig. Assez amène : une petite fenêtre de tir après Vidy, mais dans la petite salle, of course. Le hic, c'est que le Creuzevault prépare aussi un Faust, qui n'a pas de difficulté à trouver des coproducteurs. Avec Alain, ce soir, nous nous disons que mettre Faust (qui porte malheur) sous le boisseau n'est pas si grave. Gardons @mourirnepasmourir.com. Nous nous disons qu'il faut mettre sur pied un comité/commando scientifico-artistique capable de sauter sur Lausanne.

mardi 23 juin 2015

Grignan. Agacé par l'affaire Julie Gayet et par le fait d'avoir travaillé pour le roi de Prusse tout le week-end sans que ça émeuve grand-monde. Et quel roi ! Et quelle Prusse !

Vexation, vexation, vexation.

mercredi 24 juin 2015

Arrêt sur mot, le mot de vexation employé supra. Du latin *vexare*, ça ne m'avance pas beaucoup. Tourmenter, pas mal non plus. *L'Homme contrarié*, un titre.

Braunschweig qui me dit -je ne pense pas que ce soit pour me décourager-, qu'un artiste a une durée de vie de 25 ans (ce que disait à peu près Chéreau aussi) : ça ne l'empêche pas de continuer. C'est bien ça : que faire quand on n'a plus d'idées. Et plus d'idées, cela veut dire, chez moi en tout cas, plus de désir.

Il faut donc que stratégiquement j'évite Faust et la référence à Goethe. Ce n'est peut-être pas plus mal, Faust en France porte malheur. Se concentrer sur la mort. www.mourirnepasmourir.com.

Ce sera plus personnel, et mieux senti. L'Occident ne souffre pas la mort, ne l'accepte pas, en fait un scandale. Socrate qui accepte sa mort (et la pire, celle infligée par d'autres hommes, une mort pas très naturelle) et ne fait rien pour lui échapper continue à nous étonner et à nous défier. Mourir pour mourir, mourir pour rien, ça ne passe pas. La mort n'est acceptable que si on meurt pour quelque chose. Il faut un champ d'honneur.

Turing on the Beach of the Lake. Hybris.

Simuler le fonctionnement du cerveau fait partie de la lutte contre la mort. La grande Mimésis, pour le coup. D'où notre intérêt pour le *Human Brain Project*.

In computing, FLOPS or flops is a measure of computer performance, useful in fields of scientific calculations that make heavy use of floating-point calculations.

Du pétaflop à l'exaflop : exaflop, soit un milliard de milliards d'opération par seconde, soit environ une centaine de fois plus vite que la plus haute performance d'aujourd'hui, en virgule flottante, s'il vous plaît.

Question : quel est le rapport entre le projet *Blue Brain*, et l'autre, le *Human Brain Project* ?

Informatique et plasticité cérébrale, voilà une des questions.

La difficulté sera de trouver une dramaturgie adéquate.

Les petits papiers: je renoue, après les expéditions dans les cartons (l'aventure théâtrale avait commencé dans les cartons), et avec l'idée que le théâtre, le mien, est incomplet, et que seul le livre

l'achèverait. Pas beaucoup bougé en plus de trente ans. Ma vie n'a pas avancé (?) linéairement sur l'axe de la narration comme dirait Musil, mais en boucles à foirer toujours autour de la même chose et à peu près dans les mêmes mots. Seul le temps qui a passé ou est passé par là fait des modifications et confirme qu'on ne peut parcourir la boucle à l'envers. Dans un des cartons des années 80, j'aperçois une enveloppe blanche et dedans des pages (de reproche, mais je n'ai pas voulu y aller voir) et je reconnais l'écriture de Marion. Je vais demain assister à sa crémation au Père-Lachaise. Qu'est-ce que mon cerveau fait de ce flop-là ? En panne, il me semble.

Dans ces cartons va-t-on trouver quelque chose dont on puisse être fier ? La nécrose contre la névrose. *C/V, une autobiographie*.

Avec tout ça, l'après-midi, on ne demande rien et on tombe sur une phrase comme : « prêt pour 36h de marathon pour répondre aux challenges du « vivre ensemble ».

jeudi 25 juin 2015

Une psychanalyste qui, à l'évidence, envoie des SMS pendant ses séances.

vendredi 26 juin 2015

Le théâtre comme vœu à longue échéance qui dure toute une vie sans que se pose même la question de son achèvement.

La mort de M : non pas pour qui on fait du théâtre, mais devant qui.

Montaigne. Droit de réponse : écrire *Un sage en hiver*.

Zizek qui confond un peu tout : il dit qu'il est communiste ou qu'il continue à revendiquer le communisme contre la social-démocratie (air connu) : même Bill Gates pourrait se dire social-démocrate. Mais non, il est philanthrope. Bill Gates ne se dirait pas du tout social-démocrate. Il ne sait probablement pas ce que cela veut dire, et il gère son entreprise philanthropique comme une entreprise tout court. Le communisme (le mot) comme garantie d'une certaine pureté. Se tenir là où l'on ne se salit pas.

La puissance et l'acte, car je lis Agamben sur la littérature ! La puissance de faire, c'est aussi la résistance à la puissance, la puissance de ne pas faire. Du Deleuze : l'œuvre de création est une œuvre de résistance. Résistance à quoi ? Quelque chose résiste à être formulé.

samedi 27 juin 2015

Tu as envie de passer l'été à écrire un roman, et tu lis dans le journal que 589 romans vont être publiés à la rentrée. Mais ce n'est évidemment pas aujourd'hui la pire des nouvelles.

dimanche 28 juin 2015

Quelque chose de l'impossibilité du roman qui commence pour moi avec *L'Homme sans qualités* et s'achève avec *Pétrole*.

Théâtre Incomplet : le théâtre doit devenir livre. Tout finit dans un livre. Voire et à voir. Ou le livre-monde. Ce n'est pas le monde qui s'achève dans un livre. C'est le livre vide du monde. Qui fait l'économie du monde ou qui en protège.

Dimanche 5 juillet 2015

Séquence Grignan terminée. Le malaise de part en part, avec un pic, le soir de la lecture Sigmund/Anna. Je ne la sentais pas. Pourquoi je ne me sens pas chez moi dans une telle manifestation ? La réponse est assez simple. Pourtant il y a de la part du public, qu'il ne faut pas sous-estimer, une belle curiosité : voir le monde qui vient écouter Monique Levi-Strauss ou nous-mêmes parlant de la fille de Galilée... Bien captif, ce public. L'ennui, c'est ces vieilles pouffiasses lectrices du Figaro qui pensent arbitrer les élégances. Oui, le problème est celui de l'arbitrage des élégances, et l'incurable paparazzisme et l'incroyable courtoisie du président du festival: d'où Julie Gayet, une verrue, comme dirait Armelle Héliot. On sent la présence de la société, son poids, sa bêtise congénitale, ce qu'on oublie quand on travaille dans nos théâtres que je salue ici.

Mais je n'ai pas fait ça pour moi...

Croire que nos spectateurs sont les téléspectateurs de tf1 et de jadis, en plus, c'est quand même un exploit.

mardi 7 juillet 2015 (Cala d'Ici)

Ce n'est jamais le moment de faire des bilans, mais il est tentant de dresser celui de cette « saison horrible ». Effet de bascule dans la vieillesse.

La solitude artistique surtout.

Échappée belle : la boule bénigne dans le bide. Bénin, bénigne, « qui n'offre rien d'alarmant » signale le Littré, s'agissant de médecine. Utinam. Rechappé comme un vieux pneu.

Ma visite chez les Freud. Des gens que je suis aise de quitter après Grignan. À moins qu'il faille exploiter ou tenter d'exploiter le petit exercice tenté avec Lukas et Marie-Sophie. Je ne me rends pas compte. Je me souviendrai longtemps de la trouille que j'ai eue le soir de la lecture ; j'étais persuadé que ces lettres tomberaient à plat devant ce public (et en plein air, devant une Collégiale!). J'avais tant souffert pour faire un choix dans ces lettres tout sauf spectaculaires.

vendredi 10 juillet 2015 (Cala d'Ici)

Prisonnier entre maquis et Méditerranée. Attaqué par les moustiques et les méduses (échappé aux guêpes jusqu'ici). Pas de connexion internet. Pas de journal. Quelque chose de pareil ne m'était encore jamais arrivé. Patience. C'est quelque chose comme un lavage de cerveau. Mais au paradis.

Tout oublié, sauf cette lettre un peu stupide que je dois écrire à Turing.

dimanche 12 juillet 2015

C'est que je dois me sentir davantage chez moi au purgatoire.

Lettre à Turing: comment contourner l'espèce de stupidité d'écrire à un mort. Mais une machine pourrait me répondre.

jeudi 16 juillet 2015 (La Roque)

Coup de chaud et de cafard aujourd'hui par près de 40°C. Anéanti, comme on dit au théâtre.

Cafard aussi à la lecture du journal du TNS que je trouve dans le courrier. L'entre-soi qui vous agace, surtout quand on n'en fait pas

partie. Nordey se garde bien de faire allusion à l'importance pour lui de nos spectacles des années 80, de peur qu'on lui demande de renvoyer l'ascenseur. Il ne reconnaît sa dette qu'à l'égard de JP Vincent (qui a quelques moyens).

Mon tour est passé.

En même temps, je ne me sens pas de partager le type de discours que tient Nordey (on dit Stan) sur le théâtre. Donner quelques exemples de cette langue de bois dont on fait les croix. Le côté émâcié de Christ dostoïevskien m'agace. Disons que ça ne m'en impose pas. Au fond, j'ai en horreur toute forme de déclamation. Sobriété, sobriété.

lundi 20 juillet 2015

À la radio, une chercheuse en je ne sais quoi, se dit fière de son joli petit corpus. Une fois que tu as ton os à ronger, le monde peut bien s'écrouler.

Je n'arrive pas à m'intéresser vraiment à cette lettre à Turing. Je me demande si il ne serait pas expédient de commencer avec les *Postcards from the Unseen World*. Y aurait-il un domaine soustrait au déterminisme de la science ?

Dans l'armoire de la maison, je retrouve deux tomes de la trilogie de Neal Stephenson *Cryptonomicon*, dont je ne savais même pas que je les avais. Pas sûr que j'ai envie de les lire. Mais l'idée de cryptographie est peut-être intéressante, comme celle de code devant être brisé.

mercredi 22 juillet 2015

Geoffroy de Lagasnerie parle de la dénationalisation des esprits. Le titre de ce chapitre me trouble. Autre manière de parler de la fin de l'imprimerie.

Mason Bates. Les B-sides, les faces B : pas mal (comme sur les vinyles).

jeudi 23 juillet 2015

Agnès m'a montré la marche à suivre pour convertir mes vieux fichiers Appleworks en LibreOffice. Pas très compliqué. Relire ces reliques, c'est comme se lécher les plaies.

vendredi 24 juillet 2015

Pire que de se lécher les mains. Hier, j'ai relu des *carnets* (≠ du *journal*), atrocement autobiographiques. Si on veut du mauvais roman... Une longue plainte.

samedi 25 juillet 2015

Une plainte ou une interminable et répétitive jérémiade. Portrait du nartiste en malcontent. "The first successful poems of young poets are usually a catharsis of resentment", écrit Auden. Les vieux fragments ratés d'un vieux prosateur également. En guise de commentaire :

 "Chante l'échec de l'homme
 Dans l'extase de la détresse."

Toujours Auden.

lundi 27 juillet 2015

Nuits impossibles. Amateur d'échec, voire. Le « fail better » de Beckett est une coquetterie hypocrite. Pleine de morgue. Moi, ça a toujours été « fail worse ». Conséquence logique : le suicide. Encore faudrait-il ne pas le rater

mercredi 29 juillet 2015

Alain ici depuis hier ; il parle projet (nature, animal/homme), je réplique par la Suisse (les contraintes qu'une éventuelle production là-bas entraîne), la mort, Alan Turing, le *Humain Brain Project*, Mary Shelley), mais c'est comme si je n'étais pas vraiment connecté, comme si il était impossible de se connecter. Question de croyance : y croire ou ne pas y croire.

J'ai reçu la lettre de Lassègue : astucieux, il fait écrire une lettre par Greenbaum, son psychanalyste, le jour du suicide de Turing. Mais il est bien philosophe, ce thérapeute, sous la plume de Lassègue. Du coup, je ne sais trop quoi inventer. Faire écrire une lettre par un contemporain de Turing et qu'on aurait retrouvé comme un manuscrit à Saragosse évite l'ânerie rhétorique d'écrire à un mort. Je dois contourner la difficulté autrement : partir de la question de la communication d'esprit à esprit.

jeudi 30 juillet 2015

Les problèmes de connexion Internet me montent à la tête ou font chuter le moral. Quelle fragilité !

vendredi 31 juillet 2015

Hier conversation (suite) avec Alain pour élaborer un projet qui engraisse chaque jour et prend un poids institutionnel (imaginaire,

jusqu'ici) de plus en plus important : de la partie, le Collège, bien sûr, la MC93, l'Ircam (Bobour ?), le 104, le JTN, l'IMA (?), et forts de tout ça, nous allons demander des sous à Fleur Pellerin. Je suis très sensible à cette opération sauvetage d'Alain (de réanimation plutôt), mais suis-je encore capable de faire une offre artistique à la hauteur de l'enjeu ? Pas sûr. Lente glissade dans le rien (néant?). Impotence pour commencer.

Le numérique pour compenser l'effet élitiste de la science (des scientifiques). Pour un TNP (théâtre numérique populaire)

Ces cartons, ces fichiers, ces papiers : un miroir brisé. La vie dans un miroir brisé.

samedi 1^{er} août 2015

Il y aurait évidemment la basse astuce d'écrire à quelqu'un de vivant (Alain) à propos de Turing. Mais ça ne me dirait pas ce que j'ai envie sur Turing. Rien probablement.

lundi 10 août 2015

Je lis *Croyance* de Carrière (à cause d'Alain). Du Carrière, facilité et un peu de chiqué, il me semble. Ou écrit de chic. Globalement d'accord (athéisme foncier) mais on n'est guère avancé, une fois lu ce constat. Il paraît croire qu'il ne croit en rien. Il est plein de bon sens sympathique, ce garçon, et ne s'embarrasse pas de la pensée des autres. Une référence à Rosset qu'il raplatit un peu. Mais la prolixité a ses limites. Voilà quelqu'un qui n'a pas l'air tourmenté. D'où un tableau de chasse impressionnant. Déprimant.

mercredi 12 août 2015

Demain en principe rencontre à Paris avec Hortense A pour le projet MC 93. Nous l'avons intitulé *Prométhée 21, 21* comme le siècle. Difficulté : ne pas refaire le même projet que jadis, la conversation avec les scientifiques et puis après ? C'est la réponse artistique qui fait problème.

Déjà dessiner l'architecture du projet, sans trop de langue de bois.

samedi 15 août 2015

Marronniers de l'été : après l'amour, Badiou nous conseille le bonheur pour changer le monde. Pas froid aux yeux. La rose sur le fumier, le cri de bonheur sur les millions de mort entassés dans les poubelles de l'Histoire et qu'il a superbement, non philosophiquement ignorés. Laissons de côté les faits, une fois de plus. Et ce personnage vient nous donner des leçons de bonheur. Un philosophe administre des leçons. Et le bonheur pour un philosophe, c'est de nous donner des leçons. Je retourne sur le champ lire de la littérature.

Vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir lu Musil encore jeune (moi, pas lui). De la difficulté d'être un artiste quand on se met à penser ce qu'un homme comme lui a pensé.

dimanche 16 août 2015

En tondant ma pelouse, l'idée de retourner à Sartre et à ce qu'il dit, en flaubertisant, à propos de la névrose littéraire. Autoportrait en névrosé.

—ça intéresse qui ?

lundi 17 août 2015

J'essaye de m'informer sur le projet de Joseph (dans mon mail, je l'appelle David, son nom de famille ? Pourquoi?) : il y a là quelque chose qui me touche (est-ce la Beauce?) ou bien est-ce le fait d'avoir imaginé quelque chose à partir de ce rail de béton ? Sélection technique : c'est le TGV qui a gagné. Le musée des fausses bonnes idées.

Je radasse (un mot que j'ai appris récemment) cet après-midi en feuilletant *L'Homme sans monde* de Günther Anders que je trouve plus raide que d'habitude (?). Disons que c'est cette brutalité de son *Kafka pro et contra*. Plus contra que pro, de fait. La posture de celui (K) qui cherche dans le monde une place qu'il n'a pas irrité en lui le Juif. Du coup il stigmatise une « mode Kafka » avant même qu'elle n'ait lieu. Cela contraste avec son indulgence envers Brecht. Parce que c'est un penseur plus combattif ou combattant. Mais son commentaire de *La Vie de Galilée* reste faible.

vendredi 21 août 2015

Seul ici. Du coup, je rentre dans le livre de Ma Jian. Le processus qui déclenche juin 89 assez bien montré de l'intérieur, notamment l'importance des funérailles de Hu Yaobang. Si je remets ça, repique (reprends du service, suis rappelé) à Bobigny, cela risque de reporter à jamais le projet 1989. Je ne vois pas comment l'intégrer à notre affaire. Même si rien de ce qui est communiste (était?) n'est étranger à Bobigny... Le monologue du type dans le coma, ce n'est pas mal, littérairement.

Dichy m'apprend la mort de Corvin : je ne le voyais pas mourir. Ça ne lui va pas bien. Corvino, un homme de la Renaissance, je l'aurais

bien vu marchand de Venise, à trafiquer. Son énergie : une motorisation à la de Funès. Un personnage théâtral mais je n'ai jamais compris pourquoi il s'était intéressé au théâtre et surtout pourquoi il avait été professeur. Sa disparition : encore un effondrement, ces pans du passé. Après tout si je suis venu faire le mariolle à l'IET, c'est de son fait principalement. Je perds aussi un spectateur. Il ne va pas m'en rester beaucoup de cette qualité. Il devait travailler beaucoup.

Du mal à réfléchir à *Prométhée 21*. Je tempore, comme à mon habitude, pour voir venir, ou plutôt voir ce qui vient. Mais il ne vient pas grand-chose. J'ai rêvé cette nuit de Nouvel qui devait refaire (?) toute la Côte d'opale. Il y avait une espèce de cérémonie mais je ne le voyais pas : tous les personnages avaient des cheveux. Mais pourtant nous nous retrouvons à bavarder. Je lui parle de la MC 93 : moue de perplexité. Mais à propos de la nature (et de la banlieue), nous pourrions reprendre le projet (Gennevilliers mais aussi Handke). Cela implique Pierre ? Je me demande par ailleurs où en est Jeanne avec son projet de film. Je devrais lui faire signe. Mais cela est bien fatigant, moi qui avais la tentation du Périgord : mettre ses papiers en ordre, ajouter quelques lignes à tout ça (un livre ?) et continuer à se la couler douce en songeant à la mort. Mais il va falloir trimer de nouveau.

Mais à Bobigny la nature a disparu. Où sont les maraîchers d'antan ? Ils faisaient, paraît-il, mauvais ménage avec le PC. *Ciment* stalinien dans la Seine Saint Denis. On a les koulaks qu'on peut. Mais il faudrait en savoir plus sur le détail des opérations.

samedi 22 août 2015

Ce que je voulais dire, à propos de Michel C : pourquoi n'a-t-il pas été acteur ? Comment a-t-il contrarié ce qui était peut-être une vocation ou un désir, je n'ai aucune information sur le sujet ?

Nouvelles de la guerre : mais pourquoi le tueur du Thalys opérerait-il torse nu ? Pour trancher sur ses victimes, si j'ose dire ? Pour créer une scène (celle du crime) ?

lundi 24 août 2015

Idée de préparatifs (*Théâtre et son trouble*). Lacan disait que le névrosé ne cessait de faire ses valises pour un voyage qu'il ne ferait jamais.

vendredi 28 août 2015

Coyne rejects the common argument that science itself is based on faith in the validity of reason and the lawfulness of nature. He reiterates the point made by many philosophers that we don't, in fact, 'believe' in reason; we use reason — as does, necessarily, anyone who raises the question of the validity of reason in the first place. Reason is non-negotiable; the same cannot be said of standard matters of faith, such as the divinity of Jesus or the existence of an afterlife. But Coyne's own philosophy is more pragmatic than foundational: science works.

samedi 29 août 2015

Une chercheuse dénonce, de manière intéressante du reste, le caractère industriel de l'élevage porcin : elle s'appelle Jocelyne Porcher.

lundi 31 août 2015

J'ai relu les deux principales moutures du *Théâtre & son trouble* ; ça date pas mal (2007). Coups de sonde dans les spectacles passés mais il s'agit surtout de *Tournant autour de G. Ou 2005, avant et après*. Il conviendrait de faire une deuxième partie, dans le genre 10 ans après ? Les points forts (enfin...) : la lettre impossible à la Jeanne sur le comédien ; l'après-coup de l'entretien avec A-F B (« Pourquoi êtes-vous metteur en scène ? ») et pourquoi je réponds négativement et l'entretien « aristotélicien » sur la fable. Cela ferait faire l'économie du livre *Pourquoi je n'ai pas monté La Vie de G*. Il y aurait ainsi les éléments principaux de ma poétique. Faire aussi la liste des personnages : Jeanne, Alain, G éditeur, E le jeune philosophe, j'en oublie. Il y aurait une deuxième partie : l'excursion dans la forêt, naître ou ne pas naître, et ? Ou bien ne pas marquer la deuxième partie qui impliquerait une périodisation trop marquée. C'est mieux de tout mélanger pour faire la pâte.

Je rabâche toujours les mêmes choses. Être définitivement un apprenti plutôt qu'un chercheur...

Réfléchir sur les petites corvées : *Hermès*, Turing, l'amitié. Et le projet pour Bobigny. Un événement aussi : la relecture de brouillons d u *Théâtre et son trouble* avec une complaisance satisfaite, curieusement. En même temps, une conscience aiguë de ne pas avoir beaucoup d'idées, et toujours les mêmes, et depuis pas mal d'années, rien de neuf. C'est le pire.

mardi 1 septembre 2015

Une phrase : quand je ne serai plus qu'un nom sur une tombe. C'est des coups à préférer l'incinération. J'hésite. L'incinération, c'est plus vite expédié. Car où vouloir être enterré dans mon cas ?

Roger Nouvel, bien vivant pourtant qui me dit qu'il ne veut pas collaborer à la revue de Roman Bondonneau (?) sur le Périgord parce qu'il n'y a plus que la mort qui l'intéresse. By the way, il m'apprend que Jean va avoir une petite fille de sa jeune Chinoise. 70 ans, comme moi. Lui aussi va mettre au monde une orpheline, comme disait JDV.

Lisner parle de son virage virtuel, de sa troisième scène, plateforme sur Internet. Faire *promethee21.fr*

Apple : la maison de Steve Jobs classée monument historique
30-10-2013

En attendant les premiers cars de touristes et de fans d'Apple en pèlerinage la ville de Los Altos près de San Francisco Californie a classé monument historique la maison d'enfance de Steve Jobs qui y avait notamment créé dans son garage avec Steve Wozniak les premiers ordinateurs estampillés de la pomme. Les membres de la commission historique de cette ville californienne de la...

mercredi 2 septembre 2015

Une autre exergue pour P21 : « passons au déluge » (*Les Plaideurs* III,2)

Médecine : on ne fait plus un diagnostic, on croise des informations que nous donnent les machines.

Prévenir la maladie grâce à la corrélation de données (mesures).

Rien à voir : ma mère n'a jamais fait grand-chose pour se faire pardonner de m'avoir mis au monde.

jeudi 3 septembre 2015

Je suis à peu près en bonne santé : à quelques-uns près, mes organes sont silencieux.

Il va falloir faire vite : je vois sur www.s3odeon.fr : #1 *Le théâtre de l'Odéon est un lieu qui fait vibrer science et culture depuis plusieurs siècles*. Première nouvelle.

Autre information : la troisième salle de l'opéra Bastille, salle numérique.

Revue de presse : bientôt un ordinateur surpassera le psychiatre pour repérer le futur schizophrène. Un logiciel dépiste les anomalies du langage chez un sujet. Il paraît que ce logiciel est capable de distinguer du Borges de la prose journalistique.

Cohérence sémantique et structure grammaticale. Artaud : « Ma pensée m'abandonne à tous les degrés ». Être à la poursuite constante de son être intellectuel.

Et voilà qu'avec George Church, on parle du « dévieillissement » (*deaging*). En attendant on va ressusciter les mammouths avant de tripoter la lignée germinale humaine et de recréer des hommes de Neandertal.

samedi 5 septembre 2015

Je n'ai jamais fait usage que des drogues licites: alcool, tabac, vitesse (quand elle était encore autorisée).

Spectacle vivant : quel sens ça peut avoir de faire du théâtre quand on a vu en quelques heures deux journalistes assassinés en direct et un enfant mort noyé la tête dans le sable ? Devant ce petit cadavre quelle œuvre peut-elle faire le poids ?

Il y a deux choses : ce que l'on peut faire avec le langage (notre langue naturelle), explorer ses possibilités, ce qui peut se dire et d'un autre côté l'objet livre passablement (!) fétichisé. On ne peut plus confondre les deux, ce que j'appelle la littérature et le livre. Mon problème c'est le livre, l'objet.

Je ne sais pas si je ne sais rien ; ce que je sais, c'est que je n'ai jamais appris grand-chose. Rétif, j'étais. Parce que je ne croyais pas en moi ? Je ne croyais pas non plus au monde (en le monde?). D'où mon scepticisme radical et ma méfiance envers la pensée, celle qui se paie de mots. Rétif, quelle étymologie ? Je ne retrouve pas mon dictionnaire. Ça se dirait : rétif au savoir ?

Le nez dans le *Théâtre et son trouble*. De quand exactement date l'idée, je devrais dire le titre ? Une étape importante : 2005, mais 2007 compte aussi. Mais avant ? Après ? Un certain silence. Mais aujourd'hui je change aussi de dizaine ; il faudrait marquer le coup. Ce sont plutôt les coups qui m'ont marqué.

Baron de Münchhausen (c'est un peu tiré par les cheveux) : quel rétablissement opérer pour trouver du neuf ? Je tourne toujours autour du même pivot (je ressasse, je me répète depuis des années, et ce que j'agite sans cesse n'est plus guère productif. Comment trouver du neuf, bifurquer ? La question se pose vraiment avec *P21* où j'ai le sentiment de reprendre des sentiers que j'ai déjà battus. Mais suis-je capable d'imaginer quelque chose de nouveau. Circuits imprimés. Cheval de manège. Je sens le renfermé. Mais c'est que dans ma vie, je n'ai pas assez mis le nez dehors. J'ai toujours été persuadé que tout ce qui était susceptible de m'intéresser était contenu, là dans les livres à côté de moi et derrière lesquels je me cache.

—sors de tes livres, me disait ma mère. (en gros)

Faire sa (une) révolution, changer de paradigme.

—tu es un peu sévère avec toi-même. Ton éclectisme ou ta désinvolture, ou ton amateurisme, ton dilettantisme t'ont conduit vers des objets très différents les uns des autres.

—pas tant que ça. Il y a un fil, ténu mais un fil qui relie tout. Au-delà de mon dégoût pour la spécialité du spécialiste, je crois qu'il y a malheureusement de la méthode dans cet apparent désordre. Ça tourne autour de quelque chose, un noyau, celui de la névrose ? Mais faut-il rendre compte de tout ?

dimanche 6 septembre 2015

Inénarrable : Guénoun tient à prévenir la terre entière que son opus (*Le Théâtre est-il nécessaire ?*) est désormais lisible en espagnol. Est-ce que je sais si le théâtre est nécessaire ?

J'aurais aimé vouloir faire faire au théâtre un pas en avant (plutôt qu'un pas de côté). Du coup, si on ne peut plus avancer, que fait-on ? Absolument ce qu'on peut. (sens ?)

mardi 8 septembre 2015

Thierry M ne veut pas de ma Virginia : le lectorat d'une chose pareille tend vers zéro. Tous les éditeurs, petits et grands, me disant la même chose, je devrais finir par comprendre, mais je mets mes espoirs restants dans *Finitude*.

Discussion un peu loukoum avec TM ; je ne le sens pas bien. Reste que le livre qu'il me donne de cette psychanalyste qui a noté minutieusement dans le train qui la ramenait à Monaco le détail de toutes les séances de son analyse de contrôle avec Lacan et a abandonné le manuscrit dans un tiroir, l'a abandonné au hasard raconte une belle histoire. La sœur de la dame, une psychanalyste comme elle mais jungienne ! trouve le trésor et le fait éditer. Une bouteille à la mer.

La question aussi : comment être l'auteur de l'idée d'un autre ?

samedi 12 septembre 2015

Religion (croyance) : 90 milliards (\$ ou €, j'ai mal entendu) dépensés à La Mecque par l'Arabie saoudite pour aménager touristiquement le site et en faire une sorte de Las Vegas.

Pourquoi l'idée de cette application (on l'appelle *tf2* pour le moment) m'intéresse. D'abord parce que ça me donne du travail en m'obligeant à fouiller dans les archives et dans ma mémoire ; ensuite que tout ça vole en éclats ne me déplaît pas. Le *push* comme un souvenir qui survient. Bribes et déchets.

J'ai acheté hier *Adieu Montaigne* de Delacomptée. Pas été très loin. Essayisme bavard.

La Boétie qui appelait sa femme « ma semblance » !

Lundi 14 septembre 2015

Pourquoi ne pas de contenter de passer le temps qui reste à lire des livres et à faire du grec ? Qu'est-ce que cette vaine obligation à travailler puisque je connais déjà le résultat ? Puisque cela ne se joue « qu'à mes propres yeux » ? C'est coûteux.

À propos, je suis allé faire le pitre dans le film de Joseph et fait semblant de lire *Walden* près du monorail de l'aérotrain de Bertin. Sur le béton, l'inscription : « Non, non, l'enfant n'est pas un droit. » Les deux « performers » avaient une belle énergie dans leur fatigue.

mardi 15 septembre 2015

Rendez-vous avec Jos tout à l'heure. Pas trop envie. Il faudrait faire l'analyse de ce qui n'a pas marché, et ce n'est jamais très agréable. Ni facile.

La critique de J-F Marguerin n'était pas stupide : j'aime savoir pourquoi on me raconte une histoire. Je ne sais plus pourquoi je fais un spectacle sur Jobs. Un mythe de notre temps ? Mais pas du tout pour les Français qui s'en battent l'œil et se méfient, surtout dans nos milieux, de ceux qui font fortune. Nous ne sommes décidément pas protestants pour deux sous, si j'ose dire, et la fortune n'est pas à nos yeux un effet de la grâce divine. Beau tour de passe-passe, ceci dit en passant. Je suis riche et c'est Dieu qui l'a voulu, c'est lui qui m'a choisi. Chapeau !

mercredi 16 septembre 2015

Jos qui m'apprend qu'il joue son *Art du rire* le 15 janvier je ne sais où, alors que la première à Vidy est le 19.

vendredi 18 septembre 2015

À documenter : le déjeuner avec Jeanne et le rendez-vous avec François Ansermet.

Jeanne n'est pas contente que son fils veuille faire cuisinier : pourrait faire hypokhâgne comme tout le monde. Elle me dit que Castorf est plus affecté par la mort de Bert Neumann que par son éviction de la Volks. Il présentera les deux Faust comme spectacle d'adieu. Tiens, tiens. En attendant, elle jouera dans son *Roman de Molière*. Toujours décidée à faire le spectacle avec moi. Il n'y a plus qu'à trouver l'argent.

Bert Neumann et la recherche de l'orgie. De quelque chose d'orgiaque.

Nous parlons de l'hégémonie du curateur. De la connivence entre l'art contemporain (bientôt le théâtre?) avec la haute et l'argent. Réconciliés.

samedi 19 septembre 2015

Inventivité, la plus belle chose... Est-ce que je me souviens des moments où j'en ai fait preuve ? Dans quelques répétitions.

1880 : Darwin répond dans une lettre à un jeune avocat qui lui demandait s'il croyait au Nouveau Testament : « J'ai le regret de vous informer que je ne crois pas en la Bible comme révélation divine, ni en Jésus-Christ comme fils de dieu ». Cette lettre sera

mise aux enchères à New-York à la fin du mois et on se demande si elle pourra atteindre le prix de 90 000\$. Cela me paraît peu pour une telle nouvelle.

Ce site utilise des cookies provenant de Google afin de fournir ses services, personnaliser les annonces et analyser le trafic. Les informations relatives à votre utilisation du site sont partagées avec Google. En acceptant ce site, vous acceptez l'utilisation des cookies.

dimanche 20 septembre 2015

Faire du théâtre : disparaître ou s'absenter (du monde) ? Dans la théâtre, s'intéresser non au vivant mais à la vivacité. Mais ma vie crépusculaire a probablement commencé. Voir le coup sur la tête porté par Vidy.

Gombrowicz : « Je n'étais rien, je pouvais donc tout me permettre. »

Vila-Matas : « Ce n'est pas pour me justifier mais cette attirance envers ce type de chambre unique, d'espace fermé, est logique. C'est la sorte de pièce qui attire à cause de ce qu'elle représente fondamentalement, car elle est le lieu mythique où se déroule toujours le grand drame humain, on exempt à l'occasion de lumière. Tout compte fait, une chambre est l'espace central de toute tragédie — le lieu où Hölderlin sombra dans la folie, où Juan Carlos Onetti médita sur le monde et décida qu'il valait mieux ne plus sortir du lit, où Emily Dickinson s'enferma avec ses mille sept cents poèmes —, mais aussi l'endroit où Vermeer connut l'expérience de la plénitude et de l'indépendance du moment présent. » (*Marienbad électrique*, pp. 45-6)

ET DGF (Dominique Gonzalez-Foerster) : « Je suis une sorte d'écrivain qui a échoué et j'ai beau adorer les livres, il y a une tension : comment s'écrit la fiction, comment commencer, qu'écrire ont toujours été un mystère pour moi (...). Je le dis parfois que je fais un type de littérature qui se perd dans le néant parce que je ne suis pas capable d'écrire. Je suis paralysée quand je dois ébaucher dix lignes. Mon rêve le plus profond, c'est l'écriture. » (*ibid.* p.49)

La pièce solitaire de Vila-Matas et la cabane de Thoreau ? Où élit-on domicile ?

Pourquoi j'ai élu ce livre (décidé de le lire) ? Parce que je lis toujours les livres de Vila-Matas, mais il y a un hasard de plus. Je ne connaissais pas DGF mais j'apprends qu'elle a fait pour Beaubourg une œuvre en hommage à Turing, en 1989 ! (Des boules lumineuses accrochées au plafond ; les plasticiens ont de la chance. Pas trop compliqué de s'attaquer à Turing.)

Turing et les artistes :

Bâle 2011 :

Ce qu'Henrik Olesen, cependant, montre et répète à l'envi dans How do I make myself a Body, 2008-2010, une série multiple et disséminée de pièces répétées et différentes à chaque fois (de la fiche à la carte à l'insert au flyer à l'objet...) c'est combien le genre et la sexualité ont compté dans l'expérience inaugurale de Turing en 1936 (la « machine Turing » : le « modèle théorique d'une machine qui allait constituer la base de toute l'informatique de l'après-guerre »), ou plutôt dans sa théorisation de 1950 (avec la cavalcade de

réfutations auxquelles elle a donné lieu, à propos desquelles Olesen pourrait bien avoir, à son tour, montré l'hétérosexisme).

Gala cet après-midi à Nanterre. Indigent. À quel spectateur cela s'adresse ? Au spectateur du Festival d'automne ? Mais alors il peut présenter tous les spectacles de patronage du dimanche. On veut effacer la frontière entre amateur et artiste ? Sentiment pieux (voire). Ou bien on se fout de ma gueule et on fait appel à une espèce de pitié (sans terreur) et on me démontre que, snobisme aidant, je peux applaudir n'importe quoi, et l'on se moque littéralement du peuple (littéralement et dans tous les sens) ; ou bien c'est un cadeau merveilleux que l'on fait à quelques-uns de nos plus défavorisés : se faire applaudir sur une grande scène par des plus favorisés. Enfin et surtout, Bel aurait pu faire preuve d'un peu plus d'imagination. Ça devait être possible.

mardi 22 septembre 2015

Pastiche : le théâtre n'est pas un métier, mais une attitude. Façon de dire que je suis un *unadaptable fellow*, pour parler comme Anders.

Dans le sillage de Thoreau ?

Christoph Koch : *Ich bin dann mal offline* (Munich, 2010)

Susan Maushart : *Pause*, Marabout, 2014

mercredi 23 septembre 2015

Réparer sa vie : il gagne au loto, cache sa fortune à sa femme et divorce

En savoir plus sur <http://www.lemonde.fr/#RtzM0w5FSgvGumFa.99>

Préparer sa mort numérique :

La loi précise également les contours de la "mort numérique". Chaque internaute pourra créer son propre testament numérique et préciser ses intentions quant au legs et à l'avenir de ses données en ligne. Le testamentaire pourra ensuite demander la suppression de ces données aux sites et aux réseaux sociaux qui en disposent.

Je me remets de ma déception balbinienne en lisant Mary Shelley. Ça me tient.

jeudi 24 septembre 2015

Hier soir *Don Giovanni* à la Bastille, selon une mise en scène de Haneke. Selon ? Son parti-pris d'actualisation (un passage obligé, apparemment, pour un metteur en scène d'opéra) n'est pas envahissant. Une espèce de hall d'immeuble genre La Défense dont on ne sort pas. Une image une fois pour toutes. Du coup Zerline et sa bande deviennent des techniciens de surface ! Don Juan ? Un homme d'affaires (mais il est bien oisif), le patron du FMI ? Mais don Juan n'aime pas les relations tarifées : il aime séduire, introduire chez toute femme le trouble érotique : il sait qu'il est difficile de jouir (de la vie) sans être un jouisseur. Il aimerait sans doute être un jouisseur. Ce parti-pris de la vie moderne rend la mort du Commandeur improbable : DJ sort un couteau pour faire la peau du vieux, comme un vulgaire surineur. Ce n'est pas Mackie, tout de même. Vrai aussi que la statue a du mal à se caser dans tout ça à la fin. Les voix, pas mal, il me semble. Nadine Sierra en Zerline à lunettes est assez érotique. Il reste que Rucinski n'a pas le physique de l'emploi (une sorte d'Edwy Plenel, vu d'assez loin) mais il a une

voix convaincante, pour moi du moins). Leporello, un côté Jacques Peigné (de loin toujours).

dimanche 27 septembre 2015 (La Roque)

J'écoute à la radio en revenant de Gourdon où j'ai conduit Julia au train, Gérard Haddad parlant de son dernier livre *Dans la main droite de Dieu*, quelque chose sur le fanatisme. À part le titre, emprunté à une parabole de Lessing, ça ne semble pas très fortiche. Dommage. Mais encore vaudrait-il mieux de le lire avant de dire.

lundi 28 septembre 2015

Je tombe au petit déjeuner sur un vieux numéro de *Libération* dans lequel Chapoutot flétrit les Français, les responsables politiques, les essayistes, les journalistes qui ont une ignorance crasse de l'histoire allemande. Ils n'ont pas lu Chapoutot et nos princes n'ont pas été conseillés par lui. Je n'imaginai pas une telle morgue universitaire ou un tel dépit (ou ressentiment). Et puis si Hollande ou Sarkozy sont des personnages historiquement minuscules, ça ne donne pas raison à Merkel en tout...

Alain au téléphone : il me remonte un peu le moral après le coup de massue d'Hortense. Nous tenterons *anyway* de faire quelque chose ensemble. Mais je ne suis pas à l'aise avec le Collège, y ayant été retoqué. Je ne veux pas avoir l'air de revenir par la fenêtre ou dans les fourgons de l'Administrateur. Il aurait été préférable que je tienne ma position depuis un théâtre qui me soutienne vraiment. C'est mieux que d'être employé.

Quant à Art & Science... Je suis un peu usé et peu inventif. C'était bien il y a quinze-vingt ans. Je ne trouve rien de neuf. Mais s'il ne faut pas tout de suite fermer la porte avec Hortense, je dois lui faire quelque message avant de voir Alain samedi. Mais lequel ? De même avec Vincent : la tâche du jour.

Courrier pour la MC93.

Pour moi, qui ai l'esprit d'escalier, je réagis un peu tard. Sur le moment, j'ai un peu accusé le coup devant la modestie de l'entreprise. Si j'ai bien compris, nous faisons une sorte de prototype du 29 mars au 3 avril, salle Neruda, et la MC 93 met 10 000€ dans l'opération, sachant qu'on paierait 1500€ chacun les 7 participants. Dont moi, j'imagine... Mais prototype de quoi ? La suite est extrêmement floue et je me vois pas embarquer le Collège de France, démarcher un peu seul (et qui suis-je pour négocier quoi que ce soit, si je ne représente que moi) l'Ircam ou le CND... Faire cette espèce d'atelier ne démontrera pas grand-chose. Prototype pour moi signifiait faire un premier essai, mettre sur pied une première équipe d'artistes et de correspondants scientifiques (et autres) pour offrir, mais articulée en plusieurs temps, plusieurs sessions, une première édition de *Prométhée 21*, une sorte de numéro zéro mais ouvert au lecteur, c'est-à-dire au spectateur, avant que des relais soient pris. Je pense aussi qu'il fallait préfigurer et lancer assez vite le TNP. Il pourrait même exister avant les premiers travaux sur un plateau et leur fournir du matériel.

Que faire ?, comme on dit boulevard Lénine. Peut-être nous n'avons pas les moyens de ce rêve, et tout cela peut se fracasser sur l'écueil de la réalité. Je ne serai évidemment pas le dernier à le comprendre.

Si ces moyens nous manquent, ou bien nous renonçons ou bien nous en cherchons de nouveaux, car il est clair que le Collège de France n'a pas vocation à financer un projet qui se doit d'être adossé à un grand théâtre et se faire à son enseigne.

Autre solution aussi, mutualiser ces moyens et il faudrait voir ce que j'arrive à faire avec nos Suisses, projet qui entre forcément en résonance avec *Prométhée 21* et qui doit, lui, conduire au spectacle à Vidy début 2017, et dont Jeanne B veut être un des moteurs.

Je n'ai pas eu l'occasion d'en parler avec Alain ; je lui ai juste résumé notre conversation de lundi dernier. Il avait l'air un peu refroidi mais nous nous voyons samedi pour travailler.

Peut-être y a-t-il un malentendu au commencement, et que je voyais les choses avec trop d'ambition et que je me suis complètement leurré.

Théâtre et philosophie : le théâtre (theatron) n'a pas vocation à donner à voir (entendre) des morceaux choisis des grands textes du répertoire philosophique (genre opération Truong), même si cela flatte le spectateur en mal de rattrapage scolaire. Si le théâtre s'empare de fragments de philosophie, bribes, déchets autant que perles pour pages roses de feu le dictionnaire, c'est pour en faire un sort. Lequel ? C'est là-dessus que porte le travail. Donner des exemples précis de Montaigne à Thoreau (qui ne sont pas canoniquement des philosophes, du reste. Mais il y avait eu Descartes.

vendredi 2 octobre 2015

Vu le spectacle de Joris Lacoste au T2G. Amusant. Habile aussi. Et bons performeurs.

Hortense lâche *Prométhée 21*. On a les vautours qu'on peut. J'étais prêt à y croire. Mais je ne me sentais pas non plus de repartir à zéro et de présenter une maquette genre JTN. Comme dit Alain dans *Les Échos* d'aujourd'hui, on peut faire encore quelques loopings avant de rentrer au hangar ; ce n'est plus le temps du baptême de l'air. Pour un peu je revendiquerais haut et fort toute cette histoire, en grande partie écrite à la MC 93, de la friction de mon théâtre avec les scientifiques, comme on dit. Oui, ça fait des heures de vol.

Voici ce que j'ai envoyé à Bonnaffé (Jac):

Le Portugal, c'est idéal même si ce n'est pas en avril. Ça explique l'étrange sonnerie du mobile.

« Tu me fais signe à ton retour; je serai dans les parages. Mais je peux déjà te dire de quoi il retourne en dehors de la pluie et du beau temps. J'essaie de mettre sur pied avec Baudriller pour mars 2017 (si ce petit cochon de Dieu ne m'a pas mangé) un spectacle qui nouerait pas mal de nos vieilles ficelles, et dont le titre provisoire serait: *Alan and Mary on the Beach of the Lake* et dont voici l'argument. Turing revient sur terre et on lui fait visiter le « Human brain project » basé au bord du Léman et qui veut modéliser le cerveau, etc, etc; un truc hautement turingien. Conséquence: il se resuicide. Entretemps il rencontre Mary Shelley (ou son fantôme, ça dépend quand a lieu son resuicide) qui écrit ou réécrit son *Frankenstein*, lequel a de fait été écrit on the beach of the lake. Survient Hélène (oui, la belle H, mais qui a pris un coup de vieux),

sortie du *Second Faust* de notre ami commun et de retour de la Silicon Valley, saoulée de post et transhumanisme, et qui cherche à finir en douceur, en profitant de l'assistance suisse à la mort volontaire (tout ça est mal dit, écrit-je dans la marge). Il y aurait aussi un chœur de jeunes chercheurs (peut-être trouvé à l'école de la Manufacture), totalement indifférents à ces vieilles rengaines littéraires sur la vie, la mort, l'amour, c'est-à-dire sur la mort, la mort, la mort. Prévoir aussi quelques exilés dont la lutte contre la mort n'est pas de même nature que celle menée dans les laboratoires.

Donc une rêverie qui remet Turing sur le métier mais qui serait aussi un pendant à *Ex Vivo*, et qui substituerait à la question: naître ou ne pas naître, celle de mourir ou ne pas mourir...

Tu vois où je veux en venir. Sachant que Jeanne B tient absolument à faire ce projet (je la cite), je me suis dit comme ça et je lui ai aussi dit à elle, comme ça: elle se réjouit à l'idée. Je n'ai pas encore d'idées pour Hélène.

Alors, et tu coches:

1-ça ne te dit vraiment pas

2-il y a une impossibilité de calendrier (premier trimestre 17)

3-nous caressons l'idée et cela m'autorise à le dire à Baudriller, sans, à cette heure, aucun engagement de ta part.

Cocher et ricochet: ce serait un beau cadeau.

Je t'embrasse,
jf »

lundi 5 octobre 2015

J'écris une lettre de condoléance à la femme de Daniel Lemahieu dont la mort s'ajoute à la longue liste de ces derniers temps. « Les derniers temps », joli. À ma mort, à qui écrira-t-on ?

mardi 6 octobre 2015

En bas de casse. Tout vivre en bas de casse.

Il y a eu l'art pauvre : il y a maintenant le théâtre indigent. Vu un sitcom du collectif In vitro au TGP. Déjà oublié le titre. Du théâtre de jeunes comédiens par et pour des jeunes comédiens d'aujourd'hui. Pas trop ambitieux, ces jeunes.

Par ailleurs, s'agissant du théâtre, mon enthousiasme, si jamais, s'est éteint, je ne sais pourquoi. J'ai le sentiment de m'enfoncer dans un gouffre noir. L'ardeur me manque et l'ivresse du succès m'est étrangère.

L'escroquerie de celui qui console un mourant, alors qu'il ignore tout de la mort et qu'il sait qu'il va survivre à l'autre.

Il l'a annoncé et, cette fois-ci, il l'a fait. Pas comme en juillet, lorsqu'il s'était engagé à couper la télévision la nuit pour que les jeunes de son district se concentrent mieux sur les études coraniques. Dedi Mulyadi, dirigeant du district de Purwakarta, une région à l'ouest de la capitale, Djakarta, a décidé d'interdire aux

couples non mariés, les rendez-vous galants après 21 heures. Mise en place d'abord dans quelques villages pilotes, cette nouvelle réglementation est officiellement de mise partout dans Purwakarta depuis le 1er octobre.

En savoir plus sur http://www.lemonde.fr/asie-pacifique/article/2015/10/06/en-indonesie-baisers-interdits-apres-21-heures_4783090_3216.html#Bb0eQXXBWeSYv2DU.99

mercredi 7 octobre 2015

La joie est l'affect de l'existence, de la vie, dit un Nietzsche de service à la radio. Utinam. Évidemment, je préférerais faire de la joie plutôt que de la culpabilité le sentiment tragique par excellence. Mais je me sens plus coupable d'exister que joyeux.

—sauf par moments.

Ou alors il y a une espèce de joie morose à se sentir coupable.

jeudi 8 octobre 2015

La FAZ m'apprend que Luciano Floridi est le philosophe digital du moment. Connais pas.

mercredi 14 octobre 2015

Rentré hier soir du Fresnoy avant la fête d'Alain et Anne au Beaucoup. Excitation de revoir des gens. Peut-être les Manhattan aussi. Longue discussion avec Jean-Claude Weill, sorti du passé (le mien).

Le projet est dirigé par une équipe coordonnée par Henry Markram, un neuroscientifique de l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL) — codirigé par le physicien Karlheinz Meier de l'université de

Heidelberg, et le médecin Richard Frackowiak du Centre hospitalier universitaire vaudois et l'université de Lausanne — en collaboration avec plus de 90 instituts de recherche européens et internationaux réparties dans 22 pays différents. Il rassemble des milliers de chercheurs.

Le projet doit durer dix ans et coûtera € 1,19 milliards.

jeudi 15 octobre 2015

Rhumatologie : ces médicaments me patraquent(sic).

« Et ma fin est un désespoir »(Prospero). Cela ferait un joli titre.

J'ai lu de Mary Shelley tout ce qui me tombait sous la main. C'est évidemment *Le Dernier homme* le texte le plus étonnant. Inventer un mythe de l'extinction de l'espèce. Il n'y a qu'un livre pour monument attestant l'existence de Verney, le dernier homme. La peste comme instrument de destruction de masse, destruction totale, même.

Pendant l'épidémie, Verney assiste à une représentation de *Macbeth*. Ross : « L'Écosse est-elle toujours dans le même état ? Hélas ! Pauvre patrie ! Elle a presque peur de se reconnaître ! Elle ne peut plus être appelée notre mère, mais notre tombe. Hormis ce qui n'a pas de conscience, on n'y voit personne sourire : des soupirs, des gémissements, des cris à déchirer l'air y sont entendus, mais non remarqués ; le désespoir violent y semble un délire vulgaire ; la cloche des morts y sonne sans qu'à peine on se demande pour qui ; la vie des hommes de bien y dure moins longtemps que la fleur de leur chapeau, elle est finie avant d'être flétrie. » (p.401)

Une citation qui pourrait servir : « L'homme fut autrefois le favori du Créateur, ainsi que le chante le psalmiste royal. « Dieu l'a placé un peu plus bas que les anges, et l'a couronné de gloire et d'éclat ; Dieu le fait régner sur les œuvres de ses mains, et a tout mis sous ses pieds. » Oui, il en fut ainsi autrefois, mais aujourd'hui l'homme est-il toujours le seigneur de la création ? Regardez-le — ah ! Je vois la peste ! Elle a investi son corps, s'est insinuée dans sa chair, s'est amalgamée à lui, a obscurci son regard qui scrute les cieux. O homme, couche-toi sur la terre fleurie ; renonce à ton héritage, il se résume désormais à cette petite cellule dont se contentent les morts. » (p.448)

L'homme seigneur de la création n'existe plus.

Le dernier homme se retrouve dans un monde vide et sans voix.

Une année sans été. Au bord du lac, cette année-là, il fit franchement mauvais. Effet papillon : un volcan bien lointain

The eruption of Mount Tamboro in Indonesia in April 1815 sent clouds of volcanic ash billowing into the upper atmosphere. The sun was obscured; levels of rainfall increased and temperatures fell. The summer of the following year was thus dismal and damp, with low temperatures and torrential rain causing disastrous crop failures throughout North America, Europe and Asia. For many living on the other side of the world to the eruption, the reason for the disturbances in the weather would have been a mystery, but one that lent a sinister and perhaps even a supernatural quality to the need to light candles at midday as darkness descended, and the sight of birds settling down to roost at noon. The discovery by scientists of large dark spots on the sun in the same year added to the growing sense of unease and impending doom, as reflected in

Lord Byron's apocalyptic poem *Darkness*, written in Geneva in July 1816. - See more at: <http://www.bl.uk/romantics-and-victorians/articles/mary-shelley-frankenstein-and-the-villa-diodati#sthash.70VHfmhw.dpuf>

vendredi 16 octobre 2015

Ce ne serait pas mal de commencer le spectacle par des considérations climatiques ; il faisait vraiment mauvais cet été-là. « Fade, brisant et sombre ».

Si tu ne peux plus faire de spectacles, écris un portefeuille de projets à l'usage des jeunes générations.

Nos "penseurs" déclinistes sont la preuve manifeste du déclin intellectuel de la France.

samedi 17 octobre 2015

Hier, un déjeuner comme d'anniversaire, au Tournon avec Julia. Une certaine allégresse, allez savoir pourquoi.

Soirée plombée par *Les Géants de la montagne*, malgré la lumineuse Dominique Reymond.

Enfin quelques signaux depuis Lausanne...

lundi 19 octobre 2015

Alain à dîner hier soir. Nous essayons de ne pas baisser les bras. Relancer Quesne ? Mathilde ? Macha ? Pour faire quoi, au fait ?

mardi 20 octobre 2015

Polémique autour de l'article de Timothy Snyder sur le génocide écologique. Importance du biotope (Lebensraum).

mercredi 21 octobre 2015

Attention : j'ai toujours eu l'esprit ailleurs.

Attention : je n'ai jamais été fortiche pour attirer l'attention sur moi.

vendredi 23 octobre 2015

Hier déjeuner avec Nicky qui continue à écrire sur toutes ses scénographies (hormis celles qu'il a faites avec moi, ce qui me froisse sur le moment) : il écrit avec humeur, mauvaise humeur même, contre la trahison : tout un chacun qui écrirait sur son travail est un traître... Toute photographie d'un décor le trahit ; ça donne de l'énergie pour écrire. Quelque chose à défendre. Mais pour avoir quelque chose à défendre, il faut se sentir attaqué.

lundi 26 octobre 2015

J'aime bien l'idée que ce que nous appelons « l'application tf2 » devienne un véritable travail artistique. Mais il ne faut pas seulement regarder en arrière.

J'écoute à la radio des écrivains parler d'eux-mêmes. Leur affectation. Comment arrivent-ils à parler ainsi à la première personne et avec tant d'affectation. Oui, une question d'affectation. « Je travaille sur la vie, en général, la mienne. »

Ventree de films avec Léonard. Le cinéma vous assomme.

Depuis combien de temps suis-je désœuvré ? Depuis qu'il n'y a plus de spectacle sur le métier. Je passe ma vie (sens fort) à essayer

d'en mettre (des spectacles) au monde sans pouvoir y réfléchir vraiment, sans mise à l'œuvre. Et sans spectacle au programme, je ne sais plus rien faire, je ne sais pas quoi lire ni comment. Du coup, une susceptibilité à vif. Le boxeur qui prend des coups (je sors de l'exposition Scorsese) jusqu'au KO. Je ne suis pas loin du KO. Terrible quand on ne peut plus rendre coup pour coup. Vaut-il mieux être mis KO ou se suicider ?

Nous vivons artistiquement (pas seulement artistiquement) une période de glaciation. Ainsi les trucs indigents vus récemment (les « collectifs » qui ne collectent que leur propre banalité).

dimanche 1^{er} novembre 2015

Retour à Paris après une escapade à Grabels pendant laquelle j'en ai profité pour avoir 70 ans. Je n'arrive même pas à écrire la chose sans vertige. J'ai marqué le coup en lisant la biographie de Musil par Frédéric Joly. Pas une marrade (ni la vie de Musil ni cette terne biographie). C'était peut-être pour en finir avec l'auteur de *l'HSQ* ? Je me rends compte que pendant toutes ces années (depuis les années 60) de musilianisme vague, je n'avais jamais eu la curiosité de m'informer plus que ça sur la vie de Musil. Je savais que ça avait été dur, la misère parfois, puis l'exil mais à ce point. Je ne ressorts pas intact de ce gros livre : ma sympathie pour l'écrivain n'est pas ravivée. Dommage que le Joly reste très extérieur aux questions que la littérature de Musil se pose à elle-même : il récuse pour *l'HSQ* l'idée que je caressais encore dans les années 70, sans doute à la suite de Blanchot, de l'impossibilité foncière de ce roman. Pour lui, ce sont les empêchements matériels, extérieurs au travail, et la

mort brutale de l'écrivain qui font que le livre est inachevé... Mais ce n'a pas la prétention d'être un livre de poïétique romanesque.

lundi 2 novembre 2015

Tout ce qui peut être techniquement réalisé le sera, dit à peu près Gabor. J'entends à la radio un bien pensant elluliste qui dit que l'homme est toujours le même depuis la nuit des temps « dans son intérieur ». J'apprends que c'est un protestant, à la recherche de la signification de ce qu'il vivait, comme Ellul. La critique de la technique du point de vue de la foi chrétienne. Tu as la solution dans le problème. Une espérance... L'espérance, quel mot ! Le croyant peut s'appuyer sur une altérité. L'homme pris dans la technique, dans le système technicien est aliéné dans ce système. Il faut une altérité, même fantasmagique.

Apologie de la non puissance, encore plus fortiche que la non violence. Jésus va nous sauver de la technique. Bon à tout faire, celui-là. Ajoutez-y un peu de contemplation et de lenteur, et vous serez heureux.

Il suffit d'y croire.

Prendre de bonnes résolutions en changeant de dizaine. En finir avec le théâtre puisque c'est aussi ce à quoi il m'invite (sans invitation, du reste. Cela se fait dans l'indifférence).

Trois ans après. Art et Science : je lis dans Nature un papier sur la collaboration de Peter Galison avec William Kentridge pour *Refuse the Hour* qui vient d'être présenté à la BAM. À Avignon ce devait être en 2012 (*La Négation du temps*).

In William Kentridge's multimedia chamber opera "Refuse the Hour," the concept of tempo rubato, or stolen time, is taken to mad-scientist extremes. Words in the Berlioz aria "Spectre de la rose," sung by Ann Masina, are surreally elongated against a backdrop of speedometers, Leonardo da Vinci-like diagrams, bike wheels and megaphones.

mardi 3 novembre 2015

Hier soirée pour les adieux de Debroux et Banu à *Alternatives théâtrales*. J'arrive dans la salle, en retard, quand Georges annonce la lecture de mon texte. Je ne m'y attendais pas, mais j'écoute avec satisfaction la comédienne lire ma lettre qu'elle a pourtant coupée à tort et à travers, selon moi. Le numéro est payé (thèmes : l'amitié et l'argent) par le TNS et le Théâtre national-Bruxelles. Cela se sent. Il faut des amis qui aient de l'argent ou, pire, ceux qui ont l'argent ont notre amitié). Bravo l'indépendance éditoriale. Au moins ma contribution est celle d'un homme libre.

Si le théâtre m'abandonne, vais-je devoir faire écrivain ? Mais pourquoi voudriez-vous qu'à 70 ans j'entame une carrière d'écrivain ? Je n'ai jamais pu adhérer au moindre état social (profession mais pas seulement, quelque rôle que ce soit) : j'aurais pourtant pu me dire écrivain. Ça m'aurait bien plu. Trop de souffrances.

mercredi 4 novembre 2015

Derrière l'écran, l'algorithme.

Déjeuner au Zimmer avec Laurent Ch. Une familiarité, quelque chose de rassurant, de *heimlich*, ce sentiment d'avoir quelque chose

en commun ou d'habiter par moments au même endroit. Une exigence aussi?

vendredi 5 novembre 2015

Hier soir au Balzar Alain Fleischer et Alain P. Font leurs affaires. Étant sans établissement, je ne sais pas ce que je fais là. Il ressort que le colloque aura lieu au Collège de France (ce que voulait, comme un gosse, Fleischer) et qu'Alain et moi pourrions faire une œuvre pour l'installation du Palais de Tokyo. Juin 2017.

Un peu de radotage de part et d'autre pendant la conversation.

Quelle épingle ai-je à tirer de ce jeu ? Je ne vois pas très bien comment sauver mon TNP... L'idée serait de prendre appui, côté artistique, sur le Fresnoy où j'ai quelque légitimité, sachant que celui-ci n'aura pas un rond à mettre dans l'affaire. Comment partir du détournement artistique d'une application. Détournement d'application.

Conversation sur l'argentique, finalement.

Un peu vieillot, tout ça : un risque.

dimanche 8 novembre 2015

Secoué par les deux « surprises » du oui-quinde. Vendredi soirée « improvisée » avec gens de théâtre, mes amis, et hier chez Agathe, famille et amis chers, remontant à ma plus haute antiquité, comme j'aime dire. Pas l'habitude d'être fêté. Émotion garantie. Sentiment d'être apprécié (aimé). Cela me sort de l'état de déception qui est mon état normal.

lundi 9 novembre 2015

Petit effet gueule de bois après la fête. Mais je force le barrage de la névrose et commence à ranger mon bureau... Entropie, entropie quand tu nous tient.

Lévy-Leblond me donne une idée de sujet dans notre série Art&Science: Hedy Lamarr. actrice et scientifique à l'origine du GPS. *Née le 9 novembre 1914 à Vienne (Autriche-Hongrie), Hedy Lamarr - de son vrai nom Hedwig Eva Maria Kieslera - s'est fait connaître pour son rôle dans le film Extase, (1933), où elle osa jouer un orgasme entièrement nue. Un tollé qui suscita l'indignation du Pie XII et érigea celle qu'on appelle « la plus belle femme du monde » au rang de star mondiale.*

Séductrice, actrice et productrice, Hedy Lamarr a multiplié les conquêtes et s'est mariée à six reprises. Parmi ses amants figurent notamment Orson Welles, Charlie Chaplin, Clark Gable, James Stewart ou le très célèbre Marlon Brando. D'après elle, « en dessous de 35 ans, un homme a trop à apprendre » et elle n'avait « pas le temps de lui faire la leçon ».

Au-delà de sa carrière d'actrice, Hedy Lamarr était aussi une grande femme de science. En témoigne le système de codage des transmissions appelé également de spectre qu'elle inventa en 1941, dont le principe de transmission sera, des années plus tard, utilisé pour mettre au point le GPS.

Après une série d'échecs au cinéma, Hedy Lamarr a mis fin à sa carrière à la fin des années 50. S'en suivent plusieurs décennies où elle dilapidera sa fortune et multipliera les opérations de chirurgie esthétique avant de s'éteindre le 19 janvier 2000 à l'âge de 85 ans.

mardi 10 novembre 2015

Il faudrait que je me mette à l'intermède *CJ*. Pourquoi Jobs m'agace et avec lui la culture californienne: c'est à cause de l'abus chez eux du mot révolution. Jobs n'avait que cela à la bouche. Pour moi le mot était quasiment sacré et avait une autre signification, plus politique, que chez le fondateur d'Apple, de l'entreprise la plus riche du monde. et il faut bien reconnaître que c'est la révolution numérique, l'informatique grand public aussi qui a changé le monde et opéré ce que personne n'hésite plus à appeler une révolution.

mercredi 11 novembre 2015

Avec *Prométhée 21* (et l'ensemble des projets), je me fais l'effet d'être saisi par le syndrome Claude M. S'agiter pour rien. Ce qui revient à faire du relationnel parfaitement vain. Faire des moulinets.

Joyeuseté:

En Californie, les voitures vont conduire toutes seules. Et le dernier obstacle à franchir pour les constructeurs semble moins technique qu'éthique : quel GPS permettra à une voiture de choisir, en cas d'accident inévitable, entre la route où elle tuerait cinq personnes, et le trottoir qui lui permettrait d'éviter le groupe, mais où elle tuerait un passant ? De même, quel capteur lui fournirait le critère pour départager entre tuer cinq personnes et foncer dans un mur, entraînant la mort de son passager ? La résolution de ces dilemmes conditionne la viabilité de toute «intelligence artificielle». Car la technologie, en atteignant le seuil de l'indépendance vis-à-vis de l'intelligence humaine, nous contraint à inscrire en elle les principes moraux dont jusque-là nous ne recueillions le témoignage qu'à travers leur application au cas par cas, une fois passé le filtre de la délibération.

Le problème, c'est que si les sondages entrepris par les constructeurs automobiles montrent que les gens sont à peu près tous d'accord sur la validité de la morale utilitaire qui enjoint, entre deux maux, de choisir le moindre (tuer une personne plutôt que cinq), personne n'achèterait une voiture qui, dans certains cas, suiciderait son passager, même pour le plus grand bien de tous (1).

Aussi sophistiquée soit-elle, une machine ne pourra jamais délibérer : elle peut gagner aux échecs (Deep Blue), pas à la morale (Terminator).

jeudi 12 novembre 2015

On nous les court avec le centenaire de Barthes. C'est à croire qu'il est devenu une de nos mythologies. Je ne l'ai jamais aimé, cet homme-là. Trop précieux, trop intelligent pour être un écrivain. Au demeurant, on ne sait jamais où le mettre. Écrivain? Il y a de l'hésitation, on le sent bien, on dit sémiologue, linguiste, essayiste. Philosophe? Retoqué: sa pensée est trop polymorphe (touche à tout); il n'a même pas de système ! Essayiste, c'est ce qui convient le mieux. Autre définition: l'homme qui a failli écrire un roman. En fin de compte, un professeur. Chaire et séminaire, tout ce que j'aime!

Quelqu'un dans le journal parle des « allures de la vie »: cela me paraît judicieux de remarquer que c'est une vie de malade qu'il s'est faite et combien il a été marqué par la vie de sanatorium. Un truc de reclus. C'est une manière de rendre compte du côté douillet de son œuvre? En tout cas, c'est un moderne, contrairement à ce que les néo-cons de la critique littéraire, genre Compagnon, veulent nous faire croire. Reste que je n'ai pas du tout envie de le relire. La peur du confinement.

Vico a vraiment écrit que *humanitas* venait de *humare*? À propos d'ensevelissement, Antigone suite : c'est au cœur du film *Fils de Saul* qui a tous les suffrages. C'est curieux, si l'on se souvient des polémiques autour de la « représentation » ou fictionnalisation de la Shoah. Le héros, membre d'un Sonderkommando, veut donner une sépulture au petit enfant qu'il veut croire son fils... Pour démentir la phrase célèbre (je ne sais plus de qui), selon laquelle c'est la mort qui a été tuée à Auschwitz.

Il y a deux sortes de sculpteurs: les tailleurs et les modelers. Quand je faisais du théâtre, j'étais plutôt du genre tailleur. Je taillais dans mes partitions. Pourquoi est-ce que je dis ça?

De ne plus avoir véritablement de projet (est-ce que j'aime ce mot? Aurait-on dit à Beckett: « quel est votre prochain projet? »), je suis dans le vide. Je ne sais même plus lire, puisque je n'ouvrais un livre que pour y chercher quelque chose à voler pour le spectacle. Maintenant je suis pris de vertige : on peut tout lire, c'est interminable. On ne sait même plus pourquoi. Donc c'est la panne. Mais la lecture n'est pas la seule à être touchée. C'est toute la vie qui est arrêtée, impossible.

Je vois comment faire avec l'application; en cours de route des solutions viendront pour rendre l'ensemble un peu moins scolaire. Ce sur quoi je devrais incontinent avancer, c'est sur l'intermède de *CJ*. D'abord un problème de format. Je tablerais sur 10 mn maximum. La thèse : répondre à l'idée qu'avance Jobs (qui constitue le cœur de la campagne de lancement du Mac) que 1984 ne marque pas la victoire de Big Brother mais qu'au contraire le MacIntosh est synonyme

d'émancipation de l'individu, etc. Plus de trente ans après, ou à peine plus de trente ans après, le paysage a changé. Jobs est un homme du XX^e siècle, et un Californien qui ne veut pas voir la part maudite de la révolution numérique. Ne veut pas la voir ou n'a pas intérêt à la voir et à le dire puisqu'il doit vendre ses produits. Mais il y a peut-être une limite à sa vision (le visionnaire et son horizon). Ce n'est pas *Big Brother* mais les *Big Data*.

Donc parler de l'homme aux prises avec les algorithmes, l'homme objet d'une surveillance généralisée. Mais il faut aussi rendre intelligible la deuxième partie qui suppose connue la conférence de Stanford et le *Whole Earth Catalog*. Il est possible d'introduire ces motifs quand nous montrerons que Jobs est un homme du passé. Depuis qu'il a été possible de prendre une photographie de la terre à partir de l'espace.

Conversation à plusieurs voix? Lesquelles?

Macron a l'aisance d'un Steve Jobs, dit le journal.

vendredi 13 novembre 2015

Un vendredi 13 : il faudrait en profiter pour reprendre tout ce que j'ai négligé, ce qui aurait dû m'intéresser mais ma paresse, une fois de plus, avait été plus forte. Par exemple nous avons eu quelques morts mémorables. Ricœur: mais qu'ai-je à dire de Ricœur que je crois avoir compris sans le lire beaucoup? Je me méfie des pensées qui expliquent tout à partir de pas grand-chose (le désir mimétique qui explique l'adultère et les totalitarismes; le bouc émissaire avec quoi tu viens à bout de l'histoire du XX^e siècle). Je me méfie de la pensée tout court : suffisante. Mais je me répète. Glucksmann? M'en suis assez peu préoccupé, choqué du plagiat de Lefort, *L'Homme en*

trop comme modèle (source plutôt) de *La Cuisinière et le mangeur d'hommes*. Je me souviens d'avoir lu *Le Discours de la guerre* avec curiosité mais je ne me souviens de rien (je mets ça sur le compte de ma mauvaise mémoire...). Évidemment aussi, je me suis précipité sur *Cynisme et passion* puisqu'il y est question de Montaigne. Qu'est-ce que j'y ai glané? Je ne sais pas mais si je devais honorer fou saluer la mort de Glucksmann, c'est le livre que je ressortirais de ma bibliothèque. Par ailleurs, il s'est chargé à notre place, de manière un peu brouillonne, de faire une agitation politique somme toute salubre. Ce devait être une psychologie avide de visibilité (ce que je ne suis pas certain de bien comprendre). Exister, c'est être vu, je sais bien. Ma difficulté avec Glucksmann, c'est qu'il écrivait très mal. Ça compte, l'écriture : la preuve, Foucault est dans la Pléiade; ce n'est quand même pas à cause de ses idées mais parce qu'il est lisible (ce que n'est pas Glucksmann). Dans le temps, on se disait que la littérature avait été dévorée par les sciences dites humaines et par le besoin de savoirs objectifs (tu parles!): Lévi-Strauss et Foucault dans la Pléiade sont une espèce de revanche. Bon, je sais, il y a un contre-exemple avec d'Ormesson (mais qui peut lire des choses pareilles, à part quelques oisives des beaux quartiers en mal de sentiments?)

Camisole. Je range mon bureau ; je suis vraiment bloqué (arrêté, interdit), incapable depuis des mois de réinstaller un store ou de classer des livres pour les lettres dans la bibliothèque. Est-ce que je sais pourquoi? Faire l'histoire des mes empêchements : ouvrir le courrier de la banque, savoir combien j'ai d'argent sur mon compte. Je remets à plus tard, mais (et) avec angoisse (anxiété). Sens de l'entro-

pie. À propos d'entropie, je me tourne à nouveau vers Thomas Pynchon dont j'ignore ce que j'attends de lui...

Je range mon bureau: depuis la fin octobre, la biographie de Musil est sous une pile des livres à l'ordre du jour. Ce fut la lecture que je fis pour passer le cap des 70 ans, pour marquer le coup, comme je crois l'avoir dit. J'y reviendrai. En attendant, des préoccupations plus prométhéennes. Je lis un article sur le réchauffement: « dompter le climat, un rêve de toute puissance. » En plein dans le mille. S'en sortir par la technique plus que par la vertu (sagesse, raison, comme on veut : difficile de se limiter, même si cela ne peut faire du mal). Il s'agit de savoir si l'extraction du CO₂ de l'atmosphère terrestre sera possible ou non, et à relativement court terme. On pourrait aussi modifier l'albédo terrestre en injectant de grandes quantités de dioxyde de soufre dans la haute atmosphère. Pas fastoche : il faut transporter là-haut des millions de tonnes de soufre. Mais l'idée de ce parasol est belle. Et attention poètes et enfants, la couleur du ciel changerait. Plus de bleu mais du gris blanchâtre et les couchers de soleil seraient rouges...

Envoyer dans l'espace de grands réflecteurs semble compliqué. Et on ne peut contrôler les effets de l'occultation d'une partie du rayonnement solaire. Et si ça casse le cycle des moussons, par exemple? Alors ensemençons ou fertilisons les océans en fer (par solution ferreuse à la surface) : on pomperait ainsi du CO₂ de l'atmosphère mais pour combien de temps? Et quels seraient les effets indésirables de cette fertilisation? On n'en sait rien. Reste la solution du piège tendu au carbone: on fait pousser de la biomasse (arbres, plantes, etc), on la brûle pour produire de l'énergie et on capte le CO₂ en sortie d'usine et on le stocke dans le sous-sol. Le tour est

joué. À condition de trouver les millions d'hectares (400?) nécessaires à l'opération. Sachant aussi que la demande mondiale de nourriture devrait doubler dans les cinquante ans à venir. Il faut peut-être préférer les arbres synthétiques qui bouffent directement le gaz carbonique dans l'atmosphère : très cher pour le résultat escompté.

Le plus simple est certainement de laisser dans le sous-sol charbon et pétrole. Mais ce n'est pas très excitant, n'est-ce pas Prométhée? —et que faites-vous de monsieur Kriegler qui propose de broyer des roches pour absorber du CO₂ par météorisation?

samedi 14 novembre 2015

Vendredi 13: attentats Stade de France, République, Bataclan. J'ai eu pour principe (peut-être l'ai-je déjà écrit plusieurs fois) de ne pas parler de l'époque et particulièrement de discourir sur la politique, de la même manière que j'ai fini par éliminer la vie privée (la mienne). Parce que je n'ai pas grand-chose à dire de l'une et de l'autre. Les événements politiques, je ne saurais en dire plus ou mieux que je ne ferais au café du coin, et quant à ma vie privée, outre que je répugne à la psychologie, elle me paraît bien insignifiante, air connu.

Donc je n'ai essayé de parler que de mon travail quand j'en avais. Mais les attentats de janvier comme ceux-ci s'en prennent au citoyen, bien sûr, mais c'est aussi à l'intellectuel (ou l'artiste) libre qu'ils en ont. Que faire? Le djihadiste est un ennemi personnel, si je puis le dire sans être ridicule.

Un bouton sur Facebook pour indiquer que l'on est sain et sauf.

dimanche 15 novembre 2015

Comprendre la radicalisation; la tentation du pire (plutôt que de rouiller dans sa cité) avec alibi idéologique.

Hébètement : nous apprenons que ça tire dans Paris en sortant du cinéma après avoir vu le film le plus délicat (*Notre jeune sœur*), qui préparait mal à l'horreur.

Samedi une ville qui a peur, enveloppée d'un étrange silence, celui de la mort. Qui a peur ou qui laisse gagner son émotion, qui retient quelque chose. Les plus hautes autorités nous disent que nous sommes en guerre, mais nous sommes une nation qui ne sait pas ce que cela veut dire, qui a vécu une époque de paix, même la guerre d'Algérie n'en était pas une. Les morts de vendredi ne sont pas morts pour la France: tout le monde ici sait qu'ils sont morts pour rien. Les terroristes ont le génie du mal : ils savent qu'il est intolérable de mourir quand on va écouter de la musique, boire des coups aux terrasses des cafés ou assister à un match de foot.

S'attaquer à ce qu'on pourrait appeler la vie heureuse, une vie qui ne croit en rien. Ce sont des mécréants qu'ils tuent.

Aujourd'hui la vie semble reprendre ses droits: des gens dans les rues, aux terrasses: on a même pas peur ou on oublie déjà, courage et lâcheté, les deux. Ce qui était beau hier: la file des gens qui veulent donner leur sang. On nous a pris du sang on en redonne.

En rangeant de vieux journaux, je retrouve l'exploit dialectique de Badiou après Charlie, « Le Rouge et le tricolore ». On attend avec impatience ce qu'il va inventer après le 13 novembre pour réactiver l'idée communiste.

lundi 16 novembre 2015

« Je suis Paris »

Cible bien choisie d'un mode de vie hédoniste, d'une jeunesse dont, comme disait Joffrin, « la tranquille indépendance à l'égard des traditions et des préjugés insupporte les fanatiques ».

La mort n'est qu'un début, une vie vers le paradis.

mardi 17 novembre 2015

Combien de temps encore vais-je me laisser martyriser par le théâtre et ceux qui y ont le pouvoir?

mercredi 18 novembre 2015

Comment occuper une insomnie ? 2h19, la chatte gratte la moquette et me réveille. Je la serre dans la cuisine et me recouche, yeux ouverts pour un long moment. Occasion de revenir sur la conversation avec Baudrillard hier après-midi au Bullier. Tout est de la faute de mon insuccès. Si plus personne ne veut travailler avec moi, ce n'est pas de la faute de VB. Certes. Mais durant ces heures nocturnes j'essaye de ne pas ruminer mon infortune. Il faut être palliatif.

S'agissant de l'intermède de *CJ*, plusieurs solutions s'offrent à nous: une conversation, genre *Achat du cuivre*, entre le Metteur en scène, le Comédien, le Dramaturge, etc. Ou la parodie d'une émission de radio ("La Table d'hôte"). Enfin, et de manière sans doute plus cohérente, c'est Jos seul qui parle.

Mais parle de quoi?

Pour que l'acte sans paroles soit intelligible, il faut « présenter » la conférence de Stanford (citer des bouts) qui contient aussi l'allusion au *Whole Earth Catalog*.

Ensuite cet intermède peut être l'occasion de critiquer la thèse de Jobs : 1984 n'est pas la victoire de Big Brother. 30 ans après, c'est

Big Data. Ce n'est pas (seulement) l'homme libéré, augmenté mais l'homme algorithmé.

samedi 21 novembre 2015

Comment ne pas être dépassé, du passé?

dimanche 22 novembre 2015

Le meurtre est la logique de la croyance.

Ou bien: qu'est-ce que je comprends quand on parle de l'amour de la mort.

lundi 23 novembre 2015

En quoi un spectacle sur Mary Shelley m'est-il indispensable?

Prométhée ou Icare? Je me rends compte que je n'ai jamais lu *Dædalus or Science and the Future* (1923) de J.B.S. Haldane à qui Russell répond dans *Icarus or the Future of Science*.

mercredi 25 novembre 2015

Totale perdition. Fautes d'inattention (ou dépérissement cérébral?). Il vaudrait mieux parler de distraction. Gros délabrement en tout cas. Je vis comme le chat (chatte): dormir un peu tout le temps avec des piques d'excitation (moins violentes que chez la bête). Manger un peu. Somnoler beaucoup.

Pataugé toute la journée parce que j'avais un cv à envoyer. Je n'aime pas l'idée de cv. Toujours à sécher sur cet intermède (je n'ai même pas d'argent pour financer l'enregistrement). Pour chercher

des idées, j'ai commencé à feuilleter *Whole Earth Discipline* de Stewart Brand. Prométhéisme.

Hier déjeuner avec Madlener. Je m'y rends malade comme un chien. Je suis incapable de rien ingurgiter ; j'arrive à peu près à parler et trouve un interlocuteur ouvert à mes rêveries (si seulement). Il est prêt à « mettre à disposition » ses ressources. Dans notre projet (*Prométhée 21* n'est décidément pas un bon titre), il manque un théâtre qui l'abrite et le promeuve. Une paille, faille, ce qu'on veut. M. me dit qu'il doit voir la ministre pour lui exposer les vues qu'il a sur le TCI. Il est prêt à parler avec Baudrillard et sondera le cœur de Nordey... Le tout reste nébuleux.

« Quelle angoisse! ». Ému l'autre soir en entendant la voix de Biette à la radio parlant de Grémillon. Le commerce avec les morts. « Gabin n'a jamais été aussi bon que dans *Remorques*, etc. ». L'humanité derrière le personnage, je n'ai pas bien compris.

Qu'est-ce que prendre les choses à cœur? Ce que je n'ai jamais su vraiment faire, peut-être. Le théâtre, je l'ai pris à cœur, non? Aujourd'hui j'ai à cœur de continuer bien que le théâtre que je fais soit devenu impossible parce que je ne l'ai pas imposé vraiment (pas de réussite). Je n'aurais plus qu'à en défendre la mémoire?

Sans spectacle à faire, je suis tel que je ne sais plus ni lire ni écrire. Je suis une plaie à vif. Mais le monde, ma ville sont à feu et à sang; c'est plus grave.

vendredi 27 novembre 2015

Insomnie occupée par l'invention de l'intermède. Et si on disait que nous regardons sur Youtube le teaser du spectacle (« tu as posté le teaser sur Youtube? Il y a des réactions »), etc.

dimanche 29 novembre 2015

Pour ne pas dévisser complètement, s'accrocher à Mary. Après tout, c'est de la littérature. De part en part. Le côté *Décameron* qui préside à l'élaboration (imagination) de *Frankenstein*: les circonstances météorologiques de cet été très particulier. Pas de raison de mettre le nez dehors, donc Byron propose à chacun de raconter une histoire fantastique.

MARY : ce fut un été humide et rigoureux, et la pluie incessante nous confinait des jours entiers à l'intérieur de la maison.

lundi 30 novembre 2015

Hollande invente la justice climatique (je ne sais pas s'il est l'auteur de la formule...)

Sussi propose qu'on se lance à l'automne 16 avec Alain en demandant des salles à la Cité Internationale. Il va falloir réfléchir vraiment à ce dont il peut être question (contenus).

mardi 1er décembre 2015

Hier soir à déconner au Cnt sur les dramaturgies plurielles. J'essaie d'être antipathique; je ne suis pas certain du résultat. Je me vautre dans le négatif, plus que d'habitude. J'ai épousé (couché avec) le négatif de mon époque. Je suis le théâtre en négatif. Surtout n'adhérer à rien. Rien à défendre non plus.

—sauf ma peau.

Auparavant je passe au pot de départ d'André Mondy à Chaillot. Effet temps retrouvé garanti.

Olivier Roy : « Le djihadisme est une révolte générationnelle et nihiliste ».

En savoir plus sur
http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/11/24/le-djihadisme-une-revolte-generationnelle-et-nihiliste_4815992_3232.html#xLUMB9jw-ByP6DgVU.99

Marcel Gauchet : « Le fondamentalisme islamique est le signe paradoxal de la sortie du religieux » Qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour ne pas balayer devant sa porte.

En savoir plus sur
http://www.lemonde.fr/idees/article/2015/11/24/le-djihadisme-une-revolte-generationnelle-et-nihiliste_4815992_3232.html#xLUMB9jw-ByP6DgVU.99

samedi 5 décembre 2015

Sans concession: il n'y a pas de quoi être fier quand on ne peut faire autrement.

Je lis hier soir le prospectus de l'Ircam après avoir parlé avec Pierre (je cherche des idées et à comprendre où il en est, un peu en vain). J'essaye de voir comment nous pourrions collaborer l'Ircam et moi. Madlener me relance; c'est comme si j'avais en un prix au Concours général, tant j'ai besoin d'un peu de sollicitude. C'en est pitoyable. Montagnes russes, chaud et froid, douche écossaise: la veille, Macha me parle à peine, Angot m'envoie bouler; aujourd'hui Madlener

m'écrit que Nordey admire beaucoup mon travail, ça vaut la légion d'honneur, non ? Fragilités.

Il faudrait vraiment que j'avance sur le spectacle lui-même (ainsi que sur le TNP...)

mercredi 9 décembre 2015

Retour de Grenoble. Bredouille comme devant (99% de chances). Il faudrait, pour un lever de rideau, faire un florilège d'appels à projet du ministère. Mais moi, je ne parle pas couramment la novlangue.

Voici ce qu'on nous propose, voici où nous en sommes; à propos de *Phares* (place de la concorde): *une oeuvre "made in France", éco-responsable, innovante et offerte à tous*. Là gît tout le pataquès de l'époque. Vous voulez peut-être en savoir plus? *Sur la Place de la Concorde :*

Chaque visiteur peut transmettre le battement de son cœur via un capteur connecté à l'œuvre PHARES qui s'illumine en direct au propre rythme de son pouls. Place de Concorde, 75008 Paris. De 19h à 20h, jusqu'à dimanche 13/12.

J'ai vraiment manqué d'à propos en n'ayant même pas, comme Les-cot, l'idée d'un spectacle qui aurait pu « entrer en résonance » (la journaliste) avec la Cop 21. C'est ignorer ce que c'est qu'un théâtre engagé.

Cette nuit pendant l'insomnie, en partie due à l'obligation d'écrire quelque chose à Madlener sur le spectacle à faire, j'essaie de jouer un peu les créateurs... Il y a quelque chose à faire de la circonstance climatique qui a présidé à l'invention (sic) de *Frankenstein*. Cet été

pourri (assombri) par les poussières d'un volcan indonésien qui vous croître nos amis chez eux. De là à se dire, modo decameronico, qu'on pourrait se raconter des histoires, chacun une, il n'y a qu'un pas. Et pourquoi pas des histoires de fantômes (*Gespensstergeschichte*), de morts-vivants, de vampires? Il faudrait imaginer un prétexte dans le genre: les comédiens sont enfermés,-où, chez eux? dans le théâtre? c'est tout un- et chacun invente une histoire (et donc la met en scène, en se servant des autres). Ils font ainsi des petites formes: on pourrait à la limite faire évoluer le spectacle, par emboîtements, l'augmenter au fur et à mesure. Je dis cela pour ne pas paraître complètement réaliste.

Quel genre d'histoires? Histoires de monstres. Histoires de créatures. Comment on fabrique des monstres? Jeanne inventerait ainsi l'histoire de *Frankenstein* (quel rapport imaginer à l'œuvre?). Un deuxième comédien (un avatar de Turing) pourrait raconter le *Human Brain Project*, monstrueux dans son hybride. Et quel type d'objet il produira? Un monstre? Peut-être pire que de vouloir « faire » un être humain. Plus dangereux. Trouver un mythe pour parler de ça. Quand la créature échappe à son créateur. La terreur.

Mais le sublime aussi. Tu sèmes le beau et récolte le sublime. C'est de cela dont il faudrait parler avec l'Ircam. Un musicien fait de la musique assistée par ordinateur, ou en invente une qui ne se ferait qu'avec la machine, et cela devient très violent (sublime?). Quelle est la limite de l'audible? L'idée aussi de la parodie (monstrueuse)

jeudi 10 décembre 2015

Cerisaie du tgSTAN hier soir à la Colline. Par les temps qui courent, notre phare lumineux qui éclaire *Le Monde* ne manque pas de rappeler l'actualité de Tchekhov : Hollande ne l'a-t-il pas cité dans son

hommage aux morts du 13 novembre rappelant qu'il faut « enterrer les morts et réparer les vivants ». Cette réparation des vivants est devenue la scie du moment. Et je ne vois pas le rapport avec *La Cerisaie*. Pas trop embarrassés par les codes traditionnels du théâtre, le groupe nous met le texte de Tchekhov (ou ce qu'il en reste) à bonne distance ironique et zigouille au passage toute nostalgie, c'est déjà ça. « La vie est passée » mais au fond elle continue. Mais peut-être la pièce est plus forte que ce traitement de choc et, dès que Lopakhine a racheté le domaine, ça se traîne un peu et le jeu (psychologique) reprend le dessus.

vendredi 11 décembre 2015

Que machin (Gutman) fasse un *Frankenstein* ne doit pas être trop grave. Il faudra quand même aller à la Cartoucherie?

De toute façon je ne veux pas faire un *Frankenstein*; c'est Mary Shelley (les Shelley) qui m'intéresse. Comment on est dépassé par sa créature. Est-ce que Mary a été dépassée par son livre (à cause du succès) ?

dimanche 13 décembre 2015

Élections: la France nous montrera-t-elle sa face hideuse?

Le 16 juin 1816, bloqués depuis trois jours par la tempête, les occupants de la villa Diodati lisent un recueil de contes fantastiques allemands : *Fantasmagoriana*. Byron lance alors à ses amis un défi anodin : chacun d'eux devra écrire une histoire de fantômes. La suite est connue, Polidori rédige *Le Vampire* et Mary Shelley enfante *Frankenstein*.

lundi 14 décembre 2015

Comment cela s'est passé.

Au commencement, il y a en novembre 2014 la proposition de Vincent Baudriller d'imaginer un spectacle pour Vidy, après la reprise de *Citizen Jobs* en janvier 2016.

S'ensuit une rêverie *in situ*, au bord du lac, pour laisser venir les idées (comment naissent les spectacles, difficile à dire); qu'est-ce qui va faire motif (ou motivation ou qui va nous faire bouger)?

Apparition d'abord de Mary Shelley : pas étonnant puisque c'est sur ces rives qu'elle a écrit *Frankenstein*. Comment on fabrique du vivant (à partir de la matière morte?), les relations qui peuvent être tragiques entre le vivant et l'artificiel sont des questions auxquelles notre théâtre s'est exposé depuis bien longtemps maintenant. Il est donc devenu impossible de différer la rencontre avec ce « Prométhée moderne ».

Le Léman est également associé au « Human Brain Project », projet qu'on peut dire prométhéen: il y a de la provocation, de l'hybris, de la démesure, peut-être de la transgression à vouloir simuler le fonctionnement du cerveau humain grâce à un superordinateur . J'aimerais inviter Alan Turing, un spectre qui hante mon théâtre, à me dire ce qu'il pense de ce projet qui pousse à l'extrême le désir qu'il avait de fabriquer « de ses propres mains » un cerveau, qui s'affranchirait de la finitude et de la mort humaines.

Donc: on retrouve un des nos « personnages » principaux : le cerveau. Le roman de Mary pose (plus ou moins en creux) la question du cerveau du monstre. La romancière n'est pas très précise sur les

modalités de fabrication du cerveau mais toute la fable est consacrée à ses apprentissages et à leurs ratés: comment, question actuelle, on fabrique des machines à tuer...

Mary est confrontée à la question du cerveau, rencontrée des lors que Victor Frankenstein veut créer du vivant et un être humain. On voit bien que c'est le cerveau qui rend humain ou inhumain. Que penser alors du projet Human Brain qui court-circuite le vivant en voulant produire un cerveau-machine qui n'ait plus rien à voir avec le corps et la mort, qui, à proprement parler ne sera pas vivant? Quel monstre sortira du laboratoire si l'affaire est conduite à son terme? En attendant, dans notre fable, Alan Turing vient se faire expliquer le projet par un chœur de chercheurs HBP. Une idée: après le passage de Turing, ils se suicident tous (à la pomme, bien sûr). Obsolescence de l'homme, vengeance (indirecte) de la machine. Vieille histoire.

Assis sur un banc au bord du lac, somnolant à demi, j'ai vu débarquer Hélène (oui, la Belle Hélène, encore un monstre, et sacré) échappée du *Second Faust* de Goethe, en fait arrivant d'une Silicon Valley post-humaine où la mort est pornographique: elle vient chercher une mort apaisée dans une Suisse qui rend possible le suicide assisté. Mourir ou ne pas mourir, cette question fait écho à celle posée naguère par *Ex Vivo/ In Vitro*: naître ou ne pas naître), ceci dit en passant.

Effectifs: trois comédiens et un chœur (peut-être composé de jeunes comédiens de l'école de La Manufacture).

Il se trouve que Jeanne Balibar entretient des liens étroits avec Mary Shelley et qu'elle tient à faire ce spectacle avec moi. En Turing *redivivus*, je verrais bien Jacques Bonnaffé (qui est d'accord si la pro-

duction arrive à surmonter des problèmes de calendrier qui se compliquent à mesure que nous tardons). Enfin je pensais à Dominique Reymond pour jouer (avec) Hélène (elle n'est pas du tout contre, mais il y a dans ce cas aussi, des problèmes de disponibilité).

J'ai parlé image avec Pierre Nouvel et scénographie avec Nicky Rieti, leur indiquant que pour le moment (mais je ne suis vraiment pas sûr de mon coup), je voyais tout ça se dérouler au fond du lac, une façon d'être chez les morts). À la fin, sur terre, sur la rive du lac, il n'y a plus que Roxy, le chien de Godard, qui célèbre les adieux au théâtre, (les miens, peut-être).

Reste, et ce n'est pas rien, l'univers sonore et musical dans lequel le spectacle devrait immanquablement se dérouler. Pour aller dans le sens de la thématique du créateur et de sa créature, j'imaginerais bien un musicien aux prises avec sa machine censé l'assister (MAO) et qui le déborderait, lui échapperait et même pourrait l'expulser du plateau... Ou pour le dire autrement, il serait intéressant que la machine nous assure le passage dangereux du beau au sublime (ce sublime est une question du romantisme de Mary). Une proposition: le compositeur écrit une musique qui relèverait du beau mais la machine lui retourne une musique sublime et qui terrorise. Je formule cela encore très maladroitement... Encore une autre formulation, tout aussi provisoire: comment un compositeur peut-il être persécuté par sa musique? Et comment rendre cela sensible?

Durée du spectacle: 1h48

Phrases glanées dans « Cerveau et imaginaire sociotechnique: genèse du Human Brain Project entre science et politique » de Francesco Panese.

Through incredible simulations this project will help us find new ways to diagnose and treat brain conditions; even opening the door to a new kind of computer- a computer that « thinks » and works the way we do. So congratulations,

« Comprendre la *vie* à travers les technologies d'information et de communication » (« Understanding *Life* through future ICT »)

À l'époque de la « cérébralisation du monde social », ce projet de « big neuroscience » a sans doute eu pour avantage compétitif de disposer, plus que d'autres, de ressources argumentaires pour convaincre de la crédibilité d'une corrélation hypothétique entre la «simulation du cerveau» comme promesse technoscientifique et un ensemble d'inquiétudes, d'espérances et d'intérêts sociaux, politiques et économiques des décideurs.

Cette caractéristique ordinaire des projets de *big science* a pour conséquence l'élaboration et la mise en œuvre d'une *rhétorique prophétique* qui vise à anticiper la possibilité d'un avenir meilleur en empruntant aux registres de l'espoir et de la promesse²⁵ •

Le HBP n'est pas unique en cela. Il s'inscrit dans une filiation de laquelle participe également le Human Genome Project, ladire « convergence nanotechnologies, biotechnologies, informatique et sciences cognitives » (NBIC) ou encore la biologie de synthèse.

Ces registres se situent sur un *continuum* qui va de l'ésotérisme à l'exotérisme : pertinence épistémique du projet, faisabilité méthodo-

logique et technique, rationalité instrumentale, bonne gouvernance de la recherche et de l'innovation, optimalisation des ressources, impératifs du marché, progrès technologiques, prospérité des parties prenantes, orientation adaptative des pratiques et des actions scientifiques, technologiques et sanitaires, impératifs environnementaux et de sécurité, ou encore, *last but not least*, l'amélioration de la santé et de la vie des gens, et même l'harmonisation de la conduite de la société.

Le HBP relève ainsi d'un imaginaire d'amélioration du présent extravagant par bien des aspects, un imaginaire sociotechnique qui repose sur l'hypothèse d'une corrélation entre innovation scientifique et technique et bien commun, une corrélation scellée par la « simulation du cerveau ».

We aim to build [the world's first Neuroscope based in Europe - it is equivalent to the Hubble Space Telescope to probe deep into the amazingly complex and inner workings of the brain. The Neuroscope will support a global collaboration centred in Europe to understand the human brain by simulating the causal chain of events from genes to behavior and the way these causal chains are broken in disease²].

We believe that critical mass has been reached in neuroscience, informatics, applied mathematics, computational biology, computational neuroscience, computer science, supercomputing, and neurotechnologies to begin such a project. We believe that understanding the brain and its diseases is one of the grand challenges for humanity and that the project will provide a meta layer of activity that will support and enhance the value of individual

research initiatives around the world by providing the possibility to integrate the myriad of fragments of data and knowledge into testable models of the brain.

« In this report, we argue that the convergence between ICT and biology has reached a point at which it can turn this dream into reality. » (HBP, 25 avril 2012, p. 13.)

The last twenty years have seen a rapid convergence between Information and Communications Technologies and the life sciences that has revolutionised our ability to observe and understand the brain. (HBP , 25 avril 2012, p. 19.)

S'il fallait synthétiser l'imaginaire sociotechnique d'amélioration du présent duquel émane le récit technoscientifique d'anticipation proposé par HBP , nous dirions qu'il participe d'une forme d'« eudémisme contemporain » (Rabinow et Bennett, 2012, p. 45) qui consiste à hisser la question du « bonheur » au sommet des priorités politiques et, surtout, à tenter de convaincre qu'il peut être atteint, en l'état, sur le terrain de la *big neuroscience*.

On peut dire en ce sens que les nombreuses promesses du HBP - qui servent de justification à son financement - façonnent un horizon « biopolitique » dans la mesure précisément où il promet de contribuer à la santé, à la richesse, à la sécurité et plus largement à la prospérité des populations et des nations, une tâche que la Commission européenne a trouvé l'occasion de déléguer, au moins partiellement, aux sciences et aux technologies du « cerveau ».

Professeur de neurobiologie à l'Open University et au Gresham College de Londres et frère aîné de Nikolas Rose, Steven Rose est

connu pour sa vigilance - et parfois sa véhémence - critique. Il a co-signé avec son épouse sociologue Hilary Rose, *Genes, Cells and Brains : the Promethean promises of the new biology* (Rose et Rose, 2013). Sur les critiques précoces du projet, voir aussi (Waldrop, 2012).

mardi 15 décembre 2015

Le cerveau de Frankenstein: la question est posée par le film de Whale (trouver aussi des choses sur Franz Waxman. Le crâne est recousu et disproportionné parce que plusieurs cerveaux ont été essayés.

dimanche 20 décembre 2015

Message de Jeanne relatant sa discussion avec Vincent : elle semble le convaincre qu'elle veut absolument faire notre spectacle, ce à quoi, apparemment, je n'étais pas parvenu ! Pourquoi ne me croit-on pas? Si je comprends bien, nous pourrions avoir la grande salle à la rentrée 2017. Ce qui laisse du temps, un soulagement. Tout à coup un peu de lumière, ou un peu d'air? *Licht* ou *Luft*? Vieille histoire.

Difficile de vivre méprisé. Cela est vrai pour tous les terrains de jeu. Besoin d'un tant soit peu d'estime. Qu'est-ce que tu fais quand tu ne disposes plus de capital symbolique? À la fin tu ne crois plus en toi.

La lutte définitive pour l'existence. *Kampf um Anerkennung*.

Honneth : Machiavel a été l'un des premiers à concevoir la vie sociale comme un domaine où les hommes s'opposent dans la défense de leurs intérêts concurrents. Cette vue est nouvelle par rapport à celle des théories politiques traditionnelles pour lesquelles l'homme est un *vivant politique* appelé à réaliser sa nature dans le cadre d'une collectivité politique ou cité, une thèse qui présuppose une conception téléologique de l'homme dont l'excellence trouve à se réaliser dans la vie politique et elle seule. Pour Machiavel, la vie sociale est caractérisée par un état permanent de rivalité et d'hostilité entre des sujets qui ont pris conscience du caractère égocentrique de leurs intérêts respectifs et qui, poussés par l'orgueil, cherchent des stratégies de succès toujours nouvelles. Ces hommes sont liés entre eux par un réseau d'actions stratégiques antagonistes ; ils sont dans un état de « *lutte perpétuelle pour l'existence* » et s'inspirent mutuellement méfiance et crainte. Machiavel a contribué à répandre la conviction selon laquelle « l'action sociale se déroule sur fond de lutte permanente des sujets pour la conservation de leur identité physique ».

(suite) À la mention de la famille, Hegel substitue celle de *l'amour*. L'amour est une relation affective qui garantit la reconnaissance de l'individu comme un être porteur de besoins concrets.

L'amour est la condition de la confiance en soi. Le droit, celle du respect de soi. La solidarité, celle de l'estime de soi. Le point délicat consiste évidemment à justifier le rapport entre les trois formes d'interaction sociale et les trois degrés de la relation pratique à soi-même. Pour cela, il faut en venir à l'aspect le plus dynamique de la reconnaissance, le seul qui explique pourquoi elle résulte d'une lutte. MOI: et la honte sociale?

Dépréciation, et autoréalisation. Mots à remuer.

État de mort artistique.

À propos de la reconnaissance: le social est intrinsèquement *conflictuel* et on ne saurait le ramener à une relation basée sur l'expérience d'une communication, fût-elle réussie. Cette nature conflictuelle devrait inciter à plus de retenue dans l'emploi d'une expression comme celle de « lien social ». Faire du lien! (Pour le vivre ensemble, évidemment).

lundi 21 décembre 2015

Pour sauver la nature, le mieux serait encore que l'humanité disparaisse. Nous pourrions bien nous sacrifier, non?

—deep ecology?

—vive Gaïa!

Après le cosmos, Dieu, l'Homme, quel sera le prochain référent. La Nature?

Rémi: Or, la science moderne, depuis Galilée et ses successeurs, et plus encore depuis Darwin, nous montre un univers impitoyable, une lutte constante où seuls les rapports de force décident.

La Nature nous excède (finaud).

Rémi Brague; assez drôle ce matin. Le lire sur la modernité avant la fin de l'année ? Je pense à ce que ce serait un obscurantisme éclairé. Le projet moderne ne peut pas permettre à l'homme de s'émanciper?

—si, si. Pour l'autodétermination. Je suis un homme des Lumières. Maximum de savoir, maximum de politesse.

Avec cette histoire de Gaïa, on tente à en revenir au cosmos des Anciens, comme un ordre dans lequel l'homme a à trouver sa place.

—C'est aussi une manière de se situer par rapport à un dieu, comme de la fin de l'Antiquité au Moyen-Age.

Rémi: Quant à l'humanisme, c'est compliqué. Le mot apparaît tard, vers 1840, pour désigner deux choses : d'une part, un fait historique, la redécouverte et le culte des textes anciens, grecs surtout, d'autre part l'idée selon laquelle l'homme est l'être suprême, au-dessus duquel il n'y a rien. Elle vient après plusieurs étapes. On a tout d'abord l'affirmation de ce que l'homme est radicalement différent des autres vivants. Elle est implicite lorsque les Grecs représentent leurs dieux, non plus comme des animaux ou des êtres mi-hommes mi-bêtes, mais comme des hommes idéalisés. Vient ensuite l'idée que l'homme est non seulement autre, mais supérieur, qu'il a plus de valeur, idée qui commence aussi bien chez les Grecs que dans la Bible, et se poursuit chez les Pères de l'Eglise, et jusqu'au XV^e siècle, époque des grands traités sur la dignité de l'homme. S'ajoute à partir du début du XVII^e siècle, avec Bacon, puis Descartes, l'intention de partir à la conquête de la nature, c'est-à-dire de changer le sens de la domination en faisant de la supériorité (« il le domine d'une tête ») une prise de contrôle. On a l'impression que ce désir de conquête suppose celui de se prouver à soi-même une dignité dont on n'est donc déjà plus si sûr... Enfin apparaît, comme je l'ai dit, vers 1840, l'idée d'un humanisme exclusif : l'homme n'est rien de moins que l'Être Suprême. Cela se lit, avec des inflexions di-

verses, chez Auguste Comte avec sa « religion de l'humanité » ou chez Karl Marx.

Il est difficile de repérer une décision consciente de passer d'une étape à l'autre, et encore plus sur le nom du responsable. Il est clair en tout cas que l'athéisme de cette dernière étape s'oppose à une conception déterminée de la nature et de l'action de Dieu telle que celui-ci ne peut plus apparaître autrement que comme l'adversaire de l'homme, de sorte que ce sera « Lui ou nous ». On a cela chez Feuerbach, mais il faudrait remonter plus haut dans la généalogie de cette attitude, d'autant plus étrange qu'elle émerge en terre chrétienne, où la relation entre Dieu et l'homme échappe au paradigme d'une rivalité.

MOI : l'homme doit être dépassé, je le rappelle

LUI : dépassé à gauche ou à droite?

Rémi reprend:

Les temps modernes ont apporté mille bienfaits, à commencer par la découverte du reste du monde. Puis la triade technique tant chantée au XVI^e siècle : l'imprimerie, la boussole, et l'artillerie (qui me plaît moins, celle-là...). Puis la physique mathématique de Galilée et Newton. Enfin le passage des anciens régimes à la démocratie, même si j'aurais préféré qu'il fût, en France, moins sanglant. Sans parler des progrès de la médecine.

On dirait que Rémi en veut à la modernité de se revendiquer comme telle et d'être injuste avec le passé (le moderne capte tout le positif qui l'a anticipé) et surtout de se passer de Dieu. Et Rémi croit. Cela explique sa superbe ironique. Car Rémi ne cesse de faire de l'esprit,

niché sur les épaules de Dieu. Rémi fait le malin parce qu'il sait que Dieu le regarde et s'amuse.

Mineur ou majeur: comment jouer avec ça? Un art mineur au sens deleuzien mais pas kantien.

Une minorité n'est pas un rassemblement de *minoritaires*, mais l'ensemble formé par toutes celles et ceux qui sont tenus pour *mineurs*, c'est-à-dire considérés comme incapables de se servir de leur propre entendement sans être dirigés par un autre, pour reprendre une définition kantienne. Sont donc mineurs celles et ceux auxquels on ne reconnaît pas la maîtrise d'eux-mêmes et qui n'ont de ce fait aucune identité propre. L'identité qu'ils reçoivent leur est conférée par ceux qui sont majeurs.

mardi 22 décembre 2015

Madlener me recommande Daniele Ghisi. Je me sens en consonance avec son postmodernisme, qui m'étonne chez un garçon né en 1984, mais je connais mal les autres de sa génération. Mais je retrouve chez lui mes *Sonnets* de Shakespeare, TS Eliot, les *Considérations intempestives*, Savinio, etc., et un geste esthétique ou de poétique que je puis comprendre. Une chance. Postmodernisme, je ne sais toujours pas ce que cela veut dire, mais il y a chez ce musicien un lien fort à des Modernes. Et l'usage de la Modernité, monsieur Brague, ne peut être modéré. Cela n'a pas de sens d'être modérément moderne...

mercredi 23 décembre 2015

Le comédien: celui qui peut lire une lettre dans le noir (voir Cyrano).

Roman : partir de la liste de mes personnages.

Conversation avec Marc Sussi sur *P21* et TNP. Nous pourrions avoir le TCI au début de 2017. Il n'y aurait donc en 2016 qu'une préfiguration à Grenoble. tf2 doit y mettre de sa poche?

Plus exaltant : le projet de Marc pour le TCI que notre affaire pourrait étoffer, nourrir. Il doit en parler au ministère en janvier. Il faudrait parvenir à y intégrer Madlener.

"Toute chose doit avoir un commencement", dit Mary Shelley.

jeudi 24 décembre 2015

« J'ai été frappée de l'image ô combien imparfaite que ces pages geignardes présentent de moi. Cela provient du fait qu'elles sont le témoignage de mes sentiments, et non pas de mon imagination. » (Mary reparcourant son Journal de 1834). Je préfère ne pas relire le mien, geignardise pour geignardise.

Victor trouve sa créature hideuse, mais Mary dit la même chose de son roman. « comment moi, alors si jeune, en suis-je arrivée à concevoir et à développer une idée à ce point affreuse ? » (Spark, p. 216)

vendredi 25 décembre 2015

Pourquoi le monstre (la créature) est-il si grand? JJ Lecercle pense qu'il a la taille du père vu par l'enfant. Le monstre est castrateur. Et on ne peut pas plus s'en débarrasser que d'un père.

Dans notre projet, il faudrait trouver la place qu'occupe Shelley. Son biographe (lequel?) indique que Shelley s'identifiait au monstre. J'aime assez le Shelley qui remplit le registre d'un hôtel en inscrivant sous la rubrique profession: « Démocrate, philanthrope extrême, athée ».

Locke et la table rase: le monstre comme expérience de pensée. Il n'apprend et ne tient ses connaissances que de l'expérience (sensation puis réflexion). La Créature, c'est Locke plus l'électrochimie. Mary lisait Sir Humphry Davy.

Mot de la fin à la radio. La journaliste conclut une conversation entre rabbin, imam et prêtre en disant qu'il « nous appartient de réenchanter un peu tout ça ». Il s'agissait aussi de savoir ce que croire voulait dire dans la France d'aujourd'hui. Au temps des atrocités. Réenchanter le monde en pleine terreur.

Frankenstein: l'intrusion de l'histoire dans la fable, c'est la Révolution française pour Mary Shelley. Pour nous, quelle serait l'actualité qui activerait le mythe aujourd'hui ? La terreur ?

Cette belle idée kojévienne que l'homme est capable, grâce au langage, de faire durer ses erreurs. (*Introduction à la lecture de Hegel*, p.462-4). Avec le langage, les erreurs des hommes ont la vie dure. La Nature, si elle commet une erreur, elle l'élimine tout de suite. Seules les erreurs commises par l'homme durent indéfiniment. Voir les religions. C'est par le discours humain que les monstres survivent. Les livres (le Livre surtout) sont un formidable garde-erreurs.

Notre ministre de l'Intérieur assure que la République protégera ceux qui croient. Et ceux qui ne croient pas, ne sont-ils pas les premiers visés? Ne pas croire est pire que d'être un mauvais croyant.